

L'ANNEAU D'OPALES



par M. BEUDANT

H. BENOLHAC

PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Casan
PARIS (XIV^e)

C 92680

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yoëlle*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 31. *Un Réveillé*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 C'ara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Ande CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
 vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludvine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KERANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Vesco de KÉREVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Confits d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miché.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eva PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Lents brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÉS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *Ya Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Marya.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violana.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La
 Petliote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune
 fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Peuples.*
 Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

c92680

M. BEUDANT

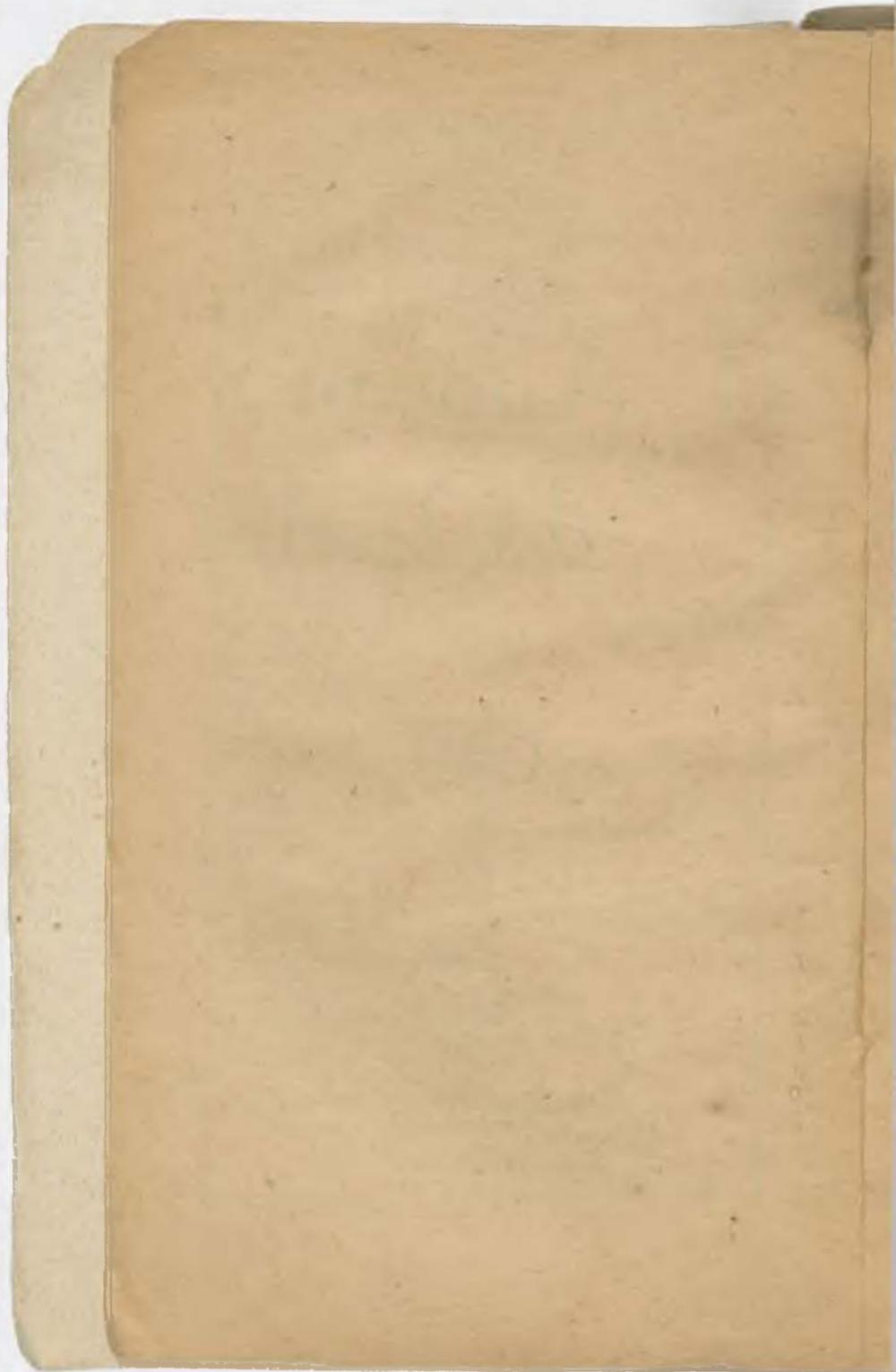
L'Anneau d'Opales



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



L'Anneau d'Opales

I

— Vendez tout ! Faites situation nette ! Vous organiserez ensuite votre existence.

— Très bien, mon cousin ! mais, la liquidation terminée, que nous restera-t-il ?

— On vit avec ce qu'on a !

— Sous condition d'arriver à un certain chiffre, cependant. Quand il faudra payer un loyer, le chauffage, et déboursier au fur et à mesure la dépense quotidienne, serons-nous plus à l'aise qu'aujourd'hui ?

— Vous n'irez plus vers l'inconnu ; vous remonterez le courant, au lieu de le descendre à l'étourdie.

La comtesse de Sibas eut un geste de dénégation. Enfoncée dans sa causeuse de damas jaune, elle était pâle étrangement, si frêle et menue !

M^e Etchecopar, fort sanguin et emporté, s'échauffait.

— On ne peut pas éternellement emprunter ! Vous creusez un gouffre ! Vous tournez dans un cercle ! Les annuités vous écrasent !

— Oh! ces annuités!... les échéances sont un cauchemar.

— Mettez-vous donc, une bonne fois, dans la réalité des chiffres, ma cousine! Toutes vos tergiversations compromettent l'avenir. Pour éviter la vente amiable, vous risquez la vente forcée.

— Mes métayers ne vont tout de même pas me poursuivre, pour quelques milliers de francs qu'ils m'ont prêtés; c'est pour eux un excellent placement. Ils sont, d'ailleurs, fidèles serviteurs.

— Ne vous y fiez pas! La femme n'est pas franche; elle est ambitieuse et mène son nigaud de mari par le bout du nez.

— Pauvre Gracian! c'est un bien brave homme, mais Catrina a ses qualités aussi.

Durant cette conversation, M^{lle} Engrâce et Anita de Sibas, les petites-filles de la comtesse, s'étaient tenues à l'écart, occupées à des travaux d'aiguille. L'aînée se dressa, entendant M^e Etchecopar reprendre sur un ton d'ironie :

— Je vois ce qui vous tracasse, ma cousine... « Comtesse de Sibas, château de Sala », ça sonne bien! Vous vous sentiriez amoindrie, logée à Mauléon, dans un petit appartement; ce serait très bourgeois!

« Vous ne savez donc pas que, maintenant, il n'y a plus de classes? L'argent seul compte, et c'est précisément ce qui vous manque. A la ville, mes nièces pourraient trouver à s'employer dans quelque agence ou bureau, ajoutant ainsi un utile surplus à vos rentes insuffisantes.

— Mon oncle, fit Engrâce, je ne vous suis pas. Grand'mère seule, une partie de la journée, c'est inadmissible!... Pauvre grand'mère, qu'elle serait désorientée, loin de Sibas, et triste! On ne rompt pas avec toutes ses habitudes sans souffrir beaucoup.

« Et je ne parle pas de la question « sentiments »

qui a sa valeur, pourtant. Nous tenons à cette demeure ancestrale par toutes les racines de la race, par nos souvenirs. Grand'mère ne l'a plus quittée depuis qu'elle y est venue passer sa lune de miel; elle y a vu mourir grand-père, ma mère qu'elle aimait comme une fille, mon père. C'est à Sala qu'elle nous a recueillies, orphelines.

« Et puis, mon oncle, nous vivons sur la propriété; aucun gain ne pourrait compenser cela. »

— Allons donc! Allons donc!

— Laissez-nous un peu de répit, mon oncle; n'agitez pas grand'mère, je vous en conjure!

— Toi, tu es une courageuse; j'ai foi dans ton intelligence, mais, en ce moment, ton cœur t'égare... Prends le gouvernail! Quand tu ne pourras plus le diriger, tu sauras bien réclamer mes conseils! pourvu que ce ne soit pas trop tard!

« Maintenant, il faut songer à ta sœur : une paresseuse; elle ne fait rien. »

La blonde Anita trépignait et son regard bleu n'avait point douceur d'ange, braqué sur M^e Etchecopar, notaire à Tardets, son tuteur.

— Je ne fais rien? merci... Je trime toute la sainte journée.

— Ta! ta! ta! je sais à quoi m'en tenir. Je te concède une année, pour te mettre en état de gagner ta vie; ce laps de temps écoulé, tu iras où bon me semblera; tu entends?

— Oui, mon oncle.

— Effrontée!

« Ma cousine, vous élevez très mal cette petite; vous vous en repentirez peut-être! Si j'avais su, je ne me serais pas chargé de sa tutelle; je commence à en avoir assez!

— Moi aussi! grommelait Anita.

Ce fut une explosion : des coups de poing sur la table, des reproches — une colère terrible, —

après quoi M^e Etchecopar, rouge à éclater, sortit... accompagné par sa pupille, un brin penaude au fond.

— Seigneur! quel caractère! gémissait la comtesse; pauvre cousin, il a bien fait de ne pas se marier!

— Il vous a fatiguée, grand'mère? Mais c'est le bourru bienfaisant; il faut en prendre et en laisser, de ce qu'il dit!

Anita rentrait en trombe.

— Ouf! bon débarras, le voilà parti. Je déteste l'oncle Antoine!

— Tais-toi! Je ne suis pas contente de tes façons, ma petite; tu prends l'air insolent avec ton oncle, qui s'occupe de tes intérêts et se montre dévoué. Il en est fort mal récompensé.

— Mais non, grand'mère! il est enchanté, je vous assure. J'ai le truc pour le manœuvrer!

Et de rire à se tenir les côtes.

— Quelle enfant! La situation est pourtant assez grave. Si nous n'arrivons pas à obtenir un meilleur rendement de la propriété, il faudra bien se résigner à la vente.

— Ne vous tourmentez pas! Nous allons tirer des plans... Moi, je me charge du poulailler: je prépare des pâtées au vin pour les poules, ainsi elles pondront dix fois plus; je m'occupe des couvées; je vais traire les vaches, afin que Catrina puisse travailler double au jardin. Ça se vend cher, les œufs, la volaille, les légumes; nos métayers reviendront du marché, bourrés d'argent... Dites que je n'ai pas de bonnes idées, grand'mère?

— Oh! tu as surtout le désir de te dispenser d'étudier tes leçons. Si tu ne décroches pas ton brevet cette année, ton tuteur te mettra en pension.

— Ça, tu peux t'y attendre! assurait Engrâce. Va faire tes problèmes, ce sera plus utile que de t'occuper de la basse-cour.

Anita s'en fut à pas de danse.

— La pension, qui donc la payerait? c'est trop coûteux.

« Je songerai à mes problèmes demain; aujourd'hui je les raterais, je le sens. Ce vilain oncle Antoine m'a tapé sur les nerfs, exaspérée, outrée! J'ai besoin de m'apaiser, dehors.

Elle prit la terrasse, s'arrêta devant un buisson de laurier-rose, arracha des feuilles, rageuse; puis descendit par la cour et une allée d'énormes chênes séculaires, et gagna la prairie.

Assises en vis-à-vis, l'aïeule et Engrâce causaient. Très fine et d'une rare distinction, la jeune fille avait un grand charme, la peau très blanche, une chevelure noire abondante et des yeux superbes... gris ou bleus ou verts, on ne savait : des yeux *nabar*.

— Grand'mère, il faut pourtant prendre un parti; l'échéance de juillet approche.

— Le métayer nous accordera bien un sursis?

— Ce n'est pas sûr, et le lui demander est un peu humiliant; d'ailleurs, trois mois passent vite. Octobre nous retrouvera sans doute dans le même embarras.

— Nous aurions, du moins, le temps de nous retourner!

L'œil limpide — l'œil nabar — s'assombrissait, comme l'eau où se reflète un nuage.

Engrâce est coutumière des corvées que la chère aïeule n'a pas la force d'entreprendre... Aujourd'hui, elle sent, au fond de son cœur, son courage s'effondrer; elle en a assez de la lutte vaine. Oh! vraiment oui.

— Grand'mère, nous tournons dans un cercle; l'oncle Antoine a raison.

— Ma pauvre chérie, je ne vois pas comment en sortir.

Il y eut un moment de silence.

La vieille servante, Isidora, vint le rompre en apportant le courrier.

— Une lettre pour Madame, le journal; rien pour Mademoiselle!

Engrâce ne parut point contrariée, non plus qu'Isidora surprise de son indifférence; dans une quinzaine, peut-être, il n'en sera plus ainsi, quand le facteur arrivera les mains vides.

— Lis donc ceci! fit la comtesse, dès qu'Isidora eut refermé la porte. C'est de ta cousine, Magdeleine d'Hastoy.

— Pas pour s'annoncer, j'espère?

— Justement si! avec mari et enfants.

— Nous ne pouvons pas les recevoir, grand-mère; c'est impossible.

— Quel prétexte donner? Quand on a de l'espace, des chambres inoccupées, refuser l'hospitalité à des parents peu fortunés, qui étouffent dans Paris; ce serait inhumain.

— Bah! les d'Hastoy ne sont pas si gênés qu'ils le prétendent; l'élégance de Magdeleine en témoigne.

— Elle fait ses robes elle-même... et n'y emploie pas grand métrage.

Engrâce se prit à rire — d'un rire jeune. Mais, vite, elle redevint grave.

— Nous longeons l'abîme; un rien de dépense en trop nous y jettera. Il ne faudrait pas donner à l'oncle Antoine prétexte à récriminations.

« Grand-mère, pourquoi ne pas avouer carrément où nous en sommes, à ces indiscrets?

— Indiscrets, ma petite, c'est beaucoup dire! N'est-ce pas naturel de compter sur une vieille tante, châtelaine au pays de Sibas... ce qui, tout de suite, évoque l'idée d'opulence, équipages et laquais?

— En effet! notre personnel étant représenté par Isidora... et Gracian qui pourrait aller chercher les voyageurs à la gare de Tardets, en char à bœufs. Telle que je la connais, Magdeleine en serait d'ailleurs ravi.

« Laissez-moi lui écrire, je vous en prie? Je vous montrerai ma lettre.

La comtesse parut si désolée qu'Engrâce n'insista plus; et bientôt elle vit que la chère aïeule, la tête appuyée au dos de la causeuse, fermait les yeux. Tout doucement, la jeune fille tira les volets à demi et sortit.

Elle traversa la terrasse, comme avait fait Anita, descendit dans la cour et, par-dessous les grands chênes, s'en fut dans la prairie... La main en visière pour se défendre du soleil aveuglant, elle regardait, éblouie de la splendeur du paysage.

— Quitter Sibas?... Oh! non, jamais. J'aimerais mieux une cahute en face de mes belles montagnes, qu'ailleurs un palais aux lambris dorés.

Là-bas, elle distingua bientôt un chasseur avec son chien.

— Jean-Baptiste, peut-être?... Oui! c'est lui.

Et toute la tristesse qu'elle avait dans l'âme se dissipa comme par magie.

— Comment allez-vous, Engrâce?

— Fort bien... Je m'enivrais de la beauté de ce cadre : un paradis terrestre!

— C'est vrai. Mais bien peu de jeunes filles auraient assez de sens poétique pour y trouver une jouissance. Il faut à ces demoiselles des autos, des toilettes, la fièvre des villes.

« J'ai horreur du monde!

— Parce que, Jean, vous êtes différent des autres.

Côte à côte, ils remontèrent la prairie jusqu'en haut, en direction d'un chêne géant, aux longues branches touffues; ils s'assirent sur l'herbe, à son

ombre, en face des Pyrénées déroulées autour de la vallée.

Le jeune homme retira un petit écrin de sa poche.

— Regardez !

Il montrait un anneau de platine, orné de grosses opales et de petits brillants.

— L'opale meurt avec l'amour, mais l'amour vrai ne meurt jamais.

Jean avait passé l'anneau au doigt d'Engrâce, qui s'extasiait.

— C'est très ancien, d'une grande valeur sûrement.

— Gardez-le... je vous en prie ? Ma mère ne le quittait jamais, mes aïeules l'ont porté ; c'est un vieux bijou de famille.

« A quand notre mariage, Engrâce ? Si vous ne me fixez pas, je repars désespéré.

— Je ne puis laisser grand'mère ; Anita ne saurait pas me remplacer auprès d'elle.

— Vous reviendrez passer vos étés à Sala ; au besoin, je chercherai à permuter.

— Nous n'aurions pas de quoi vivre, en France...

— Permettez-moi d'entretenir M^{me} de Sibas de ces questions ; je ne puis rester ainsi dans le doute.

— Par grâce ! ne tourmentez pas grand'mère ; elle a bien assez de tracas.

— Alors, M. Etchecopar ?

— L'oncle Antoine?... Ah ! par exemple, non ! Il nous cause mille ennuis. Je vous en prie, ne le mêlez pas à nos affaires.

— Que se passe-t-il donc ?

Engrâce rougit un peu et, comme sa sœur accourait :

— Chut ! fit-elle.

Le chien bondissait à la rencontre d'Anita, qui se mit à folâtrer avec lui, à danser, à sauter, à se

rouler dans l'herbe, exaspérant ses abois. Puis, elle s'approcha du grand chêne.

— Bonjour, Monsieur le capitaine baron d'Abens!... Vous m'avez vue tout à l'heure et vous ne m'avez pas salué.

— Vous étiez à une lieue.

— Je me vengerais.

— Comment ça?

— En vous taquinant. Je vais rester là; vous ne pourrez plus faire des déclarations à Mademoiselle ma sœur.

— Nous parlerons espagnol, voilà tout.

Au bout d'un moment, Anita battait des mains.

— J'ai compris, bien fait!

— Quoi donc?

— Vous avez parlé de l'oncle Antoine.

— Et puis après?

— Engrâce vous a dit qu'il voulait mettre Sala en vente, pour payer nos dettes.

— Rien de cela; tais-toi, Anita! se récriait Engrâce.

Anita prit la course en descente, suivie du chien-loup: un magnifique chien de tranchée.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas confié vos tracas, chérie? Vous me traitez en étranger.

— Cette bavarde d'Anita est d'une indiscretion!

— Avec moi, c'est sans importance... c'est même très heureux. Dites-moi donc vos peines?

Elle le fit très simplement... Son père, le comte Josef de Sibas, ayant engagé et perdu des capitaux dans une exploitation forestière, Gracian mit spontanément à sa disposition le contenu de son bas de laine. Familier avec son inférieur, le comte accepta, s'engageant à le rembourser par annuités de cinq mille francs. Il mourut peu après, presque subitement, et M^{me} de Sibas endossa la créance.

— Grand'mère, expliquait Engrâce, comptait

sans la guerre et l'augmentation constante de la vie; il y eut du tirage pour les échéances, des retards. Elle n'a pas pu reprendre son équilibre.

— Il vous faut une vingtaine de mille francs pour vous dégager de vos métayers? Rien de si simple : je vais vous les donner.

— Vous n'y pensez pas? Grand'mère ne voudra jamais.

— Que si! c'est un placement... sans intérêts bien entendu! Je prends la place de Gracian Laxague, et tout est dit.

— Gracian refuserait le remboursement anticipé; il ne réclame que les arriérés.

— Je les tiens à votre disposition.

— Non, Jean, non! Cela ne doit pas être.

Et, retirant l'anneau d'opales :

— Remettez-le dans son écrin, et ne parlez plus de prêt. Plus tard, on verra.

Le capitaine baisait la main blanche, passionnément.

— Gardez cette bague en gage de mon amour!... Gardez-la! cachez-la, jusqu'au jour où nos fiançailles seront officielles.

II

Dans le grand salon de Sala.

Engrâce de Sibas et Jean d'Abens, accoudés à une fenêtre donnant sur le jardin, parlent à mi-voix. Anita, enfoncée dans un fauteuil, en face de sa grand'mère, l'amuse de ses babillages. Et soudain, se levant :

— Une auto! s'écrie-t-elle... Les d'Hastoy, je parie.

« Mais oui! Je vois Simon au volant avec Magdeleine auprès de lui... En arrière, les enfants et je ne sais qui : une jeune fille coiffée d'une cloche bleue... Là! Gracian ouvre le portail, les voilà dans la cour.

Et Anita prend la porte, court au-devant des voyageurs, tandis qu'Engrâce, consternée, reste sans parole, figée sur place.

— Anita ne se trompe pas? interroge la comtesse d'une voix faible.

— Non, Madame, répond le jeune officier, debout à regarder descendre de leur torpédo les hôtes indésirés.

— C'est inouï, après ce que leur a écrit Engrâce... et sans même s'annoncer!

Les d'Hastoy entraient en avalanche : mère, père, deux petits garçons aux mains d'Anita; puis l'inconnue au chapeau cloche, portant un bébé dans ses bras.

— Nous sommes bien indiscrets d'arriver ainsi à l'improviste! fit Magdeleine. Mais les malles étaient cordées, la cuisinière congédiée, quand j'ai reçu l'avis de surseoir à notre voyage... Nous nous arrangerons, ma tante, nous payerons pension; c'est tout naturel.

— Certainement, reprenait Simon. Être logés sera déjà beaucoup; les locations sont si coûteuses!

« Magdeleine, tu ne présentes pas ta fille?

— J'oubliais! Voyez, ma tante, ce petit bout de trois mois. Elle est pâlotte... une petite Parisienne! l'air de Sibas lui donnera des couleurs.

Et, négligemment, d'ajouter :

— J'ai amené la bonne d'enfants pour soulager Isidora.

« Allez avec Rose, les mioches, vous faire bros-

ser et débarbouiller... Vous êtes gris de poussière.

Elle-même s'en fut rajuster sa toilette et revint avec une tête de jeune garçon, ayant savamment joué du bâton de raisin et de la houppette.

— Regarde les beaux cheveux d'Engrâce ! dit son mari.

Cela fit faire la moue à Magdeleine. Puis, elle partit en babillages interminables ; Simon, coutumier du silence, rêvassait, mais la comtesse de Sibas, ne parvenant plus à diriger la conversation, s'enfonça, muette, dans sa causeuse.

Engrâce s'était éclipsée. Il fallait préparer les chambres, voir au menu du soir, calmer la colère de la vieille servante surtout.

— Il y a du monde qui ne se gêne guère ! Cinq personnes d'un coup et, en plus, cette « guignol ». J'aurai tôt fait de la remiser.

— Je t'en prie, Isidora, n'ajoute pas à mes difficultés ; pas de bruit ! pas de guerre à la cuisine !

— Oh ! elle pourra bien aller se promener, faire sa demoiselle avec ses chapeaux de soie et ses talons pointus... et ses cheveux coupés. Si c'est permis ! J'veux pas de ça par ici !

Engrâce jugea prudent de ne pas insister ; elle passa dans la salle à manger, mit un petit couvert : du pain noir, des confitures, des fruits, du sirop. Elle appela ensuite Anita.

— Occupe-toi de nos cousins et viens me rejoindre, en haut, dès que tu le pourras.

Anita, bien volontiers et gentiment, fit les honneurs du goûter — sans oublier de se servir. M^{me} de Sibas, qui n'avait qu'un appétit d'oiseau, ne voulut rien prendre ; elle resta au salon, où Jean d'Abens vint bientôt la rejoindre.

— Je suis très peinée pour ma pauvre Engrâce, confia-t-elle au jeune officier ; c'est sur elle que tout retombe. Anita ne la seconde guère et ma

servante n'est plus jeune; il faut la ménager, subir ses incartades... Elle s'est toujours montrée si dévouée!

La comtesse soupira et reprit :

— Je serais enchantée de recevoir, d'offrir largement l'hospitalité. Malheureusement, je n'ai guère d'argent.

« Puisque nous sommes seuls, Jean, je veux vous remercier de votre offre généreuse; j'en suis très touchée.

— Mon offre, je la renouvelle, Madame; acceptez donc mon pauvre concours! Je pars pour le Maroc, avec l'espoir de revenir... Sait-on jamais? Si j'étais tué là-bas, mes petites économies seraient bien placées chez vous. Ni vu, ni connu! personne n'a rien à voir dans mes affaires. Je suis seul.

— Eh oui; c'est bien triste. Mais nous sommes un peu votre famille, Jean, ne l'oubliez pas.

— Madame... Pourquoi donc, alors, pourquoi ne pas me permettre d'appeler Engrâce « ma fiancée »? Pourquoi ne pas accepter cette bague, qu'elle gardera en souvenir de moi si je meurs?

— Ne parlez donc pas de mort, mais de vie! Vous reviendrez à Sala... qui sera à vous un jour, je l'espère. J'aurais voulu arranger mes affaires de façon à donner le château à Engrâce, en assurant l'équivalent à ma petite Anita... Mon cousin Etchecopar y voit des impossibilités; il complique tout. Je ne puis faire un testament à ma guise!... Enfin, j'aime à croire que mes petites-filles seront toujours d'accord et que, avec un arrangement amiable, Sala restera à l'aînée. Vous vous souviendrez de ce que je vous dis, n'est-ce pas, quand je n'y serai plus? Je vous prends à témoin.

— Comptez sur moi, Madame! mais, au retour, je vous retrouverai la même; j'en suis certain.

— Dieu vous entende, mon ami! Je ne souhaite

vivre que pour mes petites, qui me paraissent avoir encore besoin de moi.

Les convives rentraient.

— Nous avons mangé comme des ogres, bu comme des trous. J'ai cru que Simon allait vider la bouteille de cet excellent cassis fait par cousine Engrâce. Quant aux mioches, ils sont gavés.

— Oui ! mais il n'y avait pas de gâteaux, fit l'un d'eux.

— ... Ils ne pourront pas souper.

— Maman, je t'assure que nous aurons encore faim.

— Bravo ! l'air des montagnes se fait déjà sentir.

« Si vous alliez vous promener avec votre papa ?... Tu veux bien les emmener, n'est-ce pas, Simon ? Moi, je vais rester avec tante.

— Partons ! Vous venez, capitaine ? Et toi, Anita, tu nous accompagnes aussi ?

— Bien sûr ! répondit-elle, ne songeant plus du tout à la recommandation de sa sœur.

Sitôt en tête à tête avec M^{me} de Sibas, Magdeleine d'Hastoy attaqua les calculs.

— Fixer le prix d'une pension serait bien difficile ! le mieux est qu'Engrâce divise la dépense par tête. Mon mari le veut absolument, bien que nos garçons n'aient pas des appétits de grandes personnes ; bébé, naturellement, ne compte pas ; elle ne prend que du lait.

— Vous la nourrissez au biberon ?

— Forcément ! avec ma vie mondaine... si nécessaire aux affaires de mon mari !

— Et vous confiez vos enfants aux domestiques ?

— Rose est de tout repos : une perle !... Alors, ma tante, c'est bien convenu pour nos comptes ?

La désinvolture de la jeune femme interloquait M^{me} de Sibas... Peut-on comparer les frais de leur

petit ménage à ceux qu'entraînera la présence de ses neveux?

« Nous dépenserons dix fois plus, songeait-elle. Engrâce a vu clair tout de suite. Mais que faire? Débattre des chiffres en famille, comme dans une auberge, ne se peut.

— Simon a un mois de congé?

— Exactement. C'est bien agréable d'avoir une auto, je vous assure, et très économique.

— Vraiment? pourtant les nuits d'hôtel et les repas pris en cours de route doivent coûter fort cher.

— Pas tant que ça! D'ailleurs, Simon a fait une opération d'argent heureuse; on peut bien se donner quelques plaisirs.

Et, sans transition :

— Un parti pour Engrâce, ce beau capitaine... J'ai une robe en charmeuse bois de rose, portée une seule fois pour le mariage d'un camarade de mon mari; je la mettrai pour celui de ma cousine.

— Hélas! la pauvre enfant n'en est pas là! Elle n'a pas de dot.

— Vous lui laisserez bien quelque chose?

— Les espérances, assez maigres, d'ailleurs, n'alimenteraient pas le présent; lui, n'a que sa solde.

— Qu'il démissionne et se mette dans les affaires!

— Jean d'Abens est breveté, sa carrière s'annonce brillante. Il s'est battu comme un lion, pendant la guerre; il est soldat dans l'âme.

— Bah! allez, ma tante, la bravoure, les galons, l'honneur de porter l'uniforme, c'est peu à côté du plaisir de pouvoir dépenser sans compter. J'aimerais mieux voir mon mari chauffeur qu'officier.

— Ma nièce, je ne vous comprends pas!

— Vous êtes vieux jeu, ma chère tante! L'armée n'est plus considérée.

— C'est une honte.

— Bien! mais un fait. L'argent est le roi.. J'étais chauvine en 1914; je suis maintenant positive.

— Sans être pour cela plus pratique, ma pauvre Magdeleine!

M^{me} d'Hastoy partit d'un éclat de rire un peu forcé, et, tirant de son sac à main un étui à cigarettes :

— Vous permettez?...

Là-haut, Engrâce se livrait à une besogne de femme de chambre, jouait du balai et du plumeau.

Elle s'en alla cueillir des fleurs au jardin pour orner la cheminée et plaça le berceau près du grand lit — un berceau de bois tourné dont la flèche montait en cou de cygne; — elle y accrocha des rideaux de tulle — une vraie dentelle, — laissant passer la tête de l'oiseau au long bec.

Alors, elle s'arrêta un instant pour regarder la merveille... Combien d'héritiers et d'héritières des Sibas ont dormi là, dans cette coque enveloppée d'ailes?

Elle y revit Anita, grosse petite joufflu, sous les caresses d'une jeune femme pâle.

— Pauvre maman!

Et puis elle fit venir Rose, qui chantonait le bébé en faisant les cent pas dans le palier, afin qu'elle achevât les préparatifs de la nuit. Mais celle-ci se récria :

— M^{lle} Marie-Aimée couche dans ma chambre. Je vais emporter cette curiosité; comme c'est drôle!... Les rideaux sont des nids à microbes, je dois les enlever.

« Mademoiselle »? A Sala, les domestiques ont toujours appelé les enfants par leur prénom, et les mères gardaient près d'elles leurs couvées.

Engrâce replia les rideaux avec soin et descen-

dit à la cuisine; là aussi son concours était nécessaire — d'autant que, en sa colère, Isidora perdait la tête.

Jean d'Abens s'est promené par le village, avec Simon et ses petits garçons, avec l'exubérante Anita. Mais, sous prétexte d'un travail, il n'a pas tardé à rentrer chez lui... dans sa petite maison blanche aux boiseries couleur de feuilles mortes, avec de la vigne vierge et des pampres qui viennent s'accrocher au balcon rustique. Il aime à y rêver, les soirs de clair de lune, à s'y baigner de soleil, aux heures chaudes; cela lui rappelle l'Afrique d'où il arrive. Mais, là-bas, c'est le désert et les sables roses qui dévorent les paupières; ici, c'est la campagne verte, caressante, douce aux yeux.

Il a déroulé une carte d'état-major sur une petite table, tracé quelques traits... Son esprit s'en est allé ailleurs, distrait.

— Si c'était vrai, ce qu'a dit d'Hastoy, que très facilement l'on gagne vingt-cinq mille francs par an?... A Simon, il en faut quarante et il en espère bientôt soixante, ce qui, assure-t-il, n'est pas de trop avec une famille.

Alors, que réserve-t-il, lui, à l'adorable Engrâce? Combien il se sent pauvre, le capitaine, avec sa solde et un capital de misère, une maisonnette, un jardinet. Il n'y songeait point! sa demeure lui était un palais, ou quelque chose comme l'ermitage d'un anachorète. Il en goûtait la solitude, le calme total. Il n'avait même jamais envié ce château de Sala, ni songé qu'il en serait le propriétaire un jour, peut-être. Non! il ne pensait qu'à Engrâce de Sibas et il la voyait, dans ses rêves, chevauchant à son côté par le grand désert, ou s'asseyant dans l'oasis, au bord d'un puits... Il savait qu'elle n'aimait pas le monde et, comme lui le détestait, ce

n'est pas dans le cadre des fêtes qu'il la situait, mais dans l'intimité du foyer, les tête-à-tête, ou auréolée d'une belle couronne d'enfants.

— S'il est exact qu'on ne peut pas vivre sans beaucoup d'argent, je la mettrais donc dans la détresse?

Une infinie tristesse s'emparait du jeune baron.

— Comment encercler nos promesses, dans ce petit anneau d'opales, si fragile, quand l'avenir est si peu sûr?... Ne serait-ce pas mon devoir de chercher une situation, qui me permettrait d'aspirer à cette alliance? L'homme doit faire vivre sa femme.

Il prit sa tête à deux mains, appuyé sur le rebord du balcon.

— Briser mon épée? En aurai-je le courage?

Et des larmes coulèrent le long de ses joues.

III

— Engrâce, je pars demain pour Paris. Ne vous récriez pas! Je veux étudier les ressources de la capitale, chercher un emploi. Si je trouve une situation avantageuse, je démissionne.

— A quoi pensez-vous, Jean? Pour une question de terre à terre, sacrifier la plus belle des carrières! oh! non.

— Vous piquez au vif de mon âme, chérie!... Si je vous voyais — je ne dis pas riche, mais simplement sans souci du lendemain, — pour rien au monde je ne renoncerais à ce qui a été, depuis tout enfant, mon idéal. J'ai la passion de mon métier.

— Et moi je suis fanatique, Jean... Je serais si fière d'être la femme d'un Officier français! J'irais dans le Bled, j'irais au fond du désert, pour vous suivre. J'aimerais cela beaucoup plus que la vie de garnison, les réunions mondaines... Mais comment laisser grand'mère?

Êt d'ajouter :

— Il faut attendre, nous armer de patience. Si Anita peut être émancipée à ses dix-huit ans, comme je l'ai été, alors, libres de la pression de l'oncle Antoine, nous pourrons arranger bien des choses... A supposer qu'il faille le sacrifice de votre carrière, pour des raisons de famille ou pour garder Sala, vous vous ferez agriculteur. Jusqu'à cette éventualité, Jean, restez dans l'armée. C'est mieux pour vous, et beaucoup plus de mon goût.

— Très bien! mais comment ferez-vous face à vos difficultés, jusque-là?

— Elles ne sont pas aussi insurmontables que le prétend mon oncle, absolument de parti pris; s'il y mettait du sien! Il nous entortillé dans des formalités, des textes de loi; depuis la mort de papa, vendre est son idée fixe... Je monte la garde. Je défends la tour.

— Votre énergie est merveilleuse, mais les événements vous débordent... A votre place, j'enverrais ces d'Hastoy au diable; je les trouve d'une indécatesse sans égale. La chère comtesse ne sait pas dominer la situation; ce n'est plus de la bonté, c'est de la faiblesse.

— Grand'mère a tous les courages contre elle-même; elle n'en a pas contre les autres. Elle craint de faire de la peine. Et puis, Magdeleine a un toupet! elle a un aplomb!... Son mari file doux.

— Ce n'est pas un homme. Il veut la paix dans son ménage, et ferme les yeux pour ne pas voir. Quand vous vous serez saignées à blanc pour eux,

ces gens-là n'en auront aucune reconnaissance; bien mieux, ils vous jetteront la pierre.

Engrâce ne répondit rien.

— M. Etchecopar serait en droit d'intervenir comme tuteur d'Anita, reprenait le capitaine.

— Impossible de raisonner avec lui! Il tranche, n'écoute rien, s'entête. C'est un faible.

— Non!

— Ah! que si! sans quoi, Sala serait vendu depuis longtemps... Il veut qu'on pense comme lui, souffre de la résistance, jette feu et flammes, mais n'aboutit pas à conclusion. Simon lui opposerait sa passivité, Magdeleine ses larmes.

— Vous voyez bien, chérie, que mon devoir est de vous aider pécuniairement.

— On n'accepte pas ça d'un fiancé, ou d'un futur petit-fils.

— Pourquoi pas?... Des préjugés! Traitez-moi en étranger, alors!

Chemin faisant, ils étaient arrivés en montée de l'églisette, qui sort toute blanche de l'épaisseur des ombres projetées par d'énormes chênes. Ils sont là cinq ou six, alourdis par les siècles, aux troncs massifs, mêlant leurs branches noueuses et leurs racines moussues, tortillées comme des serpents.

— J'ai du respect pour ces vieux arbres, fit Engrâce; leur majesté m'impressionne. Ils sont une expression de vie, de durée, quand nous passons si vite!

Elle ouvrit la grille du tout petit cimetière et se dirigea vers les tombes jumelles du baron et de la baronne d'Abens, suivie de Jean; et puis, tous deux s'arrêtèrent sur les tombeaux des Sibas. Et tous deux encore entrèrent à l'église où, agenouillés l'un près de l'autre, ils prièrent.

Alors, Jean murmura :

— C'est ici que nous recevrons la bénédiction nuptiale, sous la protection de nos morts.

— Pourvu que grand'mère dure jusque-là ! L'idée qu'elle pourrait partir avant me hante comme un cauchemar.

— Pauvre chérie !

Jean se leva brusquement et attendit Engrâce sous le porche, déchiffrant des noms sur les pierres tombales des Sibas de Sala de plusieurs générations.

— Vous avez des racines séculaires...

— Oui ! mais nous sommes tombés en quenouille. C'est triste, une famille qui s'éteint.

« Qu'est-ce qui vous a pris, Jean, de décamper de la sorte ?

— Vous ne voulez pas me le dire ?

Elle le regarda et n'insista plus, le voyant troublé, mais elle se mit tout près de lui.

Leurs mains enlacées, au-dessus de la poussière sainte de ses aïeux, Engrâce tendit son front à Jean.

— Restez dans l'armée ! Je vous le demande... de leur part. Je suis l'héritière des Sibas : noblesse d'épée. Pour demeurer vaillante, il me faut compter sur le soldat que vous êtes.

Lui, ému, encore la baisa.

— Je m'incline. Vous êtes ma dame, petite châtelaine !

Et sous les grands chênes, arrêtés de nouveau, Jean reprit :

— J'étais décidé à partir ce soir même... prêt à démissionner, résolu à tout tenter pour gagner de l'argent. Vous me retenez. Mais promettez-moi, Engrâce, de me tenir au courant de vos peines et de ne pas hésiter un instant à m'appeler, si ma présence peut vous servir. Par avion, le Maroc n'est qu'à quelques heures.

— Je vous le promets.

« Venez à Sala, grand'mère sera heureuse de vous voir... Les d'Hastoy sont absents pour la journée, avec Anita qui paresse sans arrêt; nous aurons de bonnes heures à passer ensemble.

Le capitaine ne se le fit pas dire deux fois. Mais, au salon, ils trouvèrent M^r Etchecopar, fort rouge et gesticulant. Sa pupille était sur le tapis.

— Elle ne fait rien! Vous êtes d'une faiblesse inconcevable. Je vais la fourrer au lycée.

— Voyons, mon cousin, calmez-vous! Mes neveux viennent à peine d'arriver; ils ont une auto, belle occasion de promenades pour cette petite qui ne sort jamais! Je ne vois pas grand mal à ce qu'elle se donne quelque peu de vacances.

— Des vacances! des vacances! elle en prend, du 1^{er} janvier au 31 décembre... Et Simon, qu'est-ce qu'il fabrique, ici, à la recherche d'une situation, probablement?

— Je ne pense pas.

— Il est venu me trouver.

— Vraiment?

— Je l'ai envoyé promener.

— Mon oncle, interrompit Engrâce, je me permets de penser que vous feriez mieux de le conseiller. Magdeleine, élevée dans la gêne, se laisse éblouir par les appointements de son mari.

— Qui ne sont pas si gros que ça!

— Pourtant, d'après ce qu'elle dit... Mais autant il y en a, autant elle dépense, je crois.

— Des rastaquouères! des paniers percés! Hastoy est retombé sur ses pattes, jusqu'à présent; le jour où il n'aura plus rien, Sala sera un refuge pour lui et les siens.

— Mettez-y ordre, mon oncle, prévenez le danger.

— Ça ne me regarde pas.

— Comment?... Vous pouvez parler, dans l'inté-

rêt de votre pupille; vous pouvez défendre grand-mère, et me défendre aussi.

— Vous n'aviez qu'à fermer votre porte! ce n'est pas à moi de chasser vos hôtes. Vous ne m'avez pas demandé mon avis pour les recevoir; d'ailleurs, que sert-il de donner des conseils qui restent lettre morte?

« Ma cousine, vous vous laissez mener par le bout du nez. Et toi, Engrâce, tu n'en fais qu'à ta tête.

Là-dessus, M^e Etchecopar prit son chapeau et sortit.

— Vous voyez, Jean, vous l'avez saisi sur le vif. A quoi bon discuter?

IV

Simon d'Hastoy, petit-neveu par sa mère de M^{me} de Sibas, épousa Magdeleine Suhit, qui frisait la trentaine, alors qu'il comptait à peine vingt-trois ans... Un coup de foudre, avait-on dit. Mais non! il s'était laissé embobeliner, au point de ne tenir aucun compte de la résistance de ses parents, déçus de voir leur fils unique entrer dans une famille d'origine fort modeste et sans fortune. Ils ne cédèrent que devant la menace de sommations respectueuses.

Magdeleine, accueillie fraîchement chez les d'Hastoy, en garda rancune; Simon, au contraire, fut reçu à bras ouverts par les Suhit, qui appréhendaient de voir leur benjamin monter en graine

comme ses deux aînées. Le père, simple médecin de village dans les environs de Mauléon, espérait fixer son gendre à la ville, dans quelque Maison de Crédit.

Mais Simon voyait grand; il était fait pour brasser les affaires... Il salua sa belle-famille et entraîna Magdeleine vers des inconnus dorés. On le vit directeur de banque, à Bayonne; associé à un marchand de vins en gros, à Bordeaux; puis à Antibes, à la culture des fleurs pour parfums. Il écrivait de là, dans des enveloppes faisant réclame : « Domaine de ... »; mais le domaine, à payer par annuités, fut absorbé — terre et bénéfices — par son bailleur de fonds. Simon but un bouillon copieux, dont il se remit d'ailleurs assez vite. Nul ne sut comment, ni ce qu'il fit à Strasbourg et au Havre, avant d'échouer à Paris aux Usines Citroën. Il est maintenant attaché au Salon d'Exposition Panhard, avenue des Champs-Élysées.

Magdeleine, blonde et bien tournée, très élégante, trouve des succès dans le monde, se crée des relations de plus en plus étendues — un peu mêlées, mais souvent utiles à son mari; — ils mènent la vie à grande guide. Le beau-père crie : « casse-cou ! » La belle-mère et les belles-sœurs, qui, dans un moment de gêne, avaient donné toutes leurs économies, en demandent en vain le remboursement. Simon leur sert de gros intérêts; elles peuvent bien attendre pour le capital ! Magdeleine, la première, se fâche des réclamations, s'insurge contre les conseils de son père. Quant à M. et M^{me} d'Hastoy, ils sont tenus à l'écart des détails concernant les entreprises de leur fils et de tout ce qui concerne son ménage.

La comtesse de Sibas, toujours bonne et bienveillante, s'efforce de mettre la paix entre les d'Hastoy et les Suhit — pas peu flattés de ses

avances, — entre les parents et le jeune ménage... Lors de son voyage de nocces, et deux ou trois fois depuis, durant les vacances, Simon avait trouvé une large hospitalité à Sala; il était reconnaissant à sa vieille tante du bon accueil fait à sa femme, heureux de voir ses cousines qu'il aimait fraternellement.

... Il avait eu, dans le temps, un petit béguin pour Engrâce, qui ne semblait pas s'en souvenir; mais, lui, gardait de son idylle quelque chose qui mettait la jeune fille en place spéciale dans ses affections. Il recherchait sa conversation, ses conseils; et ceci ne plaisait pas trop à Magdeleine qu'avant tout, il ne voulait pas contrarier.

— Il en a peur, assurait Anita.

Peut-être bien, qui sait? En tout cas, sa tyrannie le retournait comme girouette.

Quand ils reçurent la lettre d'Engrâce, exposant les difficultés de leur situation, Simon se heurta au parti pris de Magdeleine.

— Une histoire! ce n'est pas vrai.

— Ma tante et ma cousine sont incapables de mentir.

— Naïf!

— Quel intérêt auraient-elles à nous tromper?

— Il fallait bien donner des prétextes, pour nous fermer la porte au nez; c'est un peu fort!

— Tu es injuste, Magdeleine, tu oublies avec quelle bonté tante de Sibas t'a toujours accueillie... Si elle nous arrête, cette année, c'est par force; tu peux en être sûre. Je suis persuadé qu'elle regrette de ne pouvoir nous recevoir à Sala.

— Allons-y quand même.

— Impossible, voyons!

— Mais, mon petit, tu n'es pas gentil du tout; tu te fâches, tu ne m'écoutes pas... Oh! le vilain mari! ajoutait-elle, câline. Nous n'aurons qu'à leur

payer pension grassement, à ces châtelaines; cela les aidera fameusement! Je dirai que nous avons reçu la lettre trop tard.

— Pas de mensonges, s'il te plaît!

— Bah! ça ne fera de mal à personne.

« Alors, nous partons? c'est réglé.

— Comme tu croiras...

Magdeleine boucla les malles, bousculant le départ afin que Simon n'ait pas le temps de se raviser. Elle fut, tout le long du voyage, de la plus joyeuse belle humeur. Elle était secrètement contente à la pensée de voir Jean d'Abens qu'elle savait en congé; elle l'avait rencontré à Sala, jeune Saint-Cyrien charmant... Sa présence fera diversion à la monotonie des journées; il doit être épris d'Engrâce? Quand même, elle espère un petit flirt avec lui. Simple amusement!

— Mon tailleur est épatant... Très chic, n'est-ce pas, cette crêpeline vert océan?

— Surveille ton langage, Magdeleine; tante de Sibas n'aime pas qu'on parle argot.

— Elle est rigolote! Je la dresserai...

— Je t'en prie? C'est très sérieux ce que je dis.

Elle ne fut pas longue à s'apercevoir que Simon avait raison et sentit que le capitaine, pas plus que la comtesse, ne goûtait ses façons... Il n'avait rien à voir en ces questions et, vraiment, ce qu'il pensait lui importait peu! pourtant elle changea de ton, agacée surtout de voir Anita s'esclaffer à chaque mot drôle — oh! très drôle — et le répéter à satiété... en dépit des exclamations de sa grand-mère.

— Ce n'est pas joli, cela, dans la bouche d'une jeune fille. Je n'aime pas ce jargon de collégien.

Anita est en perpétuelles taquineries avec Simon et excite ses petits cousins à des jeux bruyants,

les rend insupportables. Magdeleine se fâche...
Suivent des boutades, qui se terminent en éclats
de rire. La cousinette est une enjôleuse.

V

— Je vous ai attendue une heure, Engrâce...
une heure!

— J'étais chez les métayers.

— Ah!... Je devine pourquoi; il cût été si facile
d'éviter cette démarche.

— Indiscret! Vous parlez sans savoir.

— Vraiment? Je me trompe?

— Je ne dis pas ça.

— La belle chose, des yeux si limpides! Quand
vous voudrez mentir, Engrâce, il faudra les fermer.

Elle les ouvrit tout grands, rieurs, jolis sous de
longs cils noirs.

— Je suis froissé, reprenait Jean.

— Non?

— Mais si!... Et que vous a répondu Gracian?

— Il était sorti; j'ai eu affaire à Catrina qui
ne perd pas le nord, je vous assure. Elle veut
une hypothèque.

— Des frais! des ennuis!

— Gracian se fût montré plus coulant. Je ne sais
si je me trompe, j'ai cru sentir une certaine hosti-
lité chez cette femme. Elle m'a parlé d'intérêts
énormes, pour les prêts sur billets.

— Acceptez-les, plutôt que de charger la pro-
priété.

— Les échéances sont déjà si lourdes !
 « Taisez-vous ! Je vois ce que vous allez dire.
 — Je le dirai quand même. Suis-je un étranger
 ou un ami?... Est-ce que vous m'aimez ?

— Oh ! Jean, en doutez-vous ?

— Alors, pourquoi me refuser le plaisir de vous obliger ? Qu'attendez-vous pour vous débarrasser de prêteurs gênants?... Si mes pauvres petits billets de mille peuvent vous aider, prenez-les ! Je me moque pas mal de l'argent ; ce n'est pas un sacrifice.

— Grand'mère, seule, peut trancher par « oui » ou « non » ; elle répugnait à accepter votre offre, par la crainte qu'un jour vous ayez quelque regret.

— Elle doute de moi ?

— Sûrement non ! mais jeter, d'un coup, tout votre pécule entre ses mains est téméraire. Vous pourriez en avoir besoin et ne pas oser le réclamer ; nous pourrions nous trouver bien embarrassés pour vous rembourser.

« Supposons la mort de cette pauvre grand'mère, et l'oncle Antoine imposant la vente du château pour le partage avec Anita ; il ne lâcherait pas trois liards, jusqu'à trouver acquéreur. Il est intraitable.

— Bah ! il ne faut pas voir si loin. Faites-moi crédit de confiance, Engrâce, je...

Un frôlement, un pas de chatte, le bruit d'une ombre l'arrêta.

— Qu'est-ce ?

— La petite bonne qui écoutait à la porte, sans doute ; un enfantillage ! elle ne comprend pas le basque.

— Méfiez-vous de cette fille.

— Elle est plus sotte que méchante, je crois, et d'assez bonne composition. Isidora la tarabuste rucllement.

— Vous êtes sûre que c'est Rose qui était là?

— Qui ça pourrait-il être d'autre?

— Heu! heu!

Le capitaine allait de long en large, lissant sa petite moustache à l'américaine, qui le laissait Basque le plus possible : presque rasé. Il semblait très contrarié.

— Nous ferons bien de nous méfier, une autre fois, de causer dans la prairie, avec des espaces libres devant nous.

« M^{me} de Sibas doit être au salon; si j'allais parlementer avec elle?

— Allez! je vais enlever le couvert pendant ce temps, arranger les compotiers pour ce soir.

Engrâce et Jean étaient restés dans la salle à manger, après le thé qui réunissait toute la famille, à quatre heures. La comtesse avait ensuite regagné sa causeuse, pris son tricot, tandis que Simon se proposait pour lui faire la lecture. Magdeleine, Anita, les garçons s'étaient éclipsés; la petite Marie-Aimée dormait, aux profondeurs du berceau en bois de cerisier, sous la garde du cygne au long bec.

Le lendemain, Engrâce retournait à la métairie. Elle trouva Gracian et Catrina à prendre leur petit déjeuner, lui assis sur le *süzülü* (1), elle sur une chaise basse avec son assiette sur les genoux.

— Bonjour!... Ne vous dérangez pas.

Gracian ôta son béret et le remit; Catrina rabattit la planche du *süzülü*, y posa une tasse, invitant M^{me} de Sibas à boire le café.

— Avec plaisir; vous le faites si bien! Et qu'est-ce que vous mangez là?

— Des piments frits à l'huile. Si Mademoiselle veut y goûter?

(1) Sorte de banc en bois de cerisier, plus ou moins sculpté.

— Volontiers !

Engrâce déclara délicate cette façon de purée, dégusta le café en connaisseur. Puis, résolue, attaqua la question — la grave question qui l'amenait.

— J'étais venue hier, vous le savez, Gracian, dans le but de vous demander un sursis pour le solde des arriérés. Aujourd'hui, je vous propose le remboursement total.

Gracian, la main large ouverte, fit promener son béret d'une oreille à l'autre, du front sur la nuque, restant muet. Et la métayère coula vers la jeune châtelaine un regard fouinard.

— C'est drôle ! hier, vous ne pouviez rien donner ; aujourd'hui, vous offrez le tout ?

— Je ne suis que l'intermédiaire de M^{me} de Sibas, Catriná ; je pensais vous faire plaisir.

— Pas tant que ça !

— Je ne vous comprends pas. Quelqu'un vous a monté la tête.

Cette fois, c'est l'œil nabar, pur comme un cristal, qui chercha les prunelles fuyantes.

— Puisque vous ne voulez pas du remboursement, il n'y a qu'à proroger le billet. Je vais vous remettre les arriérés.

— *Ya !* ça nous ennuie, tout ça. Il serait plus simple d'avoir une hypothèque et de traiter avec M. Etehecopar.

— Allez le consulter, Catrina.

— Pas de danger que j'aïlle chez lui ; sa servante est sorcière... Mademoiselle peut rire ! je sais ce que je dis.

— Alors, vous courrez de gros risques en voulant hypothéquer ; le notaire, ni même son clerc ne viendront chez vous.

— Gracian ira bien à l'Etude ; il a un secret pour se garantir des sorts.

Engrâce tint son sérieux.

— Par fin, que décidez-vous?

Ce fut le métayer qui répondit :

— On attendra ! on n'en est pas là... Ça pourrait gêner M^{mo} la comtesse de se dessaisir de son argent. En janvier, on verra !

M^{lle} de Sibas repartit froissée, le cœur serré

VI

Un arrosoir à la main, Engrâce allait, de plate-bande en plate-bande, rafraîchir les fleurs, alourdies après une journée brûlante.

— Je viens vous aider, cousine !

Engrâce se retourna, surprise d'une offre si aimable.

— Les fleurs ont assez bu, je crois, mais j'ai acheté des pêches pour faire des confitures. Nous pourrions les éplucher ensemble ; à deux, ça ira plus vite... Voulez-vous me suivre à la cuisine ?

— Certainement ! J'espère qu'Isidora ne va pas m'accueillir avec une mine trop rébarbative ? Quelle vilaine mégère !

« Elle vous vole, vous savez ?

— Oh ! ça non. Si c'est votre bonniche qui vous sert ces racontars, vous ferez bien de lui imposer silence.

— Ma bonniche, comme vous dites, est peut-être légère, mais je répons de son honnêteté.

— Et moi, je me porte garante de celle d'Isidora.

— Fort bien ! Nous n'allons pas nous prendre aux cheveux, à propos d'une maritorne !

Isidora n'était pas là, mais Rose, assise devant une corbeille à fruits, mordait à belles dents dans une grosse pêche, et des épluchures à terre témoignaient de sa gourmandise. Elle se leva d'un bond, rouge comme une pivoine; Magdeleine d'Hastoy fit mine de ne rien voir et Engrâce se tut.

Rose s'en fut au petit tac tac de ses talons pointus... Était-ce bien elle qui écoutait à la porte, certain jour, peu avant le départ de Jean-Baptiste d'Abens?

— Vous semblez troublée, ma chère?... Avouez qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. La tentation est grande, pour une Parisienne, de puiser dans l'abondance; on n'a pas, là-bas, des fruits à gogo.

— Qui prend un œuf prend un bœuf, dit-on. Mais ce n'est pas cette petite histoire qui me tracasse; je pense à autre chose et ne fais pas un crime à votre soubrette de son indélicatesse.

Magdeleine changea de conversation.

— Engrâce, pendant que nous sommes seules, je vais vous poser une question, très simplement : Est-ce que cela vous gênerait d'attendre notre retour à Paris, pour le règlement de notre pension? Je vous enverrais un mandat sitôt arrivée.

— Vous oubliez, cousine, que vous deviez régler votre part de dépenses chaque semaine; or, vous n'avez encore rien versé.

— Ne le dites pas à Simon, je vous en prie!

— Comment, vous lui laissez croire que vous avez payé?

— Écoutez, Engrâce, je vais vous faire ma confession : j'ai acheté une provision de lainages des Pyrénées — c'était tout indiqué — et commandé des chaussures pour moi et les enfants, chez le beau danseur Souletin, professeur de « saut basque », votre cordonnier. Il est moitié moins cher que les chausseurs parisiens... Et puis, je me suis laissé

tenter par des bibelots : une *ferreta* (1) de bois, cerclée de cuivre, pour mettre des bouquets dans mon salon, et un vieux bahut délicieusement sculpté, qui fera merveille dans mon vestibule. L'addition m'a jetée à la renverse... Simon me refuserait l'absolution ; vous, si gentille, vous allez me la donner, n'est-ce pas ?

« Je vous en supplie, Engrâce, ne me regardez pas avec cet œil sévère ! Vous voyez ma confiance en votre discrétion. J'ai mal fait, c'est vrai ; l'argent a fondu entre mes doigts, mais Simon en gagne tellement, tellement !

— Le présent ne garantit pas l'avenir, cousine ; du jour au lendemain, ça pourrait changer. Les brasseurs d'affaires sont souvent victimes de leur témérité ; vous l'avez déjà expérimenté.

— Simon, qui a fait école, est devenu très prudent ; soyez tranquille !... il est même regardant : « Tâche de brider la dépense ! » c'est sa rengaine... Il ne se rend pas compte de ce que cela coûte, de recevoir ; or, sa situation l'impose. Et tout s'enchaîne ; impossible de s'arrêter, une fois pris dans l'engrenage de la vie parisienne ! Mais l'avenir s'annonce splendide.

Isidora entrain, chargée d'un gros panier de provisions.

— Je suis allée au marché... C'est des prix qu'on ne peut pas approcher ; les marchands sont tous d'accord pour voler ! Je n'ai pas rapporté un liard du billet que Mademoiselle m'a donné.

Magdeleine éclata de rire, mais Engrâce se rembrunit.

Sitôt après le souper, Magdeleine prit le bras d'Engrâce.

(1) Sorte de cruche à anses.

— Allons voir le beau clair de lune; dans la prairie!

« Simon, tu restes avec tante, n'est-ce pas?... Et toi, Anita?

— Moi aussi! répondit-elle, à la surprise de son aînée, qui crut surprendre un regard d'intelligence entre la grande et la petite cousine.

Ennuyée, Engrâce se laissa entraîner. La féerie du paysage, bientôt, la captiva et, par-dessus les montagnes d'Espagne, sa pensée s'en fut si loin, si loin!... Combien Jean était ému quand, ici même, il lui fit ses adieux, au dernier soir, voilà quinze jours. Quinze jours! Elle ne sait plus où elle en est, tant elle a trouvé le temps long.

L'Angélus sonnait aux petits clochers, ici et là; dans les herbes, les grillons secouaient leurs petites cymbales. Engrâce fut tirée de sa prière par Magdeleine.

— Ma demande vous a surprise? je l'ai senti. Il ne s'agit que du retard d'une huitaine.

— Serez-vous exacte, cousine?

— Je vous le jure.

— Mais, si vous n'avertissez pas Simon, comment ferez-vous?... Nous sommes gênées, vous le sentez... très, très gênées.

— Je le vois, et cela nous peine tant! Simon ne comprend pas comment vous avez pu en arriver là.

— Est-ce qu'on sait? Quand on touche au capital, il est perdu; on croit se relever, mais le poids du passé pèse toujours dans la balance.

— Vous n'avez qu'une solution, Engrâce : épouser un homme riche.

— Cousine, s'il vous plaît, n'abordez pas cette question qui m'est personnelle.

— Je parle dans votre intérêt, ma chère!... et je blâme le charmant capitaine de s'entêter à poursuivre sa carrière misérable. Simon s'occuperait

volontiers de lui trouver une position lucrative, s'il le voulait.

— Dites-moi donc, cousine, repartit Engrâce, comment, avec vos flots d'argent, pouvez-vous connaître, vous aussi, des moments d'embarras? Les dépenses dont vous me parlez ne font pas l'équivalent de vos économies, durant ce mois de vacances, et vous n'êtes pas à même de régler vos comptes avec grand'mère.

— Mes parents ne sont pas riches; je ne vous l'apprends pas! et mes sœurs sont jalouses de moi parce que je suis mariée; elles enragent d'être restées filles et font tout pour m'être désagréables. Maman est entro papa qui bougonne, mes sœurs qui criaillent.

— Oh! Magdeleine!

— Bref, ma chère, pour avoir la paix, nous leur avons donné une grosse somme. Elles prennent Simon pour un Crésus; ce sont des sangsues... Tout ceci pour vous seule, bien entendu!

Engrâce laissa tomber ces mots méchants, dans le beau silence du soir; le ciel était d'une infinie douceur, les espaces dans des brumes bleues. Mais, en son cœur, s'élevait une tempête; elle avait envie de repousser la main de Magdeleine, posée sur son bras, de lui dire son indignation; l'antipathie instinctive qu'elle avait toujours ressentie pour sa cousine d'Hastoy se précisait, mêlée d'une sombre méfiance... Elle n'est pas franche, elle n'a pas de cœur! Elle est dangereuse.

— Magdeleine, vous vous arrangerez avec grand'mère; ce n'est pas à moi de décider de la réponse.

VII

Le départ des d'Hastoy — d'un rien retardé — fut un soulagement pour M^{me} de Sibas et pour Engrâce; Anita même, après quelques pleurnicheries, sembla y trouver une détente. La futilité de Magdeleine ne cadrait pas bien avec l'indifférence d'Anita pour la toilette et le qu'en-dira-t-on. Elle était encore une grande enfant, capricieuse et mobile, mais sans fard et très franche.

Chose étrange, sa paresse fit place à une rage de travail — tant et tant qu'elle fut reçue à son examen. L'ahurissement du tuteur n'eut d'égaux que la joie de la grand'mère et la surprise de la grande sœur.

Isidora fit une *pasticha* — un gâteau basque — et l'oncle Ètchecopar apporta une bouteille de vin bouché d'Irouléguay. Il a des vignes; il est fort riche. Sa pupille, nullement habituée à ses générosités, se montra très sensible à cette attention.

— J'en suis tombée les quatre fers en l'air! s'est-elle écriée après son départ... Adieu, bel oncle, et tâchez de revenir souvent trinquer!

Elle chantait cela, en refrain : « Bel oncle, bel oncle, revenez souvent... revenez souvent trinquer! », en dansant le fandango par le salon, quand la porte s'ouvrit... pour M^e Ètchecopar en personne. Tableau!

— Je vous fais mes compliments, ma cousine, de l'excellente éducation que vous donnez à votre

petite-fille. Je l'entendais de la cour, en arrivant.

— Mon cousin, j'étais à relever les mailles de mon tricot, sans écouter les sottises d'Anita. Elle n'a pas plus de raison qu'une petite écolière qui prépare son certificat d'études.

— A qui la faute?

— Il est vrai, je n'ai pas trop usé du martinet; ce fut mon tort.

Anita avait quelque peu l'air d'un chien fouetté, devant les regards furibonds de son tuteur. Sur un signe de sa grand'mère, elle balbutia des excuses :

— Pardonnez-moi, mon oncle. J'étais ivre : la joie du succès et la joie du bon vin. Me voilà dégrisée.

L'oncle explosa, roula des *r* et des phrases ronflantes.

— Est-ce que vous vous payez ma tête? J'aurai raison de vos insolences! D'ores et déjà, je vous avertis que, si vous ne changez pas d'allure, vous pourrez le regretter. Vous n'aurez pas le dernier mot!

« Vous »? c'est grave. Anita voyait, avec stupeur, s'enfler la colère de M^e Etchecopar.

— N'ai-je pas tous les droits? Je vous mets dans un bureau, demain, si ça me plaît. Je vous place comme institutrice... ou caissière dans un magasin, petite orgueilleuse! Sachez que, si d'ici à quelques mois, vous n'êtes pas capable de gagner votre vie, je vous coupe tous les vivres.

— C'est moi qui serai punie, mon cousin, rétorqua la comtesse.

Ce fut une douche froide sur les fureurs de M^e Etchecopar. Il se leva.

— J'avais oublié ma serviette sur une chaise... là!

— Tiens! c'est vrai; nous n'y avons pas pris garde.

« Anita, accompagne ton oncle.

— Merci ! je n'ai pas besoin de cette demoiselle.

La porte flamba, le portail claqua, la 10 H. P. Citroën ronronna.

— Bon débarras ! fit Anita.

— Ne parle pas comme ça !

— Grand'mère, je n'ai pas la bosse du respect.

— C'est fâcheux. Ecoute, ma petite, il ne faut pas prendre à la légère les menaces de ton tuteur... Tu as obtenu ton brevet, c'est bien ; j'en suis très satisfaite. Mais ce n'est qu'un canevas ; il faut maintenant l'utiliser, t'instruire, faire des lectures sérieuses... Te voilà à bâiller ! Tout de même, Anita, il est nécessaire de songer à l'avenir ; tu ne m'auras pas toujours et bien des difficultés peuvent surgir.

« Quelle est maintenant la jeune fille qui puisse certifier qu'elle n'aura pas à travailler pour vivre ? Il faut s'armer, avoir en réserve un gagne-pain... Les temps sont durs, incertains.

— Je sais, grand'mère.

— Et puis, je t'engage à plus de déférence envers ton oncle. Il est dévoué ; il s'occupe, en conscience, de tes intérêts ; il a droit à ta reconnaissance... Tu n'es plus d'âge à faire des gamineries ; je suis très contrariée qu'il t'ait entendue chanter ces absurdités. Je ne suis pas assez sévère, il a raison !

Engrâce était sortie, peu avant l'arrivée de l'oncle Antoine, pour aller porter des fleurs au cimetière et rafraîchir son âme dans la prière, son âme de Basquaise, pétrie de foi. Elle mit un cierge devant les reliques du bienheureux Jean-Baptiste de La Salle, originaire de Sibas — songeant à Jean d'Abens, — et s'arrêta devant le portrait du bien-

heureux, si grand seigneur dans l'humble livrée des Frères de la Doctrine chrétienne.

Elle s'en fut ensuite inspecter les placards de la minuscule sacristie, qui renferment des merveilles : des aubes et des ornements brodés par les châtelaines, ses aïeules. Hélas ! les soies sont bien usées, les tulles et les dentelles précieuses, si reprisés déjà, demandent encore son concours... Le travail sera long, minutieux, mais elle aime à réveiller le passé au bout de ses doigts, à promener son aiguille sur la trame fragile, où les dames de Sibas ont jeté des guirlandes. Elle continue les grand'mères.

Comme Engrâce refermait la grille du cimetière, elle entendit des sonnailles de troupeaux et s'arrêta sous un chêne, pour les voir passer... Le retour des troupeaux, c'est l'automne, l'automne avec son manteau brun et les tapis de feuilles mortes ; c'est l'hiver proche. Mais c'est aussi la joie des revoirs et des belles flambées, aux veillées ; heureux qui attend des retours !

— Adieu, mademoiselle Engrâce !

— Adieu, Pierra !

C'est le fils des métayers... Il marche de l'avant, suivi du sonnailleur et d'une petite chèvre folle, attachée aux cornes d'un gros mouton calme ; elle gambade, l'entraîne, et les bêtes s'en vont, s'en vont, pourchassées par les chiens. Viennent trois bergers, qui ferment la marche, juchés sur de grands mulets noirs.

L'un d'eux met pied à terre et s'avance vers M^{lle} de Sibas, pour une poignée de main. C'est le frère de lait du capitaine d'Abens.

— Bonjour, Arnaud. Vous voilà revenu jusqu'au printemps ?

— Eh ! oui ; la montagne commence à être froide.

— Quelles belles brebis vous ramenez !

Ces mots épanouissent le gars d'orgueil.

— Les pacages sont gras, là-haut, et puis on les soigne.

« M^{me} la comtesse se porte toujours bien?... et M. Jean?

— Il a passé ici un mois de congé.

— Je sais! *Ama* (1) me l'avait écrit; il est allé la voir plusieurs fois. Il est si bon, M. Jean!... Jusqu'au revoir, mademoiselle Engrâce.

VIII

Novembre.

Après de très longs jours d'un splendide été de la Saint-Martin, un hiver subit s'est abattu sur la région, en bourrasques glaçantes. Le vent s'engouffre, rageur, dans la vallée de Sibas, s'abat sur les grands chênes, arrache les feuilles, s'infiltré sous les portes, par les interstices des fenêtres. Tout claque, craque, grince. Sala est froid et triste.

La comtesse, recroquevillée dans sa causeuse, au coin du feu, ne parvient pas à se réchauffer. Anita lui fait vis-à-vis, un ouvrage à la main, mais, sans doute, ses doigts sont engourdis, son aiguille ne bouge guère.

— Le facteur! J'entends la voix du facteur!

Elle part comme une flèche et revient lente, faisant la moue.

— Rien pour moi; c'est assommant. Tout est

(1) Mère.

pour Engrâce... Ah! ah! je connais cette écriture; ne dites rien, grand'mère?

Et vite, Anita glisse une enveloppe sous la pendule, se rassoit et se met à son travail en telle ardeur, qu'elle ne lève pas la tête quand paraît Engrâce.

— Le courrier est arrivé?

— A l'instant.

— Toujours sans lettre de Magdeleine; c'est un peu fort!

A ces mots, Anita rougit.

— Voyons, petite, ne taquine pas ta sœur.

— Grand'mère, vous êtes indiscreète. Je ne vous confierai jamais de secrets.

« Engrâce, tu brûles!... tu te refroidis!... tu gèles, ma pauvre vieille!... Là, tu te réchauffes un peu.

— Allons, Anita, donne-moi ma lettre; tu es agaçante, à la fin!

— Ah! ah! ah! voilà Engrâce en colère; c'est très amusant.

— Tu me fais perdre mon temps; Isidora m'attend pour avoir une recette de cuisine.

— Anita, reprenait la grand'mère, en voilà assez; dépêche-toi!... Je ne plaisante pas; obéis.

— Obéir?... Obéir? J'obéirai si je veux; personne ne peut m'y forcer.

— Je reconnais là l'influence de Magdeleine: une mauvaise conseillère.

— Elle est fameusement gentille... Vrai! il y aurait de quoi envoyer tout au diable; je suis traitée comme une gamine de six ans. Je commence à en avoir plein le dos.

Et Anita sortit en sanglotant.

M^{me} de Sibas et Engrâce se regardaient, consternées.

— Je me méfiais; je vous l'avais dit, grand'mère.

— Oui! mais je ne supposais pas ta sœur aussi influençable; c'est un chiffon, cette petite. Eh bien, si son tuteur l'avait entendue, il aurait triomphé.

« Ma pauvre Engrâce, que deviendras-tu quand je n'y serai plus?

— Vous durerez longtemps encore, grand'mère. Et puis, il ne faut pas pousser les choses au noir. Dans un quart d'heure, Anita reviendra de sa boutade... Avec tout ça, je n'ai pas ma lettre!

« Mais, grand'mère, qu'allons-nous faire, si les d'Hastoy ne nous remboursent pas? La huitaine s'est doublée et nous en sommes encore aux postales envoyées durant le voyage. Magdelcine est un panier percé, elle n'est pas franche.

— Tu crois?

— Vous le savez bien!... Grand'mère, vous êtes par trop charitable.

Anita rentrait, essuyant ses larmes; elle couvrit l'aïeule de gros baisers et désigna la cachette de la lettre.

— Là! franchement, ma noble sœur, pour une fille si intelligente, tu n'as pas été maligne!

Engrâce emporta la chère missive pour la savourer loin des regards d'Anita, pas fâchée de rester seule avec sa grand'mère, à la cajoler et entortiller de son verbiage.

— Tu me peines, ma petite.

— Mais non, grand'mère.

— Si! tu me peines beaucoup; tu subis toutes les influences, tu tournes à tous les vents.

— Mettez-moi sur le toit, grand'mère; ça fera quatre girouettes: le coq, le lion, le chasseur... et la bécasse.

Elle riait à se tenir les côtes.

— J'étouffe! Je meurs!

Les éclats du fou rire d'Anita parvenaient jusqu'à la chambre d'Engrâce qui, elle, n'avait pas

le cœur gai. Oh ! oui, l'avenir est sombre... Jean semble bien le comprendre ; son inquiétude doit avoir un motif.

Et, encore, elle relisait un passage :

Ma petite Engrâce tant aimée,

Vos dernières lettres trahissaient une tristesse qui m'assombrit. Que se passe-t-il à Sala ? Vous êtes muette sur la question d'argent, sur le départ des d'Hastoy ; auraient-ils prolongé leur séjour ? J'ai senti que vous ne sympathisiez guère avec votre cousine, et c'est tant mieux ; j'ai quelque raison de vous encourager à la méfiance. Votre silence, chérie, me donne à penser. Ne me cachez rien ; ce sera la meilleure preuve d'une confiance qui m'est si précieuse...

— Pauvre Jean ! Si je lui disais dans quel embarras nous jettent les d'Hastoy, il ne vivrait pas. Si je lui parlais de cette échéance de janvier, qui va nous trouver les mains vides, il serait capable d'arriver. Je ne dois pas entraver sa carrière, ni le rendre malheureux.

Elle prit la plume :

Si mon silence vous donne à penser, ce que vous me dites à mots couverts éveille mon inquiétude. Ce n'est pas à la légère que vous me conseillez de me méfier ; sur quoi vous appuyez-vous ? Avez-vous, personnellement, des motifs de parler ainsi, ou est-ce le fruit de vos observations ?

Vos conversations avec Simon vous auront peut-être donné la clef de bien des mystères ; c'est un brave garçon, point sot, mais dominé par sa femme jusqu'à la niaiserie. Livré à lui-même, son jugement est sain ; sous la tyrannie de Magdeleine, il subit un bandeau qui l'aveugle. Il est vrai, son pauvre cerveau bourré de chiffres, de combinaisons d'affaires, s'épuise, et cette malheureuse ne comprend pas qu'il lui faudrait de la détente, quand il rentre auprès des siens. Sa ressource est de laisser couler le robinet à parole, et de céder... Elle veut une fourrure de cinq mille francs, elle l'aura ; si elle en souhaitait une de vingt-cinq mille, elle l'obtiendrait aussi.

Peut-être Simon s'inquiète du train des dépenses; peut-être sa situation brillante n'assure pas le lendemain? Magdéleine ne veut pas le voir. Et j'imagine que son goût de jeter de la poudre aux yeux est la cause du peu d'entente avec ses beaux-parents, et même avec les Sulit — gens très simples, sans prétentions et fort sensés. Simon a, du moins, le mérite de rester en bons termes avec eux, pris entre chèvre et chou...

Une secouée de vent fit tressaillir Engrâce. Il tapageait plus qu'une mer en furie, s'avancait à travers la vallée comme des vagues bondissantes, dans des hurlements, des gémissements, des hululements.

— C'est trop triste! Je terminerai ma lettre demain, la tempête apaisée.

Demain? Les montagnes apparurent blanches de neige, sous le ciel très bleu; et ce fut une féerie, dans l'éclaboussement du soleil qui mettait Sibas en serre chaude.

Le cœur d'Engrâce se réchauffa; les nuages amoncelés sur sa tête se dissipèrent. Et, dans la joie de la nature, elle se reprit à l'espérance.

IX

C'est un lundi, jour du marché de quinzaine à Tardets. Anita est allée faire des achats avec Isidora... C'est très amusant de voir les villageoises assises sur les trottoirs, devant leurs corbeilles de légumes, œufs et volailles; d'entendre les boniments

des vendeurs et vendeuses, aux boutiques de planches dressées sur la place ou le long des rues. Les gens arrivent à dos de mulet, en carriole à deux roues, en voiture à bœufs, et passent au milieu des piétons, du bétail — cochons, moutons, ânes, chevaux, — et des autos qui avancent à l'allure de colimaçons... Les trompes, les roues, les jabetages, les beuglements font rumeur; les cornes, les bérêts, les *burukoak* (1) et les chapeaux se mêlent.

Anita s'est faufilée dans la fourmilière. Elle veut acheter des sucres d'orge et des oranges, et un mouchoir rouge et jaune pour Pierra, qui lui a rapporté de la montagne un « fromage brûlé » — un fromage de brebis.

Comme elle se garait sur un étroit trottoir, de crainte d'être encornée, le hasard la mit à côté de M^e Etchecopar, qui s'écrasait contre un mur pour préserver sa devanture un peu proéminente.

— Bonjour, mon oncle.

Pas de réponse.

— Ça m'est bien égal! se disait Anita *in petto*, plus ennuyée qu'elle ne voulait se l'avouer.

Vint à passer un baudet aux accents magnifiques.

— Voilà mon petit frère...

M^e Etchecopar fit demi-tour, et sa pupille se mit à croquer un sucre d'orge.

— Quel type que cette Anita! songeait Engrâce, le lendemain matin, en prenant à son tour le chemin de Tardets... Pourvu que l'oncle n'en garde pas rancune! sa mauvaise humeur pourrait tomber sur moi.

Elle n'était pas très rassurée, en ouvrant la porte de l'Étude. Heureusement, il y avait plusieurs

(1) *Burukoak* : mouchoir de tête; * marque le pluriel,

clients en attente; elle eut le temps de raffermir son courage.

— Entre donc! Je suis à toi tout de suite.

« Allo! allo! » le téléphone marchait. « Allo!... » la conversation se prolongeait, sur le ton gai; M^e Etchecopar perdait sa majesté notariale. Il riait.

Engrâce, pendant ce temps, regardait, d'une fenêtre, courir le Saison — ou Gave de Mauléon. Il avait neigé, durant la nuit, sur les montagnes dont la blancheur prenait des teintes d'opales, sous les feux du soleil. C'était une splendeur... « L'amour vrai ne meurt jamais. » Où est-il, le joli anneau qu'elle a refusé?

— Là! je suis à toi. Qu'est-ce qui t'amène?

— Une affaire bien désagréable... Tout d'abord, mon oncle, je vais vous livrer une confidence: les d'Hastoy, qui devaient payer une pension, sont partis sans rien donner; nous les avons eus cinq semaines. Vous imaginez quelle bascule dans nos dépenses? Magdeleine avait promis de régler, dans les huit jours, ce qu'elle laissait en compte; elle n'a rien envoyé. Elle n'a pas même adressé un mot à grand'mère, pour expliquer ce retard.

— Alors, je vais écrire à cet imbécile de Simon? C'est ce que tu souhaites?

— Mais non, mon oncle; ça pourrait créer des difficultés dans le ménage. Mon cousin ne s'occupe pas des comptes; Magdeleine serait mécontente.

— Beau malheur! Laisse-moi faire.

« Allo! allo! »

« C'est une affaire terminée; l'acte a été signé hier soir. »

M^e Etchecopar se rassoit, l'air satisfait.

— Je viens de vendre une métairie cent mille francs à des gens qui, avant la guerre, marchaient pieds nus.

— Les vendeurs vont placer leur argent. A eux

ou à d'autres, ne pourriez-vous pas demander un prêt sur billet, pour attendre que les d'Hastoy s'exécutent ?

Engrâce s'arrêta, s'attendant aux coups de poing sur le bureau du notaire, à des exclamations bruyantes. Rien !

— Nous avons une annuité à payer à Gracian au 1^{er} janvier, reprit-elle, un peu timide.

Cette fois, l'oncle Antoine fait danser des papiers, repousse son fauteuil et s'en va, de long en large, les bras croisés.

— Eh ! oui, un trou de plus ; un emprunt chaque trimestre... chaque fois qu'on est dans l'embarras. De ce train, les prêteurs auront vite dévoré le château. Demande une avance à Simon ; tu verras ! Dans un an, il sera « d'Hastoy de Sala » et Magdeleine vous mettra à la porte.

— Tout de même, prendre la place pour deux ou trois mille francs ?

M^e Etchecopar s'assied en frottant ses mains rouges.

— Pas chaud ! pas chaud !... J'ai vu ta sœur hier, toujours insolente et prétentieuse. Je la mettrai, à la raison ; je rabattrai son caquet !

« Si vous comptez sur moi pour précipiter votre ruine, en vous aidant à négocier de mauvaises opérations, tu perds ton temps. Je te propose de secouer Simon ; tu ne veux pas... Préfères-tu que je lui envoie l'huissier ?

— Oh ! mon oncle, vous n'y pensez pas ? Ce ne serait pas gentil.

— Gentil ! gentil ! Ils sont charmants, eux, n'est-ce pas ? Ton cousin ne mérite aucun ménagement, et sa femme encore moins.

Engrâce eut une expression de telle tristesse, que M^e Etchecopar baissa le ton.

— Je ne veux pas te peiner. Je pense à vos

intérêts; je n'ai pas le droit d'agir contre ma conscience professionnelle.

— Je le comprends, mais... De grâce, mon oncle, cédez une fois : cette seule fois? Je vous le demande, par pitié pour grand'mère; elle est fragile, elle n'a pas le cœur en très bon état. Les inquiétudes lui font mal.

— Si je faisais quelque chose, ce ne serait pas pour elle; ce serait pour toi.

Et, à la stupéfaction de la nièce, l'oncle ajoutait :

— Je suis un vieux monsieur; tu es très jeune. Si mon âge de t'effarouche pas, tu peux faire de moi le plus heufoux des hommes.

Elle se leva, et lui la prit à deux bras, l'embrassa passionnément.

— Tu ne sais donc pas que je t'aime?... Tu n'as donc pas compris?

Arrachée de l'étreinte, Engrâce se sauva.

X

L'anneau d'opales! combien elle regrettait de ne l'avoir pas accepté. Gage de ses promesses, il serait sa défense. L'oncle Antoine n'aurait pas osé déclarer ses sentiments, si Engrâce avait été officiellement fiancée... Sans doute, il croit à une amourette que le dur obstacle d'argent doit briser; il imagine que la jeune fille sans dot se laissera prendre à l'appât de ses millions. Il la connaît mal!

Froissée, révoltée, elle revint à Sala, décidée à tout confier à Jean d'Abens, à lui proposer ces

fiançailles tant souhaitées par lui, si sa grand'mère y acquiesçait.

— Eh bien! as-tu réussi? interrogea M^{me} de Sibas à son arrivée.

Et cette question remit Engrâce dans le souvenir de sa mission, totalement oubliée; elle ne songeait plus à son échec, à la gravité de l'heure. Elle ne pensait qu'à la façon brutale dont l'oncle Antoine s'était mis au travers de son idylle, toute pure et noble — tant au-dessus des questions d'intérêt.

— Tu ne réponds pas, reprenait la grand'mère; tu as donc échoué?

— Complètement.

— Ton oncle est un esprit étroit. Ce vieux garçon riche n'est pas même capable d'un élan; en quoi serait-il gêné par une avance, sans mettre personne dans l'affaire, en agissant comme parent?

— Il croirait nous desservir en nous aidant. On ne le sort pas des routines.

— Du moins, qu'il me cherche prêteur sur billet, comme notaire, puisque je le lui demande! T'es-tu bien expliquée?

« Je vais lui envoyer un mot, par Isidora, pour le prier de venir me voir sans tarder. Je ne suis pas sous sa tutelle; je n'entends pas subir son despotisme.

— Grand'mère, je vous en prie, ne l'appellez pas! Vous n'y gagneriez que des ennuis.

— Il a été insupportable, colère; il t'a bousculée? Je te vois très énervée. Calme-toi! Quand tu seras remise, tu me raconteras ce qui s'est passé... Allons diner!

Engrâce n'avait pas faim; elle était distraite.

— Comme tu es pâle! fit Anita. Ne t'en fais pas, va! pour ce que dit l'oncle Antoine... car je devine que c'est ta visite de ce matin qui t'a donné cette fichue mine. Moi, je suis philosophe; plus l'oncle

crie, plus je m'amuse. Il ne t'a pas parlé de mon âne?... Si tu avais vu sa tête, hier! son regard m'aurait pulvérisé.

— Tu es insolente, interrompt la comtesse; je t'ai déjà exprimé mon mécontentement de ta façon d'être avec ton tuteur. Ça pourrait mal tourner.

— Je saurai bien lui tenir tête.

— Allons! allons! pas de fanfaronnades.

— Je parie que si je vais le trouver, j'enlève l'affaire. Je n'aurai qu'à lui confier, pour commencer, qu'Engrâce est malade de chagrin; il a pour elle une toquade... C'est Magdeleine qui me l'a dit.

— Oh! Magdeleine, elle raconte bien des choses! repartit Engrâce.

Mais elle avait rougi et, ennuyée des plaisanteries d'Anita, elle quitta la table.

— Ma sœur a piqué un fard.

— Laisse-la donc tranquille! Et, ne prends pas le jargon de ta cousine d'Hastoy; tu sais bien que cela me déplaît.

— Vous serez peut-être bien contente de trouver Magdeleine et Simon, un jour, pour vous tirer d'embarras... Simon vous prêtera de l'argent, si vous le lui demandez; je le sais.

— Il ne m'a rien proposé. Qu'est-ce qui te fait dire cela?

— Une conversation que j'ai eue avec Magdeleine. Engrâce ne l'aime pas; elle est pourtant bien gentille.

— Mais, puisque tu es si au courant, peux-tu m'expliquer comment cette charmante cousine nous laisse dans l'embarras, pourquoi elle n'écrit même pas?

— Bah! elle est négligente... et puis, elle n'a jamais le sou.

— Il n'y a pas de fortune qui résiste au désordre d'une femme. Simon pourra se tuer de tra-

vail, le gaspillage de Magdeleine rendra ses efforts Inutiles.

Quand M^{me} de Sibas fut couchée, Engrâce vint s'asseoir au bord de son lit; et, lui prenant les mains :

— Grand'mère, me permettriez-vous de me fiancer?

— Pendant que Jean est au loin? Il faut attendre son retour.

— Laissez-moi, au moins, lui demander de m'envoyer le joli anneau qu'il voulait me donner?

— Je ne vois pas pourquoi. Qu'as-tu donc, ma petite fille? qu'est-ce qui te trouble tant? Ton oncle a dû se montrer bien désagréable!

— Il m'a indignée, grand'mère, par sa tenue.

— Il a osé me faire des déclarations; il m'a couverte de baisers abominables... Je n'irai plus chez lui, jamais! S'il venait — il devra bien venir vous voir une fois ou l'autre, — eh bien! je lui montrerais ma bague, en lui demandant s'il en comprend la signification.

— Tu aurais raison; rien de tel qu'une situation tranchée. Mais ma présence te défend mieux encore qu'une petite bague de fiançailles non officielles. Ton oncle s'est laissé égarer un moment; il ne recommencera pas, j'en suis persuadée. Je le tiens pour un honnête homme; c'est un impulsif. Je lui dirai vertement ma façon de penser sur son audace, et qu'il se trompe fort s'il croit qu'une Sibas vend son cœur pour de l'argent.

— Et si l'oncle Antoine vous propose de vous aider, vous n'accepterez pas?

— Certainement non!

— Pauvre grand'mère! Vous risquez, à cause de moi, de vous mettre encore plus dans l'em-

barras... Pourquoi ne pas nous adresser à Jean?

— C'est très délicat; il a dû placer ce qu'il m'offrait.

— Je ne sais pas. Il faut pourtant régler nos comptes avec le métayer.

— L'emprunt ou la bague, Engrâce, pas les deux!

XI

Antoine Etchecopar, ayant reçu un appel de M^{me} de Sibas, s'empessa d'y répondre...

« Ma cousine a-t-elle compris que me donner Engrâce serait son salut, celui de toute la famille? se demandait-il en mettant la main au volant de la 10 H. P. Je ne ferais point difficulté de liquider son arriéré et la laisserais maîtresse absolue de Sala. Elle garderait ses petites-filles auprès d'elle, car, bien entendu, j'irais vivre dans la propriété de ma jeune femme. Ma maison de Tardets ne serait plus qu'un pied-à-terre, utile à garder à cause de mon Étude; ma servante en serait la concierge. A sa majorité, je doterais Anita et lui chercherais un parti sortable; cette petite loche n'aurait pas à travailler pour vivre. »

L'auto roulait grand train, malgré les pierres du chemin qui rendent la montée difficile. M^e Etchecopar cornait à outrance, triomphant. Les comères se mettaient aux fenêtres ou sortaient sur le pas de leur porte, de métairie en métairie; une poule fut écrasée... tant pis! c'est défendu de lâcher la volaille sur les routes.

Aux approches du château, le cousin ralentit un peu, voyant, en esprit, se dresser une cousine courroucée... Il vit aussi une grand'mère acculée à des difficultés, lui mettant le couteau sous la gorge; il ne voudrait pas la mécontenter! Et Engrâce, qui s'est enfuie si précipitamment, quelle impression a-t-elle gardée de sa véhémence? se montrera-t-elle?

L'oncle-tuteur laissa son auto devant le portail et entra par la petite grille, directement sur la terrasse, après avoir consulté les girouettes. Point de presse; point de bruit. Isidora, qui sans doute l'avait aperçu, vint lui ouvrir et l'introduisit au salon.

— M^{me} la comtesse descend.

Il se posta devant la cheminée, le dos tourne au feu, gelé d'émotion; vraiment oui!

Enfin, M^{me} de Sibas parut, toute petite et grave, grande dame... Le cousin s'avança; elle lui tendit la main et le fit asseoir en vis-à-vis.

— Mon cousin, j'ai une petite explication à vous demander.

— Ma cousine, j'écoute.

— Vos sentiments insoupçonnés pour Engrâce sont-ils réels, ou vous êtes-vous laissé emporter par un renouveau de jeunesse?

— J'adore Engrâce.

— Non! non! pas ça... adorer, non!

— Je l'aime, si vous préférez, balbutia Antoine Etchecopar, désarçonné... Je l'aime depuis longtemps.

— Vous auriez pu me le confier... Je vous aurais prié d'espacer vos visites. Ignorez-vous son projet de mariage avec le capitaine baron d'Abens?

— Vous ne m'en avez jamais parlé bien franchement; au reste, tout le monde le sait. J'avais d'ailleurs assisté à l'ébauche de ce roman, voici deux ans; lui, semblait fort épris; elle, si calme!

— Engrâce est très maîtresse d'elle-même, mais elle n'en est pas moins profondément attachée à ce jeune homme, pour lequel j'ai beaucoup d'estime.

— Je l'ai compris. J'espérais pourtant que la raison vous guiderait, ma cousine, dans une telle circonstance; on ne marie pas la faim et la soif. Votre devoir — je me permets de vous le dire — est d'assurer l'avenir de votre petite-fille; que lui réserve cette union?... la misère. Et quand la gêne entre par la porte, l'amour se sauve par la fenêtre.

— J'ai mis Engrâce en face des réalités, des éventualités les plus sévères; j'ai exigé qu'elle attende sa majorité, pour prendre la responsabilité de l'avenir qu'elle se prépare. J'ai tout fait pour décourager Jean d'Abens... Ils s'aiment; ne vous mettez pas au travers, mon cousin.

« Je veux bien oublier votre incartade — jusqu'à croire que jamais vous ne sortirez, par la suite, de la tenue la plus correcte et la plus respectueuse, avec votre nièce... C'est fini, n'en parlons plus.

— Les affaires, alors?

— Non plus.

— Comment... Vous avez trouvé prêteur?

— Du tout.

— Et vous n'avez plus besoin d'argent?

— Si, vraiment! Mais, mon cousin, votre refus péremptoire m'a suffi.

— Je le retire... Je vous offre tout ce que vous voudrez. Laissez-moi un peu d'espoir. J'ado... J'aime... Je suis fou de votre petite-fille! C'est toute ma fortune que je mets à ses pieds.

— Pensez-vous qu'elle veuille vendre son cœur? Elle est de race, mon cousin.

— Et je suis un bourgeois; c'est ce que vous voulez dire? Ma mère était née de Sibas, pourtant.

— Il ne s'agit ni de titre, ni de particule, de noblesse ou de bourgeoisie; je parle des sentiments.

Je suis surprise, parfois, quand je cause avec nos paysans, de voir quelle élévation de pensée les anime... Eux, tenez, ne cherchent pas la dot; ils épousent qui leur plaît. C'est en quoi ils dépassent les petits jeunes gens de nos jours, qui font trop souvent du mariage un contrat, rien de plus; on pèse de l'or dans une balance. Jean d'Abens, avec son nom, sa carrière, peut épouser qui il voudra.

— Très joli, tout cela, ma cousine; mais, s'il vous plaît, que ferait Engrâce avec une demi-douzaine de gosses à élever?

— Elle utiliserait les ressources de son énergie, pour faire de ses fils des hommes et mettre ses filles en état de se garer des difficultés de la vie... Elle ne sera pas seule! Jean est un caractère; il saura prendre, dans sa famille, le rôle de chef.

— Des rêves! vous êtes romanesque.

« Ma cousine, songez-y : Je puis assurer l'avenir d'Anita, en même temps que celui d'Engrâce; vous tirer de tous vos embarras. Ce serait avec bonheur, sans un regret possible... Ne faites pas de moi un malheureux; vous ne savez pas dans quel abîme moral vous risquez de me jeter.

— Mais, mon pauvre cousin, je n'y puis rien; faites un mariage de raison, pour vous sauver, vous qui conseillez si bien les autres. Je ne puis pas sacrifier le fiancé de ma petite-fille à votre plaisir, imposer à Engrâce un chagrin dans l'intérêt de sa sœur.

-- A votre guise! Au surplus, rien n'est conclu; le capitaine peut changer d'avis. Le jour où Engrâce portera une bague de fiançailles, je ne serai plus que son oncle, je vous en donne ma parole d'honnête homme. Jusque-là, je ne perdrai pas l'espoir d'obtenir sa main.

« M'autorisez-vous à revenir?

— De loin en loin! Il ne faut pas attirer l'atten-

tion par une rupture de nos relations, qui serait vite commentée. Mais ne vous bercez pas d'illusions : Engrâce ne changera pas.

Le soir, après une longue conversation avec sa grand'mère, la jeune fille écrivait au capitaine :

Le vent a tourné, Jean, que voulez-vous ? souvent femme varie... J'avais refusé, obstinément, le bel anneau d'opales que vous aviez mis à mon doigt, certain jour, sous un ciel immuablement bleu. De gros nuages sont venus l'assombrir ; l'hiver m'a donné froid au cœur, jusqu'à pleurer en secret, moi qui ai honte des larmes. Je vous le dis, parce que vous possédez un talisman qui pourrait jeter la joie dans ma vie, en détournant tous les malheurs.

Cette petite bague, Jean, toute chargée des souvenirs de chez vous, je viens vous la demander, d'accord avec grand'mère ; elle a autorisé ma démarche. Mais n'allez pas chercher midi à quatorze heures, imaginer des catastrophes et des cachotteries ; il est des choses qu'on ne peut pas écrire. Plus tard, vous saurez.

Si l'anneau qui scellera nos promesses arrive pour Noël, je le mettrai, au coup de minuit, dans l'église qu'entourent le porche et le cimetière où dorment les Nôtres. Je le prendrai, religieusement, de son petit érin blanc, devant l'autel, comme si je le recevais de vous, dans la cérémonie des fiançailles. Et j'aurai la coquetterie de le montrer, de le porter toujours ; alors, rien ne m'effrayera. Je ne pleurerai plus... à moins que ce ne soit de bonheur, quand je vous verrai revenir.

Adieu, Jean ! Embrassez votre fiancée.

ENGRÂCE DE SIBAS.

XII

La veille de Noël.

Une énorme bûche, apportée par Gracian, flambe dans la cheminée. La comtesse somnole dans sa causeuse, en attendant l'heure de partir pour la messe de minuit; Anita, enroulée dans une couverture, dort sur un sofa; Engrâce, assise sur une chaise basse, se chauffe et songe.

Elle a froid — froid au cœur peut-être, encore.

Pas de lettre, pas de bague! Le facteur pourra lui apporter tout cela demain, mais ce ne sera plus dans l'allégresse du « Jour nouveau (1) », dans le mystère de la crèche et de toute la joie qui tombe du ciel sur la terre, à l'heure où naît le petit Dieu.

Elle l'avait rêvé si beau, ce Noël, en union avec Jean qui est là-bas, là-bas... avec Jean qu'elle eût senti proche quand même, ayant à l'annulaire ce bijou envoyé par lui.

Son œil nabar change comme les pierres d'opales, à l'éclat des flammes; on dirait bien que, tout au fond des prunelles, une larme se refoule. L'heure sonne si lente, à la grande pendule du salon! et une impression de solitude saisit Engrâce.

— Grand'mère, il est temps de nous préparer.

— Bien! partons.

Anita dort à poings fermés; il faut la secouer.

— Laisse-moi, Engrâce, je suis trop bien.

(1) En basque, Noël signifie « le Jour nouveau ».

— Tu ne vas pas rester seule?... Allons! dépêche-toi.

Anita se retourne, se rendort.

— Qu'elle est molle, cette petite! s'exclame l'aïeule; mais elle n'ajoute pas : « Son tuteur a raison », si elle le pense.

Tout de même, Anita s'est levée, entendant l'appel de la cloche, et les sabots de Pierra frapper les pavés de la cour, et Isidora pester en agitant les clefs.

La nuit est lumineuse. Pierra, quand même, marche de l'avant avec sa lanterne, et M^{me} de Sibas, emmitouffée, ouatée, encapuchonnée, suit, soutenue par Engrâce. Isidora ferme la marche avec Anita.

— Mademoiselle va sonner du piano?

— Mais oui, Isidora... à toute volée. Et M^{lle} Engrâce chantera.

Pauvre Engrâce! Elle aimerait mieux se taire, cacher sa figure dans ses petites mains satinées, prier dans le silence de son cœur douloureux. Elle regarde le ciel, où ne brille plus l'étoile tricolore de 1915.

— Grand'mère, vous rappelez-vous? Elle était bleu, et puis blanche, et puis rouge; et encore : bleu, blanc, rouge.

— Oui! je me souviens; nous nous étions arrêtées dans le cimetière, pour la regarder.

— Jean la regardait aussi, il me l'a dit... Si j'avais sa bague à mon doigt, j'aurais la même espérance aujourd'hui qu'alors, pour le succès de notre petite guerre à nous, car c'est la bataille, vraiment, et je suis sous l'impression d'une défaite.

— Mais non! Songe donc à la distance d'ici au Maroc; il se pourrait que Jean fût en colonne. Il ne faut pas attacher d'importance aux petites choses; tu n'es pas superstitieuse, j'espère?

— Un peu, ce soir.

Anita s'est mise à l'harmonium et, dans la pompe naïve de la pauvre églisette — guère plus grande qu'une crèche, — dans l'éclat des cierges, des dorures, des saints dorés, la messe va commencer.

Alors Engrâce, très pâle, se lève et, d'une voix émue, priante, entonne le *Minuit, chrétiens*. Au « Jour nouveau » 1915, c'est dans la tranchée que Jean l'avait entendu chanter... quand brillait au ciel la belle étoile de la victoire.

À leur retour, suivant sa coutume, Catrina vint apporter une *pazticha* (1) pour le réveillon.

— Qu'elle sent bon!... Et quel beau bouquet de gui!

— C'est Arnaud qui l'a laissé en passant, de la part de sa mère.

— Cette brave Augusta! Nous irons la remercier.

La théière était devant le feu, auprès d'une casserole d'argent où bouillottait du chocolat; le plateau posé sur une table, avec de jolies tasses basques bleu et jaune, et des petites galettes, œuvre d'Isidora.

— Là! On va bien manger, bien se régaler; j'ai une faim de loup! s'écriait Anita.

« Grand'mère, je vais vous servir; toi, Engrâce, réchauffe-toi. Tu as l'air d'une statue de neige; je gèle rien qu'à te regarder... Voyons, frotte tes joues, ris un peu!

« Isidora, venez vite chercher votre pitance.

— Ya! je vais me coucher:

— Sans rien prendre? allons donc!

Et Anita remplit une tasse et prépare une assiette de gâteaux pour la vieille servante, qui s'en va contente.

— Si mon tuteur était gentil, il aurait dépêché

(1) Le gâteau basque.

le père Noël à Sala... c'est-à-dire qu'il pourrait très bien prendre une hotte et un bâton et venir en personne nous surprendre. Le voyez-vous descendre par la cheminée?

Elle riait, dévorait, plaisantait, bavardait. Et sa gaieté gagnait Engrâce, amusait la comtesse

A la métairie, l'on chantait; Pierra lançait des *irrintzinak* (1).

— L'année prochaine, reprenait Anita, qui sait si Jean ne sera pas ici pour réveillonner? Tu seras peut-être baronne d'Abens... Et si j'étais mariée, moi aussi, ce serait drôle.

— Toi, mariée?

Ce fut l'exclamation de l'aïeule et de la grande sœur.

— Anita mariée! voyez-vous ça?...

— A seize, dix-sept ans, quoi de si extraordinaire?

— Ma pauvre petite, j'espère bien que tu trouveras, plus tard, un bon mari. Mais les filles sans dot ne sont pas très recherchées; je t'engage à te défendre des rêvasseries.

— Je ne serai pas difficile comme Engrâce, moi; si je trouve un vieux richard, je le prends.

— Oh!... oh!... qu'est-ce que tu dis?

— Ce que je pense, noble sœur.

— Tu n'accepterais tout de même pas l'oncle Antoine?

— Ma foi... pour ses millions.

La comtesse soupirait.

— Tu es bien terre à terre!

— Bah! nous ne sommes pas du même siècle, grand'mère. Il n'y a plus que le poids du sac qui compte maintenant. Ce n'est pas très chic! cependant, entre une petite vie gênée dans une demeure

(1) Cris particuliers aux Basques.

seigneuriale ou l'opulence dans une maison bourgeoise, je n'hésiterais pas.

« Et puis, rassurez-vous, grand'mère ! l'oncle Antoine me déteste, et lui me tape sur les nerfs.

XIII

Blessé dans une escarmouche, le capitaine d'Abens avait été dirigé sur l'hôpital de Rabat, à *Marie Feuillet*; c'est là qu'il reçut la demande d'Engrâce — trop tard. Le « talisman » n'était d'ailleurs pas en sa possession; il l'avait laissé dans une valise confiée à sa nourrice, Augusta Barneix.

Elle a dû l'enfermer dans un placard dissimulé derrière son armoire, et bien sûr qui trouverait les clefs ! Ni son homme, ni Arnaud ne doivent en connaître la cachette. Augusta n'accepterait pas volontiers de toucher au dépôt gardé si jalousement, mais je puis lui demander de le laisser ouvrir par vous. Je suis à vos ordres, ma chère fiancée; prenez l'avis de M^{me} de Sibas.

Cet avis fut formel : « Il faut attendre ! ». Noël passé, Engrâce n'avait d'ailleurs plus la même hâte; elle restait sous l'impression de sa déception. Et la tristesse de savoir Jean en traitement achevait d'assombrir cette année finissante... Il faut de la joie pour les fiançailles, se disait-elle : les carillons de Pâques, puisque le « Jour nouveau » fut décevant.

Du moins, les souhaits du premier de l'an apportèrent de meilleures nouvelles : la blessure se re-

fermait; en moins d'une quinzaine, le capitaine pourra rejoindre sa division... Le défilé des pauvres apporta ensuite, tout le long de la matinée, des « vœux de bénédiction », suivant l'expression d'Engrâce. Elle-même, aidée d'Anita, distribua les aumônes. Et, dans l'après-midi, M. le curé, quelques châtelains des environs, M. et M^{me} d'Hastoy et des amis devers Tardets et Mauléon se succédèrent; parmi ceux-là se trouvaient le docteur et M^{lle} Suhit.

Ils étaient à prendre le thé, quand M^o Etchecopar fit son entrée; il apportait une boîte de fondants pour sa cousine, des fruits confits et des bonbons de chocolat pour ses nièces. Anita s'empressa de mettre devant lui une table gigogne avec un napperon brodé par elle... Si l'on croit qu'elle ne travaille pas bien!

— Avance donc avec ta théière, Engrâce?

« Du gâteau, mon oncle, fait par M^{lle} Bernadine Suhit : une pâtissière hors ligne... Je parie que Magdeleine n'a rien d'aussi bon pour son *five o'clock*.

À ce nom, ce fut un chassé-croisé des regards, entre les Suhit et les d'Hastoy, et le salon devint le temple du silence. La comtesse, après avoir tousoté quelque peu, essaya de ranimer la conversation.

— Ma nièce est bien paresseuse. Je n'ai pas eu un mot d'elle, pour le nouvel an.

— Moi non plus! répartit M^{me} d'Hastoy, assez sèche.

— Ma fille n'écrira pour ainsi dire jamais, reprit le docteur; je ne l'excuse pas, je constate. Elle fait le désespoir de ma pauvre femme, qui se met martel en tête quand les nouvelles se font attendre. Mais mon gendre pourrait peut-être nous adresser quelques lignes, une fois ou l'autre.

Là, M^{me} d'Hastoy intervint :

— Simon n'a vraiment pas le temps; il est surmené. Quant à Magdeleine, elle étudie des questions; c'est plus commode.

Alors M^{lle} Bernardine, la seconde des demoiselles Suhit, plaça son mot :

— Vous savez, n'est-ce pas, que Simon est encore sans situation?

Exclamations. Récriminations. Les d'Hastoy, pas plus que M^{me} et M^{lle} de Sibas, ne le soupçonnaient. Et les d'Hastoy d'accuser Magdeleine, dépensière et mauvaise conseillère; et les Suhit de s'en prendre à Simon.

— Il n'a pas de caractère! il est mobile, sans suite.

M^o Etchecopar, impassible, buvait du thé. Un secret professionnel, sans doute, caché sous ce mutisme?... Son œil rencontra celui d'Engrâce, qui se brouilla jusqu'à paraître noir.

Depuis de très longs jours, elle avait réclamé à Magdeleine son dû, avec insistance, sur un ton très ferme, et reçu de sa cousine un télégramme l'assurant que tout serait réglé à la fin de décembre... La veille au soir, après des heures d'attente angoissée, une fois encore, Engrâce était allée trouver Gracian pour lui demander un sursis.

La détresse de cette démarche, sa honte se liaient sur son front, elle le sentait. Il lui semblait que l'oncle Antoine la surveillait, comme l'épervier guette sa proie. Où est-il, l'anneau d'opales qui devait la protéger? Une immense tristesse écrasait la jeune fille; elle ne suivait plus les débats que M^{me} de Sibas n'arrivait pas à calmer; elle se désintéressait de tout.

— Ma sœur est partie dans la lune, fit tout à coup Anita.

Cela mit fin à la joute et ramena Engrâce sur terre; elle eut un sourire un peu pâle, mais si joli!

dont M^e Etchecopar emporta l'image. Il se leva, offrit une place dans son auto à M. et M^{me} d'Has-toy, tandis que M^{lle} Suhit remontaient dans la voiture assez patache du docteur.

Les adieux furent corrects entre les deux camps.

— Enfin, nous voilà seules ! s'exclama la comtesse, ses visiteurs partis.

— Ils vous ont fatiguée, pauvre grand'mère ; il faut vous reposer.

— Mon meilleur repos est d'être avec toi ; tu me rassérènes. Les discussions de nos amis sont vaines, irritantes... On ne peut pas accuser Magdeleine plus que Simon, ou Simon plus que Magdeleine ; tous deux ont des torts. Récriminer ne sert de rien. Je suis d'ailleurs persuadée que Simon retombera encore sur ses pattes, comme dit votre oncle, que nous ne perdrons rien.

— Espérons !... Est-ce étrange, tout de même, que toutes les avenues se soient fermées, jusqu'à nous acculer dans cette impasse où nous nous débattons en pure perte. Il faudra bien céder, rendre les armes.

— Vendre le château ?

— Non ! mais l'hypothéquer, mettre Anita au travail ou que je parte, moi, en la laissant avec vous.

— Ta sœur m'échappera, elle passera outre mes conseils et la maison s'en ira à vau-l'eau. D'autre part, que ferait cette petite, livrée à elle-même ? elle est si enfant, si nonchalante !... Je n'ai pas su conduire ma barque.

— Ne dites pas ça... Oh ! ne dites pas ça !

Engrâce couvrait la chère aïeule de caresses, l'entourait à deux bras ; elle s'agenouilla, lui prit les mains pour les baiser.

— Tu es ma joie ! reprenait la comtesse. Ne

pars pas? L'année prochaine, quand Jean d'Abens sera là, nous prendrons une décision; il nous conseillera. J'ai pleine confiance en son jugement... Je voudrais être tranquille sur l'avenir d'Anita, autant que sur le tien.

— Alors, grand'mère, puisque vous vous fiez si complètement à Jean, pourquoi ne pas le consulter dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons? Nous n'avons rien à espérer de Simon, avant longtemps, du moins... Anita s'était bien trompée! Aucune démarche n'est à tenter par l'oncle Antoine. Catrina, sournoise, monte son mari pour le détourner de toute concession. Nous n'avons plus qu'un recours : nous adresser à Jean; permettez-moi de lui exposer notre situation?

M^{me} de Sibas, non sans peine, finit par se ranger à l'avis de sa petite-fille. Et la réponse du capitaine arriva par avion, plus tôt que n'attendait Engrâce. Elle fut décevante, autant que désolée. Jean ne pouvait rien.

Lui aussi subissait le contre-coup de l'aventure des d'Hastoy. Simon était venu le trouver, la veille au soir de son départ, dans un état de surexcitation effrayante et lui avait « arraché » ses vingt mille francs, promettant, sur l'honneur, de les rendre dans les trois mois. Il avait avoir perdu une somme importante dans l'affaire des « porcheries », après s'être laissé duper aussi dans celle des « renards argentés ».

Je soupçonne sa femme de le pousser à ces placements aventureux, par l'appât des gros bénéfices, par l'appât de Jean. Mais qu'il se laisse entraîner de la sorte n'est pas rassurant pour l'avenir. Il doit jouer; ceci expliquerait les sautes de leur budget. Tantôt ils dépensent royalement, tantôt ils sont dans la dèche.

Comment Simon a-t-il supposé que je pouvais lui venir en aide, par un prêt dont il a fixé le chiffre sans hésiter? Mystère....

Et Jean ajoutait :

Je me suis laissé rouler, et vous en serez victime ;
c'est là mon désespoir.

XIV

— C'est du vilain monde, ces métyers ! s'écriait Isidora, au paroxisme de l'indignation.

« Gracian ne serait pas si méchant s'il était seul ; il se laisse gouverner. J'ai dit à Catrina son fait et qu'elle serait punie dans son fils : un bon petit !... On ne sait pas comment cet agneau a pu naître d'une louve... Ça vous fait rire, mademoiselle Anita ? Si on peut avoir le cœur à rire, quand on voit des malheurs pareils !

— Ta colère m'amuse, mais je ne suis pas gaie, va ! Grand'mère a beaucoup de chagrin et Ingrâce aussi ; il n'y a que mon tuteur qui soit content.

— Il pourrait pourtant nous tirer de là, remarquait Isidora ; c'est bien la peine d'avoir des millions !... Moi, je reste volontiers sans gages, au service de ces dames ; je ne peux rien de plus !

Elle n'ajoutait pas : « puisque j'ai donné toutes mes économies à Madame, pour faire patienter Catrina ». Cette générosité ne comptait pas.

— Par exemple, reprenait-elle, je ne servirai pas M^{me} Magdeleine, qui fait ses embarras, si jamais elle revient... ni tout ce monde désagréable. Et je ne veux plus de la belle Rose, chez nous.

Elle était magnifique de dédain, sur le compte des d'Hastoy et de la soubrette : une vipère, une fille qui n'est bonne qu'à dire des menteries!

— Tu peux être tranquille, assurait Anita, nos cousins ne viendront pas cette année; ils sont dans la purée.

Une lettre de Simon à M^{me} de Sibas vint contredire cette affirmation. Il tenait à rassurer lui-même sa tante, à lui exprimer ses regrets et ceux de sa femme, pour leur inexactitude bien involontaire. Et le chèque joint à la lettre arrondissait les chiffres de leur dû.

Magdeleine, disait-il, a eu le tort de ne pas m'avouer tout de suite qu'elle n'avait pas acquitté le montant de notre pension, que je croyais réglée depuis longtemps... La pauvre petite a bien souffert, et s'est montrée admirable de courage; la voilà hors de peine. J'ai trouvé une situation, très supérieure à celle que j'ai quittée...

— Naturellement! fit Engrâce; réjouissons-nous.

— Mais oui! répondit la comtesse, et doublement, en constatant que ce brave garçon est toujours amoureux.

Si Jean d'Abens se laissait convaincre, disait encore Simon, je le caserais sans peine à trente mille francs d'appointements, pour débiter, avec augmentation rapide.

— Pauvre Jean! espérons tout d'abord que Simon le remboursera. Chez les d'Hastoy, prêter, c'est donner; j'en juge par quelques confidences que m'a faites M^{lle} Bernardine. Le premier devoir de Simon serait d'aider sa belle-famille, ou tout au moins de se libérer envers M^{me} Suhit et ses belles-sœurs, qui l'ont aidé à l'insu du docteur.

— Simon est un étourdi. Si Magdeleine était plus équilibrée, moins égoïste... disons le mot! son

mari ne ferait point de difficulté à se montrer généreux. Enfin, le voilà sauvé encore une fois.

— Jusqu'au prochain plongeon! Je n'aimerais pas voir Jean avec lui; je le préfère à sa belle carrière, dont les risques sont synonymes de courage et devoir... Pourtant, c'est bien triste d'avoir son fiancé si loin!

Une ombre passait dans les beaux yeux nabar.

« Grand'mère n'est pas un appui, songeait Engrâce; c'est une faiblesse que je soutiens, alors que j'aurais tant besoin de m'appuyer moi-même. »

Et elle se demandait quand sonnerait l'heure possible du mariage, entre un jeune homme sans fortune aucune et la descendante des comtes de Sibas, plus pauvre que les métayers qui, de génération en génération, se succédaient à Sala.

Elle sentait que quelque chose était changé, qui menaçait l'avenir. Gracian, à l'instigation de sa femme, avait exigé l'hypothèque contre laquelle s'insurgeait le capitaine d'Abens, que conseillait M^e Etchecopar. L'oncle Antoine l'avait emporté, ses conseils avaient prévalu et, depuis, Gracian marquait une assurance inconnue, si Catrina, mielleuse, se montrait complaisante jusqu'à l'obséquiosité.

Ces gens seraient capables de faire vendre le château!

Engrâce sortit pour en faire le tour, avec l'orgueil du propriétaire... Elle aime ce petit castel qui a son air de grandeur, avec ses hautes fenêtres, sa large porte de chêne, cloutée, sa tour carrée et son toit couleur de palombe, que surmontent des girouettes emblématiques : le lion de la Soule, le coq gaulois et un petit chasseur drôle.

Elle aime les grands chênes, vieux témoins du passé, et les montagnes qui mettent de l'infini tout autour du nid si cher. Le vent du sud, qui apporte

aujourd'hui un souffle printanier, les enveloppe de vapeurs bleues, rapproche les lointains; les petits villages, les grandes plaines, toute la vallée baigne dans l'azur.

Et Engrâce s'en va par la prairie, songeant au charmant capitaine... C'est là qu'ils étaient assis quand il lui passa l'anneau d'opales au doigt, l'anneau joli qu'elle regrette de n'avoir pas gardé. Il lui semble que Jean n'a guère insisté, pour qu'elle aille le chercher chez les Barneix; au surplus, Augusta, s'il l'avait exigé, aurait ouvert sa valise. Ce peu d'empressement lui semble étrange un peu; si elle ne s'y était pas arrêtée tout d'abord, de plus en plus elle s'étonne. Elle n'en est pas assombrie, mais taquinée. Autant Jean a marqué de peine de ne pouvoir les aider pécuniairement, autant la question bague a glissé en silence.

— Pourtant, je suis sa fiancée!

Là-bas, dans son lit d'hôpital, le capitaine d'Abens aussi songeait.

Il est très sûr de sa petite Engrâce, mais souvent « femme varie »! A passer, le temps pourrait délier leurs promesses, laisser tomber l'amour, hélas! comme s'éteignent les flammes au foyer. L'énigme qui entourait la demande, qui l'a surpris, lui donne à penser qu'un prince charmant a dû se présenter : beau, jeune, riche, aimable, dont la séduction pourrait, à la longue, captiver le cœur de « sa dame »... Elle l'aura repoussé; elle le repousserait à jamais, si elle portait au doigt le gage des fiançailles.

Jean a-t-il le droit d'engager l'avenir d'Engrâce, et quel avenir!... celui d'un ménage d'officier sans fortune, où la femme peine comme une servante, où il faut compter, sou à sou, chaque jour!

Qu'elle devienne veuve, sa pension ne donnera

pas le pain de la petite famille; et c'est lui, le baron d'Abens, qui risquerait à l'aveuglette le bonheur de M^{lle} de Sibas : fille bien née, exquise, adorable? Non! il ne se mettra pas au travers des possibilités heureuses de plus tard; il laissera au temps le soin de prononcer le dernier mot.

Le capitaine s'est donné la fièvre, dans le délire de son chagrin; il a envenimé ses inquiétudes jusqu'à les rendre intolérables. Et ce n'est pas une quinzaine qu'il passera à *Marie Feuillet*, mais trois longs mois, miné par un mal peu défini par les médecins.

XV

C'est chose connue, ma chère Ingrâce, quand on revient en France après des atteintes de paludisme, on n'échappe pas à un accès violent. Je ne puis m'y risquer, au dire du docteur, après avoir été si fortement pris. L'air de la montagne m'est imposé; ce sera donc dans le Moyen-Atlas que j'irai passer mon mois de convalescence, avant de rejoindre ma division.

La déception est amère; j'avais fait de si beaux projets pour cet été! Je croyais si bien, en vous faisant mes adieux l'an dernier, à pareille époque, que le revoir ne serait qu'une question de mois. Gardons courage!...

Ce pauvre Jean est frappé, le ton de ses lettres l'accuse, et combien elles s'espacent! elles n'ont plus cet abandon, cette simplicité qui charmaient Ingrâce; on dirait qu'il pèse ses mots... Elle s'inquiète et n'ose le questionner. Si le doute n'effleure pas son cœur, un trouble inexprimable l'étreint,

chaque fois qu'elle décachette l'enveloppe qui lui apporte des nouvelles — assez pareilles toujours, en des phrases qui se ressemblent. Le capitaine n'a jamais reparlé de venir — par avion au besoin, — si sa présence pouvait soutenir Engrâce et ses conseils aider la bonne grand'mère, qui l'honore de sa confiance.

Jean est très, très malade; telle est la conclusion de la fiancée. Jean n'est plus trop sûr d'aimer Engrâce; voilà ce dont se persuade la comtesse.

Et, parce que l'espoir l'abandonne, M^{lle} de Sibas n'a pas cette foi dans le succès qui mettait en parenthèse les épreuves, oubliées dès qu'on la fermait. Son courage vacille, et la crainte la mène aux échecs... Simon est heureux de garder une invincible espérance, jusqu'à la présomption! Il a réglé son dû à M^{me} et M^{lles} Suhit, à Jean d'Abens aussi.

Cette petite somme reste à votre disposition, s'est empressé d'écrire le capitaine. Je la mets dans une banque, en compte courant, libre donc de la retirer du jour au lendemain, si vous le voulez.

Quelques mois plus tôt, c'eût été le moyen d'échapper à l'emprise des métayers sur Sala; maintenant, il n'y a plus qu'à attendre l'échéance hypothécaire. D'ici là, que se passera-t-il? Si Jean est malade, son argent lui servira; s'il meurt...

Mais pourquoi cette sombre idée a-t-elle traversé l'esprit de la malheureuse? Jean, si fort, si résistant, mourir? Il quitterait les colonies, s'il était sérieusement atteint, et viendrait en France pour se soigner; blessé de guerre, il en a toutes les facilités. Engrâce le verrait et les malentendus seraient aplanis.

Car, oui vraiment! il y a un changement, chez lui, chez elle: un malaise inexplicable, entre eux.

Noël est revenu: un Noël sans étoiles, brumeux

et froid. L'aïeule a dû garder la chambre et Engrâce est restée avec elle, tandis qu'Anita allait à la messe de minuit, accompagnée par Isidora et les métayers. Point de réveillon! Anita, qui n'oublie jamais son estomac, a pris une tasse de chocolat, à la cuisine, assise sur le *ziisülü*, devant les flammes crépitantes. A ses pieds, la vieille servante, accroupie dans le foyer, surveillait les rôties. Catrina s'est dispensée d'apporter une *pasticha*.

— Elle fait ses embarras, bougonne Isidora, parce que sa fille a passé l'examen des Postes. Belle avance, quand la jeune personne rougira de sa mère; quelle pitié!... Luce est mise comme une demoiselle, seulement c'est les manières qui manquent; je la trouve commune.

« *Ya!* mademoiselle Anita est heureuse d'avoir le caractère à rire toujours.

Isidora commençait à employer les termes du respect, avec Anita, la voyant grandir et prendre mine d'importance. Mais le tutoiement revenait, avec les effusions.

— Quand je pense que tu pesais trois livres en naissant... un petit chat! La femme-sage n'osait pas te montrer à la pauvre Madame; Dieu ait son âme!

— Plus je vais, plus je regrette de n'avoir pas connu maman! soupira Anita.

Mais bien vite, chassant la tristesse :

— Isidora, allons nous coucher; il faut que je sonne du piano, demain, à vêpres.

— Et Mademoiselle dormira jusque-là?

— Oui!... c'est-à-dire jusqu'à midi. Et tu pourras tuer un poulet, pour moi toute seule; je sens que j'aurai très faim.

— Si j'entendais M^{lle} Engrâce parler comme ça, j'allumerais un cierge. Elle ne va pas, notre demoiselle!

En effet, si Anita se développait, exubérante de santé, son aînée, pâlotte et menue, s'émaciait; les beaux yeux nabar n'avaient plus leur éclat.

Plus que tout autre, M^e Etchecopar l'observait. Il prenait, avec sa nièce, une attitude grave, très réservée, mais trouvait prétexte à multiplier ses visites... Ses affaires l'appelaient fréquemment dans les parages de Sibas et, naturellement, il ne voulait pas passer proche de Sala sans entrer saluer sa cousine. Il arrivait généralement à l'heure du thé — un hasard encore, sans doute, — ce qui fait qu'l'èngrâce se trouvait au salon.

Elle ne paraissait pas se souvenir de l'émotion qui l'avait tant remuée, en certain tête-à-tête avec son oncle; elle se montrait avec lui très naturelle, très simple, et ne se cabrait plus devant ses manières de voir contraires. Mais, peut-être, c'était indifférence?... ou façon d'indiquer qu'il ne l'occupait pas? A savoir!

« Son beau capitaine m'a l'air de l'oublier, pensait M^e Etchecopar. Malade!... malade? c'est un prétexte. Il a quelque attache là-bas, bien sûr; elle est trop fine pour ne pas le sentir. Elle s'en détachera et, plutôt que de rester fille, prendra le parti qui se présentera. Les prétendants pourront se chiffrer par zéro; je ne vois pas un rival possible... pas un! »

Il tranchait la question en homme d'affaires, en notaire habitué à poser des chiffres et des solutions rigoureuses.

— Ma cousine, fit-il un jour qu'il se trouvait seul avec M^{me} de Sibas, j'aime à croire que vous avez la sagesse de ne point regretter la rupture des fiançailles de votre petite-fille!

— Que dites-vous?

— Je ne veux pas arracher vos confidences. Mettons que je n'aie rien dit! Sachez, du moins, que

mes sentiments pour Engrâce n'ont point changé.

— C'est fâcheux pour vous, mon cousin.

L'oncle Antoine ne prit pas ombrage de cette réplique.

De retour à son Etude, il ouvrit la fenêtre et, devant le Saison limpide et les montagnes bleues, il se trouva poète. Pourquoi pas?... Les fées sont blondes, mais parfois méchantes; l'une d'entre elles l'a poursuivi de sa baguette pour atteindre ses millions.

Celle qui les dédaigne — une fée aux cheveux noirs, à l'œil nabar : la grâce même — a pris son cœur.

XVI

Il est bien un peu bedonnant, mais la tête est fine : brun avec des yeux bleus, les sourcils arqués, le nez long, la bouche large, un rien de moustaches à l'américaine, pour ne pas se dire rasé, — il est Basque en plein. Pas mal, non ! cet oncle Antoine... La coupe de ses vêtements s'affirme impeccable; il a une auto neuve — une *Mathis* — de la plus élégante carrosserie.

A sons de trompe et ronflements, la *Mathis* gagne Sibas; Gracian a ouvert la grille du château, salué M^e Etchecopar et gardé son béret sous son bras. Il ne ferait pas mieux pour M^{gr} l'Evêque ! Mais Isidora, l'air bougon, est venue lui ouvrir, les manches retroussées, et l'a introduit au salon sans lui adresser la parole... Une petite faiblesse de

vieille servante, de dire un petit mot aux vieilles connaissances!

La comtesse tricote; sa vue baisse beaucoup, néanmoins elle manie les aiguilles, avec la même dextérité que trente ans en arrière.

— Toujours à travailler pour les pauvres, ma cousine?

— Pour l'instant, je m'occupe des pauvresses de Sala.

— Et vous êtes sans feu?

— Il ne fait pas froid. Nous économisons le bois. La conversation traîne...

— Engrâce n'est pas là?

— Elle s'occupe du repassage.

— Et Anita?

— Elle raccommode le linge.

— Ah! tout de même...

— Je ne la laisse pas inoccupée, mon cousin; d'ailleurs, Catrina ayant rompu avec ses habitudes de service, Isidora ne pourrait suffire, seule, au travail. C'est tout au plus si ma métayère accepte de donner son concours pour aller rincer le linge à la fontaine! Elle a la tête tournée, positivement, depuis que sa fille fait l'intérim au bureau de poste de Tardets.

— Jolie, cette petite Luce! Elle le sait, la mâtine!

« Ma cousine, parlons affaires. Vous êtes accueillée à la vente amiable, afin d'éviter l'autre. Simon m'a écrit, son père est venu me voir; votre neveu serait disposé à acheter, en vous laissant jouissance votre vie durant. La chose est excellente; c'est M. d'Hastoy qui en a eu l'idée et a déterminé son fils à l'accepter. Mais Simon offre très peu : cinquante mille francs.

— Inutile!

— Quand donc serez-vous pratique?

— Pensez-vous que ce soit sage de se réduire à si peu? Mes créances payées, il ne nous restera pas de quoi vivre... Je préfère tenter la vente par tribunal, qui peut monter ou me permettre de racheter.

— Vous en serez quitte pour les frais! Il n'y aura peut-être pas une seule surenchère... et Simon arrachera le morceau à meilleur compte.

— Mon neveu est poussé par sa femme; il y a longtemps qu'Engrâce me dit que Magdeleine convoite Sala.

— Engrâce est intelligente, très intelligente; dommage qu'elle soit si tenace! Elle pourrait rétablir la situation; elle ne veut pas!

La comtesse ne répondit rien. Certes, sa petite-fille est oublieuse d'elle-même; mais on ne vend pas son cœur. Si l'oncle Antoine avait fait preuve d'un sincère dévouement, donné une aide pécuniaire avec générosité, peut-être, plus tard, le cher capitaine s'éloignant, Engrâce se fût résignée à un mariage de raison. Femme de devoir, elle se serait attachée à son mari, au père de ses enfants, de façon absolue, sans regarder vers le passé... Le terre à terre de l'oncle Etchecopar, cette façon d'encadrer toutes les questions dans des chiffres, l'ont éloignée.

— Mon cousin, ne vous bercez pas d'illusions; Engrâce ne changera pas, j'en ai la conviction et me ferais un cas de conscience de l'influencer. Je souffre trop de ne pouvoir lui assurer une rente, qui faciliterait ses projets.

— Ah! si vous croyez que Jean-Baptiste d'Abens lui reste fidèle, tant mieux pour vous,... tant mieux! Les illusions font oublier les réalités.

Rouge, violent, il se leva, salua, sortit. Et la *Mathis* ronfla, rageuse, jusqu'à Tardets, jusqu'à Mauléon... Tant qu'à faire, il faut tenter d'avoir

le plus possible; absurde, idiot, tout ça! On ne persuade pas les femmes. Inutile de raisonner; peine perdue que de les conseiller! Nous allons voir Simon agriculteur, et la belle Magdeleine va essayer de flirter avec les millions du vieux garçon. Etchecopar ne se laissera pas prendre!

La mise en vente s'accéléra, à concours de réclames, d'affiches, de coups de téléphone; la petite Luce en apprit long.

Le soir, elle regagnait Sibas à bicyclette. Et l'on soupait grassement, à la métairie, si le repas était frugal, au château; la veillée se prolongeait, très gaie, chez les Laxague, tandis que M^{me} et M^{lle} de Sibas, par économie de feu et d'éclairage, s'en allaient se coucher.

Les d'Hastoy et les Suhit multiplièrent leurs visites à Sala, pour relever la confiance de la comtesse.

— Si vous poussez, personne n'osera mettre à la surenchère. Vous avez trop le respect de tous, disait le bon docteur... Ah! si j'étais, je ne dis pas riche, mais seulement dans une situation un peu aisée, il y a longtemps que je vous aurais tirée d'embaras.

— Vos métayers agissent très mal, ajoutait M^{lle} Bernardine; leur besoin d'argent n'est que de la frime. Ils vendent ou achètent du bétail à tous les marchés; ils ont gagné beaucoup pendant la guerre.

— Le grand coupable, c'est Antoine Etchecopar, déclarait M. d'Hastoy; liquider cette situation n'était rien pour lui.

M^{lle} Bernardine excusait le notaire.

— On ne sait jamais! Les titres sont en baisse; on ne peut pas vendre.

— Il y a du vrai à cela, Mademoiselle, j'en sais quelque chose, sans quoi j'apporterais un appoint sérieux à mon fils, qui se met sur le rang des acquéreurs. Mais, pour Etchecopar, avec sa fortune, il n'y avait pas d'obstacle.

Et l'on s'échauffait, avec une pointe de rivalité entre les d'Hastoy et les Suhit. Et M^{me} de Sibas s'occupait à mettre la paix.

Ces prises de bec amusaient Anita, qui en faisait des gorges chaudes. Quant à Engrâce, elle parlait peu, mais n'en pensait pas moins. Elle avait fait part à Jean de la vente probable de Sala — occasion pour elle de rompre un long silence.

Pourquoi vos lettres sont-elles si rares? comment se peut-il que, si souvent, j'hésite avant de prendre la plume?... Vous ne me parlez plus de vos accès de paludisme; le séjour à la montagne vous en a-t-il complètement débarrassé; seriez-vous encore malade?

Mais, Jean, si je n'éris guère, c'est surtout parce que, je l'avoue, je ne suis pas bien à l'aise, depuis que Luce est au bureau de Tardets..., j'ai une certaine crainte que notre correspondance n'éveille des curiosités. Cette seule idée arrête mes confidences. Si vous étiez venu l'été dernier, nous nous serions expliqués en face, loyalement, sur la métamorphose de nos rapports. Dites-moi donc la vérité? Grand'mère pense que vous vous serez peut-être froissé de n'avoir pas été informé complètement du motif qui m'avait poussée à vous demander le joli anneau. Elle-même, pourtant, ne semblait pas y attacher de l'importance. Je voulais affirmer que mon cœur n'avait pas changé; voilà tout.

Et, si vous souhaitez d'en savoir plus long, sachez que l'oncle Antoine se posait en prétendant. Parfaitement!

La réponse ne se fit pas attendre.

Chérie, chérie! Si vous me l'aviez dit?... Ce rival ne me porte pas ombrage; j'aurais pourtant belle envie de le cravacher. Ma bague, vous allez l'avoir. Je donne des ordres à Augusta, pour qu'elle vous

remette certaine boîte, où vous trouverez l'écrin qui la contient. Et je fais parvenir à M^{me} de Sibas le montant de la créance de Gracian ; qu'elle veuille bien user de cette petite somme, comme étant sienne, et disposer du double au besoin. Il faut avoir raison de ces Laxague, dont les procédés sont indignes.

C'est sur cet envoi du capitaine que reposait la confiance de la comtesse. Les métayers seront remboursés et une nouvelle hypothèque liquidera tous les arriérés, en assurant les droits de Jean d'Abens.

Sala n'aura pas d'amateurs !

XVII

Si, tout de même ! Le D^r Suhit, qui agissait pour le compte de M^{me} de Sibas, et M. d'Hastoy, qui représentait son fils, mirent tous deux à la surenchère contre un gros maquignon, lequel ajoutait toujours un peu plus, et un peu plus encore.

Il ne poussait plus. M. d'Hastoy l'emportait.. La petite bougie fondait, lente, lente ; le docteur commençait à respirer. Il ne pouvait pas monter davantage, ayant des indications très précises de la comtesse, mais sa fille et son gendre, devenant propriétaires du château, ne révolutionneront pas la vie de la châtelaine : une vieille amie qu'il vénère.

Dans le grand silence, alors que la petite bougie achevait de s'éteindre, une voix pointue lança un chiffre : « Cent mille francs ! » Ce fut le dernier.

Était-ce bien Luce Laxague qui était là ?..

Elle s'était fait remplacer à la poste pour venir au tribunal, en curieuse, croyait-on; et l'on comprit que le gros homme avait travaillé pour elle.

— Vous, mademoiselle Luce, propriétaire de Sala? Je ne vous savais pas si riche, fit M. d'Has-toy.

— Moi! moi!... entendons-nous. J'ai agi pour le compte de mes parents; mon père n'a pas de courage et ma mère craignait un sort

Elle partit d'un éclat de rire.

— A la campagne, on est arriéré!

Cependant M^r Etchecopar s'approchait

— Vous comptez, je pense, mettre le château en vente?

— Non pas, certes! Nous l'habiterons. Et nous louerons volontiers la métairie à M^{me} la comtesse, si ça peut lui convenir... Elle n'est pas déjà si mal, avec toutes les réparations qu'on y a faites.

Ces réparations, Gracian les avait réclamées avec insistance, appuyé par sa femme qui se montrait farouchement tenace.

Engrâce leur disait :

— Allez-vous-en! nous prendrons d'autres métayers.

— C'est bon! répondait Catrina, tant que nous ne serons pas remboursés, nous resterons.

Et ils étaient restés, travaillant de moins en moins, négligeant la culture, mais acharnés à l'élevage. M^{me} de Sibas ne pouvant faire des avances pour l'achat du bétail, Gracian recueillait tous les bénéfices, et, le rendement de la terre devenant insignifiant, la châtelaine voyait ses revenus réduits à rien.

Le jour de la vente, la comtesse attendait, avec calme, de savoir si les d'Has-toy l'avaient emporté sur le docteur, son délégué. Elle égrenait son cha-

pelet, seule au coin d'un petit feu, car il avait gelé, le matin, et le soleil boudait Sibas.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit à grand tapage; on entendit des éclats de voix, et Anita se jeta dans le salon, suivie d'Isidora trébuchante.

— Grand'mère, le château est vendu... devinez à qui?

— A Simon?

— Ah! bien oui! Ah! c'est trop fort... c'est scandaleux, abominable, révoltant!

— Mais enfin, ma petite, explique-toi?

La pauvre comtesse était blême.

— Est-ce que nous devons partir?

— Êt vite!... Grand'mère, ce sont vos métayers qui sont devenus les châtelains de Sibas.

Isidora soupirait.

— C'en est des gens, ces Laxague, c'en est du propre! Y mettront pt'être les vaches dans l'salon et les cochons dans la salle à manger; y feront leurs princes dans la cuisine. Quelle pitié!

M^{me} de Sibas arrêta ce flot de paroles.

— Évidemment, tout cela est inepte. Mais les Laxague ne logeront pas au château; ils le revendront, ou me le loueront.

— Non, grand'mère! Luce a dit à l'oncle Antoine : « Nous l'habiterons. » Je l'ai entendue. L'oncle avait l'air d'un chat fouetté; bien fait!

— Oh! bien fait?... Je pâtis seule de l'affaire... avec vous, mes pauvres enfants.

« Où est l'engrâce?

— Je ne sais pas. Je me suis sauvée. Elle causait avec le D^r Suhit, qui était apoplectique.

« Tiens! une auto... C'est l'oncle Antoine; je vais me payer sa tête.

— Allons, sois sérieuse! La réalité n'est pas drôle.

Isidora s'en fut, grommelant :

— Un monsieur comme ça serait bon à pendre. Si j'étais M^{me} la comtesse, je lui ferais tourner les talons, et vite!

La porte, encore, s'ouvrit, mais doucement. M^r Etchecopar n'avait point l'air conquérant; il arrivait avec Engrâce, qui se jeta dans les bras de M^{me} de Sibas.

— Pauvre grand'mère!

Anita avança un fauteuil pour son tuteur et raviva les flammes.

— Eh bien! ma cousine, vous voilà dans une cruelle passe. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce dénouement; cependant tout n'est peut-être pas perdu. J'ai offert à Gracian vingt mille francs, s'il voulait rétrocéder Sala, sous condition qu'il quitterait la métairie, car le voisinage de ces gens-là serait intolérable.

— Vous avez raison! Ce geste vous honore, mon cousin; je vous remercie. Mais vous arrivez trop tard.

— Que ne m'avez-vous écouté, ma cousine! Vous n'en seriez pas là.

La comtesse eut un geste qui signifiait : inutile de reprendre cette question; nous n'avons pas le même point de vue.

Anita braquait un œil flamboyant sur l'oncle Antoine; elle l'ennuyait, oui! elle l'ennuyait beaucoup. Est-ce lui qui s'est trompé, par hasard? il ne connaît pas les affaires?... Ah! les femmes!

— Comment les Laxague ont-ils tant d'argent? faisait Engrâce. Est-ce laid de nous avoir laissées dans le pétrin, quand, si facilement, ils pouvaient tout arranger, au mieux de nos intérêts et des leurs.

— L'ambition, la haine de classe! répondait M^r Etchecopar.

— La haine, pourquoi donc? Depuis deux siècles,

les Laxague sont métayers chez les Sibas... et rien ne les a divisés; ils s'aimaient.

— On ne s'aime plus, ma cousine; vous n'êtes pas dans la note. En bas, c'est la jalousie; en haut, la méfiance.

— Gracian n'est pas méchant; l'influence mauvaise vient de Catrina.

— Sûrement! Elle est fausse; elle vendrait son âme au diable, pour une poignée d'or.

« Je m'en vais, ma cousine. J'avais tenu à vous exprimer sans retard ma sympathie, et à vous donner un peu d'espoir. Gracian viendra à Tardets, au premier marché; je le verrai.

— Souhaitons que vous aboutissiez, mon cousin, mais je n'y compte pas.

M^e Etchecopar s'éclipsa. Alors, la comtesse approcha ses mains du foyer... des mains blanches, aristocratiques. Et son visage, éclairé par les flammes, apparut diaphane; elle grelottait.

Engrâce la regardait, effarée.

— Grand'mère, il faut vous coucher.

— Non! ce malaise va passer. Attise le feu et mets-moi un châle; je vais me réchauffer.

« Mes pauvres petites, qu'allez-vous devenir?

— Ne pensez pas à nous, grand'mère, nous sommes jeunes. Vivez très longtemps, et nous serons heureuses.

L'aïeule secoua la tête et resta silencieuse.

— L'oncle Antoine, s'écriait Anita, il fait le généreux quand il sait ne rien risquer; avec ça que les métayers accepteront son offre!

— Vingt mille francs, ça compte, ma petite; ce serait la dot de Luce.

— Elle aimera mieux jouer à la châtelaine, en attendant le Prince charmant! repartit Engrâce.

Et Anita éclata en sanglots.

XVIII

Les deux sœurs se dirigeaient vers l'église, portant des brassées de fleurs; elles ne parlaient pas. Sous les grands chênes, elles s'arrêtèrent un instant; Engrâce était pensive, Anita faisait craquer des feuilles mortes sous ses pas.

— Il me semble que j'écrase tout le passé, auquel je ne veux plus penser.

— Moi, j'y suis rivée! répondit l'ainée.

Elles ornèrent l'autel et les niches des saints, mirent un bouquet devant les reliques du bienheureux Jean-Baptiste de La Salle, puis déposèrent des gerbes de chrysanthèmes sur les caveaux des Sibas.

Engrâce ne versait pas une larme, mais Anita pleurait abondamment.

— Pauvre grand'mère!... pauvre grand'mère! Si elle vivait encore, nous ne serions pas si malheureuses.

— Elle souffrirait trop; elle se repose! Anita, sois courageuse; je te le demande en son nom.

— Du courage, bou! mais l'oncle Antoine m'ennuie.

Elle fit demi-tour et ferma brusquement la grille du cimetière, n'aimant pas s'appesantir dans la tristesse.

Pierra passait avec un fusil, précédé de son chien qui vint chercher les caresses d'Anita.

— Bonjour, Mademoiselle!

— Bonjour ! répondit-elle d'un ton sec.

— ... Mademoiselle Anita, j'ai bien du chagrin de tout ce qui se passe. Il ne faut pas en vouloir à mon père; ce n'est pas sa faute!

— Gracian est une moule ! toi, tu es un brave type !

Elle lui tendit la main, et le gars s'éloigna, essuyant ses yeux.

« C'est du bon monde, songeait-il; nous étions plus heureux, quand ils étaient les maîtres. »

Durant ce temps, Engrâce, à genoux sur la dalle, priait. C'est là que, enlaçant leurs mains, ils ont échangé leurs promesses; que Jean lui a donné ce baiser chaste, respectueux : « Vous êtes ma dame... » Hélas ! le cauchemar qui la hantait, alors, est devenu réalité; la chère aïeule est morte, et c'est elle qui, défaillante déjà, a passé au doigt de sa petite-fille l'anneau d'opales.

« Qu'il te protège... Je te bénis ! » Ce fut sa dernière parole.

Jean ! quand est-ce qu'il reviendra ? Quand est-ce qu'ils recevront la bénédiction nuptiale, et où sera-ce ?

Mais le temps presse; elle ne peut pas s'attarder à ces questions. Elle rejoint Anita, et toutes deux se dirigent vers Sala.

Augusta et Isidora aident Arnaud à charger le mobilier du château sur des chars à bœufs. Catrina et Luce les regardent, d'une fenêtre de la métairie. Gracian ne paraît pas.

— Il y a bien des petites choses qui traînent, en haut, fait la vieille servante, que ces demoiselles pourraient mettre dans une caisse.

— Je monte, répond Engrâce. Anita, tu viens avec moi ?

Non ! Anita a une sorte de crainte de parcourir ces appartements vides; la terreur de rentrer dans

la chambre de sa grand'mère, où l'image du cadavre la poursuit. Elle préfère aider au chargement et dépêcher Isidora à sa place.

— On n'est pas de trop ici ! déclare la servante.

« Dites donc, la belle Luce, vous ne pourriez pas nous donner un coup de main ? vous n'êtes pas encore châtelaine !

Luce a rejoint Engrâce, sans gêne, — un peu bavarde tout de même, peut-être pour assurer sa désinvolture. Et M^{lle} de Sibas remarque qu'elle porte une robe noire. C'est bien.

— Puisque tu veux m'aider, Luce, atteins donc les vêtements qui sont restés dans le pendoir ; il faudrait les plier et les mettre dans un carton. Je vais aller voir si j'en trouve un au grenier.

— J'irai, à la place de Mademoiselle ?

— Je saurai mieux où chercher ; je redescends tout de suite.

Luce conserve le parler à la troisième personne ; elle a l'air d'une femme de chambre bien stylée. Elle brosse, plie, range les choses en un clin d'œil.

— Ces demoiselles ne vont pas coucher au château, ce soir ?

— Et sur quoi ? tout est emballé pour rester dans une grange, que j'ai louée aux Barneix... Les Bonnes Sœurs de Tardets nous attendent ; nous serons leurs pensionnaires, jusqu'à nouvel ordre. Isidora va suivre Augusta ; elle reviendra ici, demain, pour balayer.

— C'est bien inutile ! *Ama* et moi nous occuperons des nettoyages ; d'ailleurs, les maçons et les peintres se chargeront de tout salir.

— Ah ! vous faites faire des réparations ?

— Naturellement ! Sala est si délabré ! ça ne se voyait pas avec les meubles.

Engrâce eut sur le bout des lèvres : « Avec les vôtres, les réparations jureront. » Mais elle se tut.

A grincement des roues et cahotant, le dernier char s'ébranlait, tiré par les bœufs pesants. Arnaud les dirigeait avec un long bâton; Augusta et Isidora suivaient, chargées de paniers. Elles emportaient la volaille, dont Engrâce avait fait don à Augusta, et quelques paires de pigeons destinés à l'hôpital des Franciscaines. Il faut penser aux pauvres!

Alors, les jeunes filles firent le tour du château, comme pour en emporter l'image. Elles regardèrent la tour, vidée de ses hôtes ailés, les girouettes en bataille et les grandes fenêtres closes, le laurier-rose desséché. Tout sentait l'abandon, la mort... Anita s'enfuit au jardin et grignota des pommes, cependant qu'Engrâce s'en allait vers la prairie.

Le ciel était chargé d'orage : de gros nuages noirs, sur un fond très pâle; les montagnes se détachaient, sombres, avec des traînées de neige — longs reptiles descendant des cimes, sous la poussée du vent du sud. Une brume se levait, dans les lointains : grisaille sur grisaille; tout était gris et triste. A l'église du village, et là-bas, aux petits clochers qui pointent dans la vallée, l'Angélus sonnait.

Engrâce se signa. Dans la prière du soir, avant la longue nuit, l'héritière des comtes de Sibas dit adieu à tout le passé de Sala. Une immense tristesse l'envahissait, tandis que remontaient ses souvenirs... C'est là que Jean lui avait offert l'anneau d'opales; c'est là, sous ce géant aux longues branches noueuses, qu'il lui fit ses adieux;... là que, si souvent, elle est venue se repaître de la féerie du paysage et rêver à son fiancé.

Que sera demain? elle ne le sait pas... Un jour banal, sans attache avec hier; la chaîne est brisée! Où va-t-elle? elle l'ignore. Avant de songer à établir sa vie, elle doit s'occuper d'Anita, préparer son

avenir, la marier... Mais comment, avec une si petite dot? L'oncle Antoine offre de la prendre comme dactylo — prétexte, peut-être, pour attirer Engrâce chez lui?

Elle voulut baiser l'anneau où s'accrochaient tous ses espoirs : elle ne l'avait plus!

— L'ai-je posé sur la cheminée? remis dans son écrin, au fond de ma malle, avec mes autres bijoux?

Troublée, elle appela Luce.

— Viens, s'il te plaît, éclaire-moi! J'ai perdu ma bague!

— Oh! par exemple, quel dommage!

Luce accourut, suivie de sa mère et de son frère.

Ce fut avec une impression d'inexprimable tristesse qu'Engrâce rentra, encore une fois, dans le château vide, froid, noir. Pierra éclaira tous les recoins avec sa lanterne; Luce se mit à genoux, penchée jusqu'à terre, pour mieux voir; et Catrina, oubliant sa majesté de propriétaire, prit un balai.

Les recherches n'aboutirent à rien.

— Demain, dès qu'il fera jour, nous reviendrons, mademoiselle Engrâce, et, si nous trouvons votre belle bague, Pierra vous l'apportera bien vite... Mais vous l'aurez peut-être perdue dans la prairie?

— Ça non! elle m'est très juste, elle ne peut pas glisser. Je me souviens de l'avoir ôtée, par crainte de l'abîmer, en ficelant des paquets.

— Ne t'en fais pas, ma pauvre! suppliait Anita, fort émue d'ailleurs. J'irai, à la première heure, chez les Barneix, vider ta malle.

« Si nous partions? J'ai peur sur la route.

— Pierra va vous accompagner, fit Catrina, empressée.

La glace est rompue avec les Laxague; tant mieux! « A quelque chose, malheur est bon! »

XIX

La bague était perdue.

Un bijou c'est peu, écrivait Engrâce à Jean d'Abens, à côté de la mort, de la ruine, de l'exil — car quitter Sala après des siècles, c'est s'exiler. Le nom est éteint, et le temple détruit... Il y a vraiment quelque chose de sacré, dans les vieux murs, qui commande le respect; il y a un sacerdoce, dans la succession du chef de clan, gardien des traditions d'une famille, de ses convictions.

Mais l'anneau d'opales était l'image d'une continuité, d'un amour mis à l'épreuve du temps. Et, parce que la dernière des comtesses de Sibas me l'avait passé au doigt, quelques heures avant sa mort, en gage d'espérance et de durée, il avait une signification très haute... Non! Jean, je ne suis pas superstitieuse; toutefois, je me défends mal d'une crainte; malgré moi, je regarde cette disparition comme emblématique.

Et Jean répondait :

Vous avez tort, chérie. La foi réclame une acceptation volontaire; il faut croire au salut dans la tempête, à la victoire quand tout semble perdu. *Il faut tenir.* Pour moi, je ne désespère de rien, pas même de la possibilité de retrouver votre anneau de fiancée.

Et il ajoutait, répondant aux questions de sa petite Engrâce :

Je n'ai plus de fièvre, je ne sens jamais la fatigue. L'année prochaine, je viendrai en France, passer mon congé de lune de miel...

Engrâce sourit, lisant cela; mais ce sourire s'éteignit, comme le soleil s'éclipse sous un nuage, en regardant son annulaire.

— Par quel miracle retrouverais-je ce petit anneau, quand Sala a été remué du haut en bas, la prairie explorée, ma malle vidée, et qu'Augusta a défait tous les emballages de la grange? Je défendrai à Jean de remplacer cette bague; je ne veux plus que l'anneau nuptial... Dix-huit mois d'attente, c'est long, et c'est court!

La petite Sœur Anne-de-la-Trinité frappait à sa porte.

— Vous ne voulez pas déjeuner?

— J'oubliais l'heure!

— Vous n'avez pas faim?... Vous ne mangez pas assez, Mademoiselle; il faut vous forcer. Vous êtes trop maigre.

— C'est peut-être vrai, mais vous me soignez si bien! Quelques semaines de ce bon régime, et je me replumerai.

— Il ne faut pas vous laisser prendre par le chagrin, Mademoiselle!

Les deux sœurs sont servies, à part des autres pensionnaires, dans un petit parloir. Le contraste, entre elles, est frappant; autant l'une est pâle, autant l'autre est fraîche; l'une menue, l'autre développée. Mais Engrâce est ravissante, avec son visage de camée; Anita n'a que la beauté du diable, que l'épreuve n'a pas ternie.

La petite Sœur Anne-de-la-Trinité, jolie sous sa cornette et son voile noir, gracieuse dans sa robe de bure, est pour l'une un soutien, pour l'autre un apaisement.

— Comment faites-vous pour être toujours aussi égale de caractère, ma Sœur? Pourtant, je vous agace.

Et la petite Sœur rit, tout doucement, comme flûte un ruisseau.

— Allons, bon appétit ! Surveillez M^{lle} Engrâce ; il faut la suralimenter...

La petite Sœur s'en va servir les pauvres, les vieux, les vieilles, qui trouvent asile chez les Franciscaines, les malades ; il y a toujours quelque pensionnaire à l'infirmerie, quelques souffreteux dans les salles d'hôpital.

— Quelle vie : se donner à tous ; devenir servante, volontairement.

— Oui, c'est beau ! répond Anita. Je vais peut-être me faire nonne, puisque je n'ai pas de dot.

— Une vocation de pis-aller ? Tu n'y resterais pas.

— Si l'oncle Antoine était chic, il m'adopterait ; alors, je trouverais à me marier.

Engrâce n'aimait pas entendre Anita parler de la sorte ; elle se souvenait que la chère aïeule disait parfois : « Anita ne déteste pas tant son tuteur qu'elle le prétend ; elle rôde autour de son héritage et sacrifierait beaucoup à l'argent, je le crains. »

— Tu accepterais de perdre le nom de Sibas ? reprenait Engrâce.

— Ça m'ennuierait ! mais tirer le diable par la queue, ce n'est pas amusant. Je voudrais être richissime, pouvoir dépenser sans compter.

— Il n'y a pas de fortune qui résiste au gaspillage.

— Qu'en sais-tu ? Je me débrouillerais, va !

« En attendant les millions, je bâtis des châteaux en Espagne... ce qui ne me fait pas oublier Sala. Je suis trop vexée d'y voir ces Laxague. Ils ont emménagé ; le gros maquignon qui poussait à la surenchère est devenu leur métayer. Catrina reçoit au salon, elle porte chapeau.

— Pas possible !

— Isidora me l'a dit. Luce, paraît-il, occupe ta chambre; elle abandonne les Postes et Télégraphes, assez riche pour ne rien faire. Elle a déjà deux prétendants, s'il faut en croire Augusta... Et, au bout du compte, les Laxague sont la risée du pays.

— J'en doute! rien de tel que jeter de la poudre aux yeux. Les nouveaux riches sont plus enviés que moqués.

« Je préfère être nouvelle pauvre, ajouta-t-elle; c'est mieux porté.

— Oh!... oh!... Tu es vieux jeu, Engrâce, moi je suis plus moderne.

Cette conversation avec Anita ne poussait pas la sœur aînée à donner dans les projets du tuteur... Qu'elle fasse la coquette avec son oncle — de tempérament jeune, Engrâce le sait! — qu'en résulterait-il? Et puis, cette course à l'héritage l'inquiétait.

Sur ces entrefaites vint une offre de Magdeleine d'Hastoy, qui ne fit qu'ajouter à ses inquiétudes. Magdeleine proposait de prendre Anita pour surveiller les études de ses garçons, qui vont au collège, et s'occuper de la petite Marie-Aimée, la promener. Elle a de nouvelles espérances; elle est fatiguée et Rose l'a quittée... « Une friponne, cette fille, une hypocrite, une voleuse! »

— Magdeleine n'avait qu'à ne pas tant s'y fier, déclarait Anita. Mais je vois le coup: elle va me traiter en cousinette, devant le public, et me mettre, chez elle, à un service de femme de chambre.

— Ça se pourrait! s'empressa de répondre Engrâce, surprise d'entendre Anita parler ainsi.

« Et puis, ajouta-t-elle, peut-on se fier à l'exactitude de Magdeleine? Tu n'oserais pas réclamer ton mari, si elle voulait de le régler; c'est très délicat, en famille.

— Si tu avais accepté l'oncle Antoine, tiens!

nous ne serions pas obligées de gagner notre vie, et Sala ne serait pas vendu. En somme, tout ce qui est arrivé, c'est par ta faute.

— Ce n'est pas gentil, ce que tu dis là, Anita. J'aurais peut-être eu le droit de me marier et de partir avec Jean, te laissant seule avec grand'mère.

— Je ne t'ai demandé aucun sacrifice pour moi, ma chère sœur. Tu étais libre; tu l'es encore, s'il te plaît de t'en aller au Maroc. Je saurai bien me tirer d'affaire!

Cette tirade bouleversa le cœur d'Engrâce. L'oncle Antoine a sans doute raison, quand il déclare sa pupille égoïste et paresseuse; elle travaillerait, chez lui, par intérêt; ailleurs, elle ne fera rien.

La pauvre Engrâce, qui n'avait pas versé une larme à la mort de sa chère aïeule, dont le courage n'avait pas sombré un instant devant les duretés de sa tâche, défaillait. Elle laissa Anita, boudeuse, et courut à la chapelle, prier, pleurer — oh! combien!

XX

L'oncle Antoine fut d'avis d'accepter la proposition de Magdeleine d'Hastoy.

— Ce n'est pas que l'influence de ta cousine ait été salulaire dans le passé, disait-il à sa pupille. Je t'engage à ne plus la singer.

— Oh! mon oncle!...

— Tu prenais son langage, sa voix, ses manières.

Je te conseille aussi de ne pas couper tes cheveux ; tu as déjà l'air assez effrontée comme cela.

— Mais enfin, mon oncle !

— La vérité ne te plaît point ?

— Je ne suis tout de même pas une gamine.

— Prouve-le, par un peu plus de raison. Tu n'as pas le sou, et gagner de l'argent est le moindre de tes soucis ; depuis la mort de ta grand'mère, tu ne fais rien.

— Nous déménageons.

— Nous !... Engrâce s'escrimait ; toi, tu papillonais.

« Donc, fais ta malle. Si ça ne marche pas, là-bas, on cherchera autre chose par la suite.

-- J'aurais préféré bûche : à votre Étude, mon oncle.

— Avec une pension à payer, ton gain serait insuffisant.

— Je voudrais rester dans le Pays.

— Il ne s'agit pas de ça ! il s'agit de vivre, en attendant d'organiser ton avenir.

C'était sans réplique. Mais, c'est curieux, cet air de fermeté que prend l'oncle Antoine, depuis que la bonne grand'mère n'est plus là. Avec sa douceur, elle le dominait ; si faible, elle était quand même un appui. Et les vieux murs de Sala faisaient une citadelle de merveilleuse défense.

— Nous sommes sur la rue, soupirait Anita, à la merci des événements.

Elle avait fait des excuses à sa sœur pour sa boutade — bonne fille, au fond. Et Engrâce, maternelle avec sa cadette, oubliait volontiers ses griefs... Travailler à l'Étude Etchecopar, non ! ça ne convient pas pour Anita. La livrer à l'influence de Magdeleine, à la griserie mondaine, au tourbillon parisien, c'est bien risquer aussi !

Encore, Engrâce se dressa contre le tuteur.

— Nous pourrions prendre un petit appartement à Mauléon, avec Isidora à notre service, et chercher, toutes deux, un emploi dans une banque?

— Rien de mieux qu'un couvent, pour des jeunes filles seules.

— Sans doute! mais nous ne pouvons pas abandonner notre vieille servante, qui s'est montrée si dévouée. Elle aide Augusta pour la « porcaille », en ce moment; ce n'est que du provisoire. Et puis, mon oncle, une pension coûte bien plus cher que d'être chez soi.

L'oncle Antoine n'écoutait rien.

— Si Anita part, je pars aussi.

— Allez! tout de suite les menaces. Tu es majeure, libre d'agir à ta guise... Il faudrait pourtant réfléchir un peu. Paris!... Paris! c'est le Pérou, n'est-ce pas? Tu me diras le prix du plus modeste loyer.

— Je ne prendrai qu'une chambre, en attendant mieux, et payerai, chez Augusta, la nourriture d'Isidora.

— Une charge, cette vieille! tu devrais bien la lâcher.

— Cela, jamais! sous aucun prétexte.

Et Anita, bien vite, de déclarer :

— L'oncle Antoine a raison. Il ne faut pas être poire... Fais ce que tu voudras; moi, je ne donnerai rien.

Mais l'oncle, d'un même ton tranchant :

— Si Engrâce paye, tu payeras aussi. J'en prélèverai le montant, par moitié, sur tes rentes... Ah! çà, suis-je ton tuteur, oui ou non? Voyez-vous cette demoiselle, qui en remontre à tout le monde, qui se sépare de sa sœur aînée?

« Engrâce est trop généreuse; toi, tu n'es qu'une parfaite égoïste.



Des jours passèrent, sans aboutir à une décision, quand un événement imprévu vint bouleverser tous les projets.

Magdeleine d'Haastoy, appelée auprès de sa mère soudainement en danger, partit avec sa petite Marie-Aimée, laissant les garçons à leur père... Elle arriva trop tard, comme M^{me} Suhit venait de rendre le dernier soupir; et moins d'une semaine après, elle mit au monde un enfant chétif, venu avant terme.

Simon accourut, repartit et revint, — cette fois avec les collégiens — ayant lâché sa situation, faute d'obtenir le congé qu'il voulait... Qu'à cela ne tienne! il a déjà en vue l'exploitation d'une mine en Indochine, dans le Laos, à quatre-vingt mille francs d'appointements pour débiter. Il gagnera son poste, sitôt Magdeleine rétablie, qui le rejoindra avec sa nichée d'ici à quelques mois. Beau-père et belles-sœurs sont assurés d'être largement remboursés de leurs frais.

En attendant le départ, les garçons travailleront à la maison. Il fut question de les confier à Anita, mais Simon ne la jugea pas à la hauteur; il prescrivit Engrâce, qui accepta.

Elle partait, chaque matin, par le train Tardets-Mauléon, s'occupait de ses élèves toute la matinée, dînait chez les Suhit, puis reprenait sa tâche jusqu'à l'heure de repartir. Elle avait beaucoup d'autorité, à la fois ferme et douce; les enfants raffolaient de leur institutrice, et ceci excitait la jalousie de Magdeleine, qui ne se montrait pas tous les jours aimable.

— N'y prends pas garde, disait Simon quand il se trouvait seul avec Engrâce; ça passera. Magdeleine est très bonne... Tout le monde n'a pas ton égalité d'humeur; tu es un ange!

Et il posait sur sa cousine un regard admi-

ratif — ingénu — qui rappelait ses dix-huit ans.

Cependant Anita, de son côté, était occupée chez son oncle; on fait comme on peut! Mais le notaire ne se montrait pas enchanté de sa dactylo, étourdie et lente; et la dactylo s'énervait à tapoter sur la machine à écrire, s'étouffait, enfermée entre quatre murs... Combien elle eût préféré donner des leçons aux petits d'Hastoy!

Plutôt que d'être seule, elle prenait son repas de midi avec les dames pensionnaires — compagnes un peu graves, un peu formalistes, qu'elle s'amusait à « scandaliser » par son exubérance.

— La pauvre grand'mère est bien oubliée! marmonna une vieille demoiselle.

Anita la toisa, courroucée, prête à la riposte. Mais la petite Sœur Anne-de-la-Trinité, un doigt sur la bouche, l'arrêta.

« Si elle croit que je n'ai pas de chagrin, cette stupide personne! J'ai besoin de m'étourdir. Et puis, ça m'est bien égal, ce qu'on pense! »

Ainsi songeait Anita, tout en piquant de la fourchette. Elle va manger double, puisqu'elle ne peut plus parler.

Le soir, les deux sœurs se retrouvaient en tête à tête, pour le souper, dans le petit parloir.

— Les bonnes dames du réfectoire me tapent sur les nerfs, l'oncle Antoine m'agace, et son clerc plus encore; on dirait qu'il a avalé un manche à balai... J'en ai assez de cette vie bête!

— Et que veux-tu faire de plus intelligent? Poursuis tes études; alors, tu pourras viser à mieux.

Anita bâillait.

— L'oncle n'a pas du tout l'air de vouloir m'adopter... Il devient très coquet, je trouve. Il

est allé à Sibas, l'autre jour, sans même me proposer de m'emmener.

— Enfin! es-tu payée, oui ou non, pour ton travail?

— Je suis payée, mais l'oncle place l'argent pour le faire valoir. Au diable, les notaires!

Anita endormie, Engrâce veillait, penchée sur son encrier.

Si vous saviez, Jean, combien je me sens seule et désespérée! Après la mort de grand'mère, j'étais encore forte de tout le passé, de toute cette race que j'incarne, restée sur place pour continuer ceux qui sont partis. Maintenant, je suis comme feuille au vent, ne sachant où la tourmente m'emportera, demain... Les petites de Sibas, dont on s'occupait, ne sont plus rien; elles passent inaperçues — oh! tant mieux, je n'aime pas attirer l'attention — mais je vois comment la durée s'attache aux traditions... et aussi que ceux qui pensent s'agripper aux vieux murs n'y seront jamais que des parasites.

Nous montons à Sibas, le dimanche, pour aller au cimetière... j'allais dire porter des fleurs! C'est Isidora qui se charge d'orner nos tombes, en puisant dans le jardin d'Augusta. Et vous n' imaginez pas combien n'avoir plus rien à soi — pas même un jardin, une maisonnette, un pauvre nid, — est déconcertant.

En approchant du château, nous entendions une singulière musique. « Ce sont des bohémiens qui font danser des ours », disait Anita. Point! Les Laxague ont acheté un piano mécanique; ils donnaient un bal aux jeunes gens et jeunes filles du village... Gracian, assez débraillé, devisait sur la terrasse, avec son mé-tayer, une outre sur les genoux, un verre à la main; le maquignon, peu d'aplomb, renversait son vin en voulant trinquer.

Si les seigneurs de Sibas revenaient faire un tour dans Sala, ils regagneraient vite la profondeur de leurs caveaux!

XXI

Cependant les Laxague se préparaient à pendre la crémaillère. Depuis trois jours, Catrina cuisinait, avec une nuée de femmes sous ses ordres. Gracian, l'homme à tout faire, avait égorgé un mouton, tué un lièvre, et s'était assuré du concours d'un bohémien pour avoir des truites par contrebande. La pêche n'est pas ouverte encore.

Luce orne le salon et la salle à manger de broderies, de rubans, de fleurs artificielles auxquelles seront mélangés quelques feuillages du jardin. Elle a rédigé des billets d'invitation et préparé les menus, de sa plus belle écriture.

M. le maire et « sa dame », le jeune médecin de Tardets, que Catrina reluque pour gendre, M^e Étcheopar leur notaire, un Américain et une Américaine, fixés à Mauléon depuis leur retour de Buenos-Ayres — des millionnaires à cultiver, — quelques parents et amis triés sur le volet sont parmi les invités.

Sur les onze heures, ce jour de crémaillère, Catrina — la maîtresse de Sala, comme on dit par Sibas, — a quitté la cuisine pour se livrer aux mains de sa couturière, et Gracian a revêtu un complet... Il se trouve tout drôle; il regrette sa petite blouse plissée. Et Luce lui ayant déclaré qu'il devait ôter son béret, il s'est mis à jurer, en si grande colère qu'elle n'a plus insisté.

— Dirait-on pas qu'on reçoit des princes? C'est

des camarades, des vieilles connaissances... Si on m'ennuie, je m'en vais. Et puis, j'ai bien envie de remettre ma *chamarra*. En voilà une idée de m'acheter un veston ! pourquoi pas un habit, comme M. le Préfet ? Tant de *fla-fla* ne me va pas.

Tout de même, il a gardé son complet, et enlevé son béret quand l'Américaine est entrée... Ce n'est pas qu'elle soit rien de rare ! Sa mère montait à « Sainte-Magdeleine », les jours de pèlerinage, avec une *ferrata* sur la tête et une cruche à chaque main ; elle vendait le verre d'eau un sou ; le père était sandalier. *Ya !* s'ils voyaient leur fille avec ces beaux bijoux, et ces souliers bleus, et tous ces falbalas... Et lui, il est *fls* de « Sainte-Engrâce » ; il marchait nu-pieds ; maintenant, ça sue l'or !

L'arrivée de M^e Etchecopar le tira de ses réflexions. Gracian se sentait un peu timide, devant un personnage aussi important, et du fait qu'il était Sibas du côté maternel, le recevoir à Sala l'impressionnait. A la métairie, il n'eût pas été gêné du tout.

Catrina, d'un bel aplomb, présente l'Américaine à « Monsieur le notaire » ; une bijoutière d'Oloron — une nouvelle amie intime de Luce — au docteur ; la receveuse des P. T. T. à l'Américain, qui semble lui trouver de l'agrément. Ils entrent en causerie, cependant que M^e Etchecopar se réfugie auprès du maître de céans.

— Ça va toujours, Gracian ?

— Eh ! oui, monsieur Etchecopar.

— C'est curieux comme ce salon me paraît grand.

— Il y avait trop de meubles, du temps de M^{me} la comtesse... Dieu ait son âme ! Maintenant, c'est plus dégagé.

Oui, vraiment ! et ce mobilier de tons criards détonne sur le passé.

— Vous avez dû sentir le froid, cet hiver, dans cette énorme pièce?

— On se tenait à la cuisine.

A ces mots, Catrina lança vers son homme un regard à le pulvériser... Les gens de château ne se tiennent pas dans les cuisines; on ne dit pas ça! Madame a déjà donné à Monsieur des instructions à ce sujet; c'est comme si elle chantait!

Gracian se gratte la tête; il est ennuyé. Il regarde l'heure.

— C'est-y pour demain, le dîner? On voit bien qu'Isidora n'est pas là. Au coup de midi, elle ouvrait la porte: « Madame la comtesse est servie! » Je le sais bien; j'aidais souvent pour apporter les plats.

Ah! pauvre Gracian! Cette fois, sa fille et son épouse l'ont regardé d'un air si méprisant, qu'il n'ose plus ouvrir la bouche... Par la suite, quand Catrina recevra, il restera à la queue des vaches, bien tranquille!

M^e Etchecopar renoue la conversation.

— On a fait de bonnes affaires, au dernier marché de Tardets; j'ai vu vendre une paire de bœufs neuf mille francs. C'est un record... C'était peut-être bien à vous, ce bétail?

— Demandez à la patronne; tout ce que je dis, c'est de travers.

Et « monsieur Etchecopar » par-ci, et « monsieur Etchecopar » par-là! Entre Catrina et Luce qui le harcèlent de questions, babillent, badinent, le notaire ne sait plus à qui répondre.

— On ne vous voit pas souvent à Tardets, madame Laxague.

— Je n'aime pas aller dans les salons.

Et l'Américaine, intervenant :

— Moi, c'est tout le contraire. Je me plais dans le monde.

La conversation là-dessus devient générale. Gracian ne peut plus placer un mot; il tourne son béret entre ses doigts.

Enfin, la porte s'ouvre, et une voix retentissante annonce :

— Madame Laxague est servie.

Et M^{me} Laxague prend le bras de M^e Etchecopar, un cousin boucher celui de la bijoutière, Luce entraîne l'Argentin — le richard à soigner. — Et quand tous les invités sont en rond autour de la table, Gracian vient prendre sa place, l'oreille basse. Que sa dame lui fasse encore un affront, il sort!

Il n'y eut plus d'escarmouches. D'ailleurs, le repas était tellement plantureux, si réussi, que chacun s'occupait de son assiette, beaucoup plus que de son voisin ou de sa voisine.

M^e Etchecopar, qui appréciait l'art culinaire, faisait honneur à tous les plats, mais il était devenu muet. L'image de M^{me} de Sibas le poursuivait, et il revoyait Engrâce, charmante et fine, si simple! à cette place qu'occupe Luce — jolie, vulgaire et prétentieuse... Les bagues ne lui font pas la main élégante; son collier de perles ne blanchit pas sa peau, pas plus que ses bracelets ne dissimulent l'attache épaisse du poignet; et les vilains bras réclameraient un peu de manches.

L'ombre de la comtesse errait : menue petite vieille, aristocratique, gracieuse; et une secrète colère alluma le visage du cousin Antoine, en regardant Catrina assise en maîtresse de maison... Elle n'était pas mal, avec le *burukoa* noir sur ses cheveux grisonnants, dans sa robe de laine de femme du peuple; cette toilette en jersey de soie et sa coiffure apprêtée l'enlaidissent; ses doigts courts, aux ongles rongés par les travaux de la terre, accusent trop son passé.

Un petit remords lancia la conscience d'Antoine

Etchecopar; il n'a pas fait tout le nécessaire, pour éviter que le château ne tombât entre les mains des métayers.

C'est très ennuyeux de s'avouer qu'on a eu tort!

Le dîner dura quatre heures, après quoi le café et les liqueurs furent servis au salon, où l'on alluma les cigares et les pipes et des cigarettes blondes. Luce en avait reçu une boîte, qu'elle s'empressa de faire circuler.

— Monsieur Etchecopar, ça ne vous tente pas?

— Mais si, Luce!...

Il se reprit :

— Ça me tente beaucoup, au contraire!... Merci, Mademoiselle!

Cette robe rose pastel Pompadour est seyante, mais, franchement, la petite Luce montre trop ses jambes, et plus haut. Elle s'est assise en vis-à-vis du notaire; il voit sa peau! Bien qu'assez large sur la morale, il est choqué.

Maintenant, Catrina groupe les chercheurs de vérité; elle va tirer les cartes.

— Vous dites, ma chère, que vous avez vu, en rêve, des chevaux noirs qui se dételaient tout seuls? C'est signe d'affaires embrouillées.

L'Américaine s'insurge; elle proteste.

— Attendez! attendez! reprend Catrina... La « dame de cœur » a tout arrangé.

« Je tire vos cartes, monsieur Etchecopar?

— Non, je n'aime pas ces choses-là.

— Ah!... je comprends.

Il s'approche, s'assied; elle parle bas.

— Vous êtes amoureux.

— A mon âge, vous n'y pensez pas?

— Je dis ce que je vois : vous êtes amoureux, et vous êtes aimé.

— Allons donc!

— Ça finira par le plus heureux des mariages.

M^{me} Catrina Laxague glisse ces mots à l'oreille de M^r Etchecopar. Et d'ajouter, devant le cousin boucher :

— Luce est folle d'Arnaud Barneix; elle le cause... Je ne méprise pas ce garçon, loin de là! Mais vous comprenez : ce n'est pas de notre monde.

Etchecopar, interloqué, manque d'à-propos pour répondre. Il ne tarde pas à prendre congé, tandis que le piano mécanique jette la jeunesse dans le fox-trot et le tango.

— Si ma cousine de Sibas voyait cela!

XXII

Jamais la *Mathis* n'a roulé aussi vite. L'oncle Antoine est arrivé à la gare de Tardets, comme Engrâce descendait du train.

— Veux-tu monter?

— Je rentre tout droit au couvent.

— Monte quand même, je t'accompagnerai.

M^r Etchecopar a la tête à l'envers; sans doute, il a bu trop de champagne. Il a failli écraser M. le curé-doyen, qu'on voit de loin pourtant; il a tourné trop court, en arrivant à l'hôpital. Quelle secouée! Engrâce a ri... Ce n'est pas souvent que sonne ce rire charmeur, depuis son deuil! Elle descend. L'oncle descend.

— Vous venez avec moi?

— Oui! j'ai un moment.

Ils entrent au petit parler.

— J'ai vu et entendu tant d'idioties, aujourd'hui ! il faut que je me dégonfle... Cette pimbêche de Luce est ni plus ni moins qu'absurde ; et Catrina, gonflée de prétentions, est devenue une façon de monstre. Gracian, par exemple, m'a bien diverti avec ses boutades, sa gaucherie ; ce brave homme méritait de rester paysan, comme ses pères. Le ménage va divorcer.

— Pas possible ?

— Tu verras ! Gracian est intolérable, dans un salon, avec ses façons de rustre.

— Il retournera à la métairie ?

— Tiens ! c'est une idée ! Reste à savoir s'ils n'y retourneront pas tous, du train où va leur dépense ; la fortune sera vite engloutie.

— Pauvres gens !

— Tu les plains ? Moi, ils me dégoutent.

Après un moment, Engrâce reprit :

— Ça ne vous a pas fait quelque chose d'être reçu à Sala par ces gens-là ?

— Je n'avais pas osé refuser leur invitation ; ils y mettaient tant d'insistance ! Si c'était à recommencer, je n'irais pas. Le souvenir de ta grand-mère m'obsédait ; je la cherchais, attristé... Je te voyais à la place de Luce.

Pas de réponse.

— Elle a du toupet, cette fille-là. Elle finira mal.

— Espérons que non !

— Tu es trop bonne ; elle ne mérite pas ta pitié.

Là-dessus arrive Anita, bruyante, criant la faim ; l'oncle Antoine n'a plus de langue. Il avait préparé un petit boniment d'amoureux, pour sa nièce Engrâce... oh ! quelque chose de très discret, de très mesuré. Sa pupille lui coupe la parole, et Sœur Anne-de-la-Trinité vient mettre le couvert. Il n'a

plus qu'à partir!... Il rentre à l'Étude, bougon; le vieux clerc prend la porte, en ricanant.

Le notaire-poète écarte les rideaux de sa fenêtre, pour regarder le Saison où se mire la belle lune ronde, qui respandit dans le ciel bleu. Il gèlera, cette nuit; il fait froid. Les montagnes sont blanches de neige, sous une lumière bleuâtre...

Mais la Muse est frileuse; l'oncle Antoine va se chauffer au grand feu qui pétille dans la cheminée. Les étincelles, la flamme bleutée du bois de hêtre, les braises rouges font danser des rimes dans sa tête, qui s'accrochent mal... Oui! il est amoureux, mais dire qu'il est aimé lui paraît peu exact. L'œil si joli d'Engrâce est pur comme un cristal; il n'y a pas vu plus de rayons que sur les glaciers.

Non! l'homme n'est pas fait pour être seul. La mollesse de son grand fauteuil, sans une compagne en vis-à-vis; la chaleur du foyer, dans cette pièce solitaire; la table bien servie, où il va s'asseoir dans le silence — tout cela marque sa tristesse.

— Monsieur ne mange pas?... Monsieur n'aime pas ce salmis?

— Laissez-moi donc tranquille! Je prends ce qui me plaît.

La servante s'éloigne, solennelle. C'est une vieille Basquaise susceptible, qui aurait rendu son tablier depuis longtemps à M^e Etchecopar, s'il n'était vieux garçon. Il ne connaît rien au ménage; elle peut faire danser, à loisir, l'anse du panier, réclamer une augmentation de gages tous les six mois, sous menace d'un sort, et remplir son bas de laine... Qu'elle devienne malade — on ne connaît pas l'avenir! — elle sera soignée chez les Franciscaines; si elle trépassé, Monsieur, c'est sûr, lui fera un bel enterrement.

— Quel caractère! il va démolir la sonnette. L'appétit revient, sans doute?

Elle entre dans la salle à manger, majestueuse, apportant du confit aux tomates, pose le plat sur la table et disparaît.

« Ma gouvernante est fâchée, songe Etchecopar. Pourvu qu'elle ne me donne pas son compte! Si j'étais marié, elle ne serait plus la maîtresse; elle pourrait partir... et bon débarras! Il faut que je la garde jusqu'à nouvel ordre; où trouverais-je sa remplaçante?

« Cette vieille n'a pas deux sous de cœur; elle ne me sert que par intérêt... Que je tombe en paralysie, — il faut tout prévoir! — elle m'arrache la moitié de ma fortune. »

Sur cette réflexion, l'oncle Antoine prend la résolution de faire son testament; mais pas ce soir, ça l'empêcherait de dormir.

XXIII

Engrâce, au retour de chez les Suhit, remontait souvent de la gare jusqu'à l'Étude, pour ramener Anita. C'était prétexte à exercer une sorte de surveillance sur sa cadette.

L'oncle Antoine n'avait jamais été que fort correct avec sa nièce, depuis le jour lointain où il avait manifesté ses sentiments, sans tact ni mesure. Gardait-il espoir? Elle ne pouvait le soupçonner d'indifférence; son abord quand il la voyait, sa chaude poignée de main, le plaisir évident qu'il

marquait quand elle arrivait, témoignaient de sa sympathie. Il la faisait asseoir en face de lui, près de son bureau, et ils causaient; le vieux clerc, comme par hasard, trouvait toujours quelque copie de surplus pour Anita.

— Il est six heures, Monsieur.

— Un quart d'heure, allons? vous m'avancerez. M^{lle} votre sœur est là, vous ne serez pas seule pour rentrer.

— Et après? Vous n'imaginez pas, je suppose, que j'ai peur de traverser Tardets le soir?

— Le bourg est si mal éclairé!... Je vous accompagnerais avec plaisir, Mademoiselle, si vous vouliez?

— Merci, Monsieur.

Elle était raide avec lui, autant que souple avec l'oncle Antoine — au rebours du passé. Mais plus elle se montrait gentille, plus il bougonnait, insupportable.

— Quelle boutique! grommelait-elle parfois, quand le notaire avait tourné les talons. Le clerc était sourd... et souriant, avec Anita.

Ce soir-là, M^e Etchecopar s'était informé d'Engrâce :

— Viendra-t-elle te chercher?

— Je pense que oui, mon oncle.

— Tu penses!... en es-tu sûre?

— Elle me l'a promis.

— C'est tout ce que je te demande...

Et il se mit à arpenter son appartement, invectivant sa servante, s'assit, se releva; au premier frôlement contre le bouton de la porte, il ouvrit.

— T'u arrives bien; je t'attendais. Entre donc?

Engrâce s'avança, un peu craintive. L'oncle Antoine, lui ayant présenté un siège, restait debout près d'elle.

— Connais-tu cette bague?

— Bien sûr!... Oh! oui; d'où vient-elle?

— Je ne puis te le dire. J'ai promis le secret.

Il se pencha, effleura le front de sa nièce d'un baiser, sous lequel elle tressaillit, puis passa de l'autre côté de son bureau. Assis dans son fauteuil de cuir, il tapotait des paperasses avec son coupe-papier, nerveusement.

— Eh bien! es-tu contente?

— Sûrement, mais...

— Une pierre est morte!

Engrâce tressauta, et, ayant examiné l'anneau d'opales, le retira de son écrin pour le passer à son doigt.

L'oncle n'avait pas perdu un seul de ses mouvements, pas un jeu de sa physionomie mobile, si expressive!

— Me voilà ravie... Tout de même, c'est assez taquinant de ne pouvoir vous interroger. J'aimerais savoir qui vous a rapporté mon anneau, qui l'a trouvé?

— N'insiste pas! Tu es allée un peu vite, sans t'informer des conditions du vendeur, car il a été trouvé chez un antiquaire de Biarritz, et livré sous cautionnement.

— C'est trop fort! Je devrai le payer?

— Dix mille francs. Il vaut davantage, mais, à cause de la pierre morte qui le dépare, l'antiquaire fait un rabais.

M^e Etchecopar dévisageait Engrâce.

— A ta place, je n'y tiendrais pas tant.

— J'y tiens plus que jamais.

— Tu n'es pas superstitieuse!

— Certainement non! Vous croyez, vous, mon oncle, à ces choses?

Elle le regardait dans le blanc des yeux. Il se leva.

— Une faiblesse ! On fait l'esprit fort ; au fond, on n'en est pas moins crédule.

« J'espère que tu ne vas pas écorner ta pauvre petite dot, pour le plaisir de porter une jolie bague ? »

« Ce serait absurde... absurde ! tu entends ! »

— J'y mettrais jusqu'à mon dernier sou, s'il le fallait.

« Mon oncle, ce n'est pas pour le bijou, mais pour ce qu'il représente : il unit, dans son cercle, les Abens et les Sibas ; il enclôt nos promesses de fiancés ; les aïeules de Jean le portaient.

Le notaire se rassit, reprenant son coupe-papier pour tapoter sur le bureau.

— Inutile de discuter, je le vois ! Tu es têtue.

— Tenace, mon oncle ; ne confondez pas !

« Mon anneau d'opales a été volé. Est-il donc impossible d'entreprendre des poursuites ? »

— Comment?... avec quelles preuves ?

— Par l'antiquaire, on pourrait avoir des renseignements.

— Les larrons se mettent toujours d'accord. Rien à tenter, pour l'instant du moins.

Puis, après réflexion :

— Je vais aller à Biarritz « cuisiner » le vendeur. Je tâcherai de l'effrayer, pour obtenir un rabais sur le prix.

Engrâce remercia son oncle, avec effusion. Elle lui tendit la main droite, que le vieux garçon emprisonna longuement dans la sienne, en regardant la gauche, où brillait l'anneau d'opales. Puis, la jeune fille enfila ses gants et s'en fut, suivie d'Anita.

— En voilà un jabolage avec l'oncle Antoine ! J'avais envie de partir... Ce vilain clerc m'a fait travailler tout le temps ; il ouvrait la bouche jus-

qu'aux oreilles, dans un affreux rictus qui lui donnait l'air d'un spectre. Il me faisait peur.

« Tu ne parles pas, Engrâce, qu'as-tu donc ?

— Une grande joie.

XXIV

L'oncle Antoine revint de Biarritz, triomphant.

Il avait menacé l'antiquaire de mettre l'affaire entre les mains de la justice, et si bien manœuvré qu'apeuré, l'homme s'était contenté de huit mille francs.

— Il n'y perd pas, tu penses ! Le plus volé est encore celui auquel il aura acheté ce joli bijou.

« Je ne veux pas que tu prennes cette somme sur ton petit avoir ; permets-moi de te l'offrir ?

Engrâce blêmit.

— Je suis bien touchée de votre offre, mon oncle. Je vous remercie infiniment. Mais j'ai perdu cette bague, par mon étourderie ; je tiens à la ravoir, au prix d'un sacrifice.

« Mon oncle... je vous en prie, ne prenez pas cet air désolé ! Comprenez-le : personne ne peut être entre mon fiancé et moi, après que grand'mère m'a bénie, en me mettant cet anneau de fiançailles.

— Tu me dépasses. Je ne saisis pas tes nuances. Jean d'Abens est sans doute plus digne de toi... Pourtant, pourtant ! ton moindre désir m'eût été un ordre ; je t'aurais parée comme une reine, aimée comme jamais femme ne sera aimée. Je serais à tes pieds.

« C'est donc fini entre nous ? »

— Mon oncle, je vous donne mon affection de nièce, mon estime, ma confiance. Vous agissez loyalement ; reconnaissez, vous aussi, ma sincérité. Mais ne me demandez pas de sacrifier mon fiancé ; il a ma foi.

L'oncle Antoine essayait des larmes.

— Compte sur moi ! Crois en moi !

Et posant ses mains, de tout son poids, sur les épaules fragiles de la jeune fille, il lui mit au front un baiser chaud, ardent, très long.

— Adieu, Engrâce !

— Non ! pas adieu : au revoir.

Elle lui tendit la main, ouvrit la porte ; puis s'en fut à la chapelle, pour cacher à tous son émoi. Et longtemps, longtemps, elle resta à genoux. Il lui aurait fallu les caresses de sa chère grand'mère, pour l'apaiser — pour la consoler d'avoir torturé ce bon oncle Antoine.

A table, Anita la dévisagea, la fit rougir.

— Je n'ai jamais vu tes yeux aussi brillants... Tu as sans doute reçu des nouvelles du Maroc ?

— Non !

— Alors, je n'approfondis pas le mystère.

« Cette opale morte dépare ton anneau », ajouta-t-elle, sur un ton de persiflage qui déplut à Engrâce.

La pauvre fille se remit de toutes ses émotions en écrivant à Jean très longuement. Sans détails superflus, mais avec tact, elle lui dit le nécessaire pour le persuader de son devoir d'être « très gentil » avec l'oncle Etchecopar.

Il le mérite. Je voudrais que vous fussiez pour lui un neveu parfait.

Le capitaine ne prit aucun engagement ferme à ce sujet ; du moins il se déclara sans parti pris,

plus occupé de l'anneau retrouvé que du retournement de son rival. C'est sur un ton joyeux qu'il félicita Engrâce :

N'avais-je pas raison, chérie ? Il faut toujours garder l'espoir... Que cette petite bague vous dise ma tendresse, ma pensée qui vous entoure sans cesse, et l'ardent désir de vous rendre heureuse. Je vous sais vaillante, sans quoi je redouterais de vous proposer un avenir aussi médiocre, si peu fortuné ! Votre cœur est trop haut placé, pour attacher le bonheur aux riens qui passent. Si l'amour est plus fort que la mort, il est aussi plus fort que les accidents de la vie ; rien ne le trouble...

De la pierre morte, pas un mot. Engrâce est sûre de Jean, il est sûr d'elle ; mais, peut-être, il ne serait pas bien content, s'il savait quelle insistance avait mis M^e Etchecopar à éveiller des soupçons dans l'esprit de la fiancée... Regain d'espoir, remous de jalousie ; qui sait ? Tout cela, Engrâce veut l'oublier, pour ne se souvenir que de la dernière bonne impression laissée par l'oncle Antoine.

Cependant Simon avait quitté les siens. Une première lettre écrite de Marseille, au moment de s'embarquer, avait jeté la pauvre M^{me} d'Hasloy dans la désolation. Engrâce s'employait à consoler sa tante, à calmer son oncle fort mécontent. Elle était le trait d'union entre Magdeleine et ses beaux-parents, entre les Subit et les d'Hasloy. Et l'intérêt qui s'attacha, des semaines, à suivre le voyageur en son lointain exil, fit trêve de Dieu. On se passait les nouvelles.

Simon a franchi le détroit de Messine en plein jour, et « quel plaisir de voir la côte de si près ! » A Candie, première escale où il soit descendu, il a vu le temple et les beaux palmiers... Dix missionnaires et six religieuses sont montés à Port-Saïd ;

leurs prières, il l'espère, écarteront les naufrages. Le dimanche, il entend la messe qui se dit dans une cabine de 1^{re} classe; elle lui rappelle la petite église de Sibas!... Il a écrit de Djibouti, de Colombo, envoyé des postales. Le paquebot essuya une tornade, dans le détroit de Singapour, « ce fut superbe; le lendemain, la mer était comme de l'huile et d'un vert merveilleux ». Enfin, un mois jour pour jour après son départ de Marseille, Simon débarquait à Saïgon, où il déjeunait à *la Rotonde*, l'hôtel le plus renommé. Mais il dut attendre huit jours, avant de rembarquer pour remonter le fleuve jusqu'à Pnom-Penh, où il arriva ayant changé quatre fois de bateau. Après, pour gagner les mines du Laos, les moyens ont été variés : canot, cheval, voire une auto. Magdeleine et les enfants seront portés en palanquins, par des indigènes.

Quel amusement ! Il tarde aux garçons de partir ; mais leur mère est un peu dégrisée, en apprenant que, là-bas, elle ne trouvera qu'une seule Européenne : « une petite femme assez commune ».

XXV

Au début de mars, Jean quitta Rabat pour Meknès, Fèz, puis bientôt Taza. L'ingrâce comprit ce que cela signifiait. Taza ! c'était l'offensive prochaine contre Abd-el-Krim, le chef féroce ; et tout ce qu'elle connaissait de la cruauté des Marocains devait l'alarmer.

Mais la fiancée du capitaine savait que courage

et sang-froid sont, pour elle comme pour lui — proportion gardée, — le devoir. Elle mettra donc son énergie à rester calme, occupée d'Anita, dévouée à ses petits élèves; ils progressent, elle en est contente et Magdeleine règle exactement le prix des leçons. En cela, Engrâce voit la main du D' Suhit, paternel avec elle; il surveille son appétit, lui sert du bon vin pour combattre son anémie... cherche à la distraire. Il devine ses angoisses, et, parce que lui-même est dans la peine, il trouve le mot qui reconforte.

Brave homme! brave cœur! son veuvage l'a touché à fond, mais il garde une belle attitude ferme. La petite Marie-Aimée, qui ressemble à sa bonne-maman, a ses préférences sur les garçons, « trop gâtés par leur mère ».

— Le père les tient mieux; il faut lui rendre cette justice... Ah! ce Simon, il fera le tour du monde. On ne trimbale pas une femme et des enfants de la sorte, et pour aboutir à quoi? « Pierre qui roule n'amasse pas de mousse! »

Le docteur se confie à Engrâce, peut-être un peu pour provoquer ses épanchements.

— Si mon gendre était resté dans une situation modeste, je serais moins inquiet de l'avenir. Magdeleine a pris un goût de dépense effrayant... Je ne m'y connais pas, mais je la vois très élégante; ses sœurs ont l'air minables, à côté d'elle.

— Du tout, docteur! elles sont très bien, quoique simples. La campagne n'est pas comme la ville; ma cousine changerait forcément de ton, si elle devait rester avec vous.

— Dieu nous en préserve! la vie serait intenable; c'est bon en passant.

« Oh! elle ne tardera pas à rejoindre son mari, car elle est jalouse, mais le petit dernier ne supportera pas les colonies... Le bonheur n'est pas de

ce monde, et quand on le tient, rien de plus pressé que de le démolir !

Grande vérité.

L'oncle et la tante d'Hastoy parlaient dans le même sens : indulgents à Simon, sévères pour Magdeleine.

— C'est sa faute; elle ne sait pas le tenir ! Ses besoins d'argent poussent notre fils à chercher toujours de plus gros émoluments. Ils n'en sont pas plus riches; autant il y en a, autant on en dépense. Au reste, c'est bouclé; je ne donne plus rien.

— Jusqu'à nouvelle demande, repartit M^{me} d'Hastoy.

— Non pas ! tu verras...

— Simon perd une situation, il en trouve une autre ! fit Engrâce; c'est en cela qu'il est merveilleux.

— Oui ! mais l'occasion n'a qu'un cheveu; que la chance lui échappe une fois, il est perdu... ils sont perdus.

Et sur la confidence, lui aussi :

— Ils m'ont tout mangé. Votre pauvre tante en est à faire rapiécer ses souliers, tandis que ma bru ne se prive de rien. Nous ne recevons plus, nous ne sortons plus. C'est à peine si nous joignons les deux bouts.

Engrâce se montra très affectée de cette gêne insoupçonnée. Les jeunes ne peuvent pas se plaindre, quand on voit ceux qui ont droit au repos amoindris et inquiets.

Elle tenta de ranimer le courage de ses vieux parents.

— Le séjour dans le Laos permettra sûrement à Simon de réparer le passé, en vous assurant d'une rente suffisante; et j'ai idée que ce sera très salubre à ma cousine. Elle gagnera du sérieux, loin des excitations mondaines.

— Espérons! dit le beau-père.

— J'en doute, répliqua la belle-mère.

La conclusion de tout ceci, pour M^l de Sibas, fut que l'heure était venue de reprendre Lidioia et de s'installer dans un modeste chez soi... Il ne faut pas attendre le dernier moment, pour assurer les deux sœurs d'un travail rémunérateur, au jour où Magdeleine d'Hastoy partira.

— Qu'en penses-tu, Anita?

— Je pense... je pense... qu'il est inutile de changer, si tu dois te marier l'année prochaine.

— Jusque-là, brider les dépenses et gagner le plus possible serait utile. Je voudrais te voir le maniement d'un gagne-pain, qui permettrait de te caser avantageusement, au Maroc, si nous t'emmenons.

— Je ne viendrai pas chez toi.

— Pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas.

— Quelle est ta raison?

— N'insiste pas... je t'en prie, n'insiste pas!

— Je ne puis te laisser seule, en France, comme une pauvre abandonnée.

— Je m'en irai la première. S'il faut aller dans les colonies, pour trouver de sérieux avantages, je suis prête à partir.

— Pas à l'aventure, tout de même! loin de toute la famille... Ici encore, tu as ton tuteur; tu as l'oncle et la tante d'Hastoy, qui s'occuperaient de toi avec affection. Tu as nos excellents amis Suhit.

— Je n'ai pas besoin d'eux; je n'ai besoin de personne. Je veux vivre ma vie.

— Une phrase vide de sens!

— Eh bien! puisque tu me pousses à bout : je suis décidée à suivre Magdeleine, comme institutrice de nos petits cousins. Je me marierai facilement, là-bas, sans dot.

— Tu n'es pas majeure, pour décider ainsi de ton sort; tu es encore en tutelle. Magdeleine aurait dû me parler de son idée, avant de te faire des propositions.

— Quels sont donc tes droits sur moi?

Engrâce se contint pour garder patience.

— Consulte l'oncle Antoine!

— Certainement non! Je ne reconnais pas plus ses droits arbitraires que les tiens. Je filerai à son insu, s'il met obstacle à mon projet; tu entends? Tu es prévenue.

— Et le prix du voyage?

— Magdeleine m'emmène; les frais la regardent.

— Jean te trouverait une situation aussi lucrative et, sans doute, plus sûre.

Et voilà Anita en larmes.

— Qu'as-tu?... Mais qu'as-tu donc?

— Va-t'en!... laisse-moi!

Anita criait, sanglotait, suffoquait.

Engrâce, effrayée, ne sachant que faire, courut chercher Sœur Anne-de-la-Trinité... Apaisée, calmée par la petite Sœur, Anita ne fit point difficulté de se mettre au lit.

— Je vais fermer les persiennes; rien de tel que le sombre, pour calmer les nerfs.

Mais, la religieuse partie, Anita s'agitait encore.

— Non! tu n'as rien vu, rien deviné. Tu n'as pas compris que j'aimais Jean d'Abens!

— ...

— Je l'aime éperdument. Alors, parce que je suis une honnête fille, jamais je n'accepterai de demeurer auprès de lui... chez lui!

XXVI

Le lendemain matin, Anita quitta le couvent, fraîche comme une églantine, son œil d'azur plus limpide que le ciel.

Elle s'en fut flâner sur le pont, pour regarder couler le Saison capricieux, clapotant; elle admira les montagnes, embrumées des fumées bleues du vent du sud. Et l'idée d'un long voyage, d'une longue traversée par la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien, l'enthousiasma.

— Tardets est trop tranquille; ça m'ennuie, à la fin!

L'Orient dansait devant ses yeux, avec son soleil de feu, ses couleurs, les nègres, les jaunes, les huttes, les pagodes et tous ses inconnus.

Huit heures!

— Zut! je suis en retard. Méphisto va me prier de regarder l'horloge.

C'est le clerc qu'elle baptise ainsi, à cause de son rictus... Eh! non; il n'a rien dit; il l'a saluée d'un mouvement de tête, sans ôter son béret — pas plus correct que Gracian « de Sala ».

Le notaire est dans tous ses états: sa servante l'a quitté.

— J'en suis haba, déclare Anita... Elle ne vous a pas jeté un sort?

— Je m'en moque pas mal, de ses sorts! Elle devenait odieuse; mais où chercher sa remplaçante? Je devrai prendre mes repas à l'hôtel; ça me déplaît.

— Qu'à cela ne tienne, mon oncle. Je sais faire la cuisine; vous allez voir! Je vais vous préparer votre dîner.

L'oncle accepta cette proposition, qui fit un peu bougonner le vieux clerc... Pour lui tout le travail! Bien mieux, M^e Etchecopar le charge d'avertir les Sœurs Franciscaines que M^{lle} de Sibas ne rentrera pas à midi... On le prend pour un valet; à savoir s'il ne va pas, lui aussi, donner son compte? M^{lle} Engrâce de Sibas pourra le remplacer.

S'il est mécontent, le notaire et la dactylo sont enchantés — qui d'échapper à sa machine à écrire, qui de pouvoir rester à son bureau, bien tranquille.

Cette petite effrontée d'Anita va le distraire; il ne pensera plus tant à Engrâce; il ne sera pas seul à table... De voir trotter une jolie fille, de la salle à manger à la cuisine, le changera de la lenteur solennelle de sa vieille sorcière.

Anita frappe, entre avec un tablier blanc de femme de chambre; elle est à croquer!

— Mon oncle, si j'allais demander à Isidora de venir vous servir pendant quelques jours?

— Une riche idée!... Non! pas quelques jours, définitivement.

— Tout doux! elle regimberait, peut-être? Une fois dans la cage, vous l'enfermerez.

Anita a passé sa matinée sur le fourneau; fouetté ses nerfs, au vent du sud, en allant parler avec Isidora — fort revêche sur le chapitre de M^e Etchecopar. Elle a recueilli les potins de Sibas : Gracian a délogé; il vit avec le maquignon, à la métairie; M^{mes} Laxague sont furieuses. Pierra s'apprête à partir pour l'Argentine, dans l'espoir d'y faire fortune à l'élevage des moutons; il cherche à entraîner son père avec lui. Catrina est alarmée par les hululements d'une chouette, qui

perche dans les grands chênes et rôde, chaque nuit, autour du château.

A plaisanter et jaboter, et Augusta Barneix venant à la rescousse, Anita finit par décider Isidora à venir chez le notaire, à l'essai... Il fera bien de surveiller son caractère!

Durant ce temps, Engrâce, stupéfiée, désolée, ruminait sa peine. Elle était arrivée chez les Suhit, si pâle et défaite que le docteur tint à l'ausculter.

— Vous êtes malade?

— Je suis un peu fatiguée d'une nuit sans sommeil.

— Ça vous arrive de ne pas dormir?... Il faudra prendre votre température. Que dirait le capitaine, s'il vous voyait cette mine? Il est vrai, la joie vous ranimerait. Vous vous faites du mauvais sang; c'est ce qu'il ne faut pas.

« Laissez mes petits-fils chercher leurs solutions, et venez vous promener? »

Engrâce protesta, voulut s'occuper de ses élèves; elle était distraite. Elle avait dans les oreilles la voix d'Anita, clamant : « Tu n'as rien vu! tu n'as rien deviné! »

La chère aïeule, avec toute son expérience, ne s'était pas montrée plus perspicace... Est-ce bien sûr qu'Anita aime Jean? Sa présence l'excitait, mais il en allait de même, et bien davantage, avec Simon; et là, M^{me} de Sibas marquait de l'inquiétude. Ils étaient en taquineries, en coquetteries. Magdeleine se montrait mécontente; alors, comment songe-t-elle à emmener Anita? Il est vrai, cette année, cousin et cousine ont paru bien indifférents l'un à l'autre; mais ils se sont si peu vus!

Était-ce pour se donner le change, pour se distraire d'une pensée obsédante, qu'Anita se mettait en frais avec Simon?... Plus Engrâce approfondit

la question, moins elle comprend; une seule chose se précise : elle ne peut plus songer à prendre Anita chez elle; la laisser partir avec Magdeleine est un risque. Elle devra donc reculer l'époque de son mariage, pour se consacrer à sa sœur uniquement.

A cette pensée, son cœur défaillait.

Sous quel prétexte faire accepter, à Jean, un retard? Elle ne peut pas lui confier la vérité, trahir le secret de sa cadette.

Le secret! n'est-ce point pure imagination, cet amour? Magdeleine ne lui a-t-elle pas monté la tête, si Anita s'est livrée à des épanchements? Comment le savoir?

Du moins, Engrâce voulut se fixer sur la portée des propositions de départ pour l'Indochine.

— Cousine, dit-elle à Magdeleine, en sortant de table; je voudrais vous parler.

Magdeleine parut un peu gênée, puis reprit son aplomb, pour protester contre le sérieux de ses engagements.

— Cela est venu dans le hasard d'une conversation. Anita s'exaltait à la pensée d'un si beau voyage, répétait : « Quelle veine vous avez... quelle veine! C'est moi qui serais contente de partir! » J'ai répondu étourdiment : « Viens! tu serviras de professeur à mes enfants. » Et depuis, je réfléchis que ce serait une excellente combinaison; je n'attendais que l'occasion pour vous en parler, cousine... Quant à l'oncle à héritage, qu'il faut ménager, c'est votre affaire de prendre son avis... pour la forme.

Après un déluge de phrases, à noyer toute réplique, Magdeleine fit à Engrâce une confidence :

— Simon a un jeune ami, agent de la banque Franco-Chinoise à Hanoï, auquel il songe pour Anita. La présence de notre cousinette, chez nous,

serait l'occasion d'amorcer l'affaire; les coloniaux, seuls, épousent des jeunes filles sans dot.

« Hanoï vous paraît loin? On arrive en France, par avion, en quelque chose comme douze jours. On ne part que pour trois ans, après quoi on a droit à un congé.

Et d'ajouter :

— C'est le rêve, pour une orpheline, les colonies; elle s'éloigne sans regret, se crée une vie large, facile, pleine d'inattendus et de pittoresque.

— Je l'admets, répondit Engrâce, mais tout cela demande réflexion.

— Ne réfléchissez pas trop, cousine, fit Magdeleine, énigmatique; il est de votre intérêt d'éloigner Anita. Votre bonheur est en jeu, croyez-en mon amitié.

Et là-dessus, comme son nourrisson braillait de tous ses poumons, elle s'échappa.

XXVII

Aux petits mots rapides, écrits durant la campagne, succédaient de longues lettres détaillées.

Le capitaine d'Abens avait pris part à l'attaque de la « tache de Taza »..., à la brillante offensive de juin, qui força la reddition d'Abd-el-Krim. Il prit part aussi à l'offensive si dure et meurtrière de juillet, contre les Montagnards rebelles. Jean, auparavant, avait fait des reconnaissances à cheval et en avion, qui attirèrent l'attention de ses chefs et lui valent maintenant son quatrième galon.

Passer commandant, c'était le but à atteindre,

fixé depuis longtemps, devant la difficulté d'établir leur budget. Mais voilà que, autant lui se réjouissait, autant Engrâce s'alarmait; ce qui aurait dû l'enchanter ne pouvait plus que compliquer ses difficultés.

Etranglée par l'angoisse, elle eut un expédient bien inattendu : se confier à l'oncle Antoine. Ne l'a-t-elle pas assuré de sa confiance? Il fut d'ailleurs aussi flatté que surpris de la simplicité avec laquelle sa nièce vint à lui; et, rehaussé dans sa propre estime, il se trouva distant de la jeune fille, à se sentir un cœur de père... Pour être retourné, il était retourné.

— Anita amoureuse de Jean?... Bah! elle s'éprend de tous les jeunes gens qu'elle voit : simples flambées! ça tombe. Néanmoins, il ne faut pas jouer avec le feu, ni donner trop d'importance à ce que dit Magdeleine d'Hastoy, qui n'est pas franche et ne pense qu'à son intérêt.

« Elle a un peu raison, au sujet des coloniaux et des filles sans dot... Simon n'est qu'un hurluberlu! On cherchera mieux que son ami d'Hanoï, et Anita ne partira pas; je te l'affirme... Un enlèvement? une fuite à notre insu?

Le notaire ricanait; il se plongeait dans un souvenir... S'il avait voulu enlever M^{lle} Magdeleine Suhit, elle se serait laissé faire. Elle lui avait offert son cœur et sa main, par quatre pages de fougueuses déclarations. Le pauvre docteur en a vu de drôles, avec sa fille!

— Ta cousine d'Hastoy juge des autres par elle-même. Ne te tourmente pas! je ferai bonne garde. Anita, d'ailleurs, est plus brave en paroles qu'en actes.

— Elle a envie de se marier; c'est dans l'ordre, repartit Engrâce. Elle craint de ne pas aboutir, en restant par ici.

— Elle épouserait un manche à balai!

« A propos, mon clerc m'a rendu son tablier, comme dit ta sœur. La routine le ramènera dans huit jours; je suis bien tranquille.

— Et votre sorcière?

— Elle est revenue, douceuse. Alors, je l'ai regardée avec des yeux terribles : « Allez-vous-en, ou je vous jette un sort! » Elle court encore.

Ceci fit éclater le rire frais, si joli, d'Engrâce. Et le vieil oncle — oh! oui, bien vieux, — se réjouit d'avoir pu dissiper, un instant, sa tristesse.

— Ça marche très bien avec Isidora : une fine cuisinière. Elle m'a promis de rester à mon service jusqu'à ton mariage, car elle compte partir avec toi. C'est fidèle comme un chien!

— Mon mariage, quand sera-ce?

— Bientôt, tu verras... Surtout, ne trahis pas d'inquiétude auprès du commandant! marque ta joie de son avancement.

Engrâce remplaça le clerc, Étude Etchecopar, quelques semaines durant — moyen de surveiller les faits et gestes d'Anita, sans qu'il y parût... Les rapports étaient restés assez tendus, entre les deux sœurs, depuis la fameuse scène qui avait tant secoué l'Engrâce; la cadette semblait plutôt l'offensée, bien qu'ayant conscience de ses torts envers son aînée. Celle-ci escomptait le départ de Magdeleine d'Hastoy, pour l'équilibre à reprendre.

Les préparatifs en furent longs. Enfin la jeune femme, accompagnée par son père jusqu'à Marseille, s'embarqua pour l'Indochine, seule avec son petit monde.

— A Dieu vat! soupira le docteur, en voyant s'éloigner le paquebot.

Et dès les premières heures du lendemain, il monta à Notre-Dame-de-la-Garde pour recomman-

der à la Vierge les chers voyageurs que, peut-être, il ne reverra plus... Deux marins, un vieillard et un enfant presque le précédaient, pieds nus, récitant des patenôtres, qui sans doute accomplissaient un vœu. Le docteur remarqua aussi, dans la chapelle, un jeune enseigne de vaisseau avec lequel il lia conversation, au sortir du sanctuaire. Leur émerveillement pour la beauté du site les rapprocha.

— C'est la Grèce... On croirait voir le Pirée, assurait le jeune officier.

Il arrive d'Orient, après une longue absence, impatient de revoir ses parents et ses dix frères et sœurs.

— Une belle famille ! Et d'où êtes-vous ?

— D'Argelès... le pays de Foch.

— Alors, nous voyagerons ensemble, si vous le voulez bien ? Je viens d'embarquer ma fille et mes petits-enfants ; je ne suis pas gai.

— Quant à moi, Monsieur, je serai charmé d'avoir un compagnon de route.

Ils échangèrent leurs cartes ; ils descendirent ensemble à la Canebière et se retrouvèrent, le soir, sur le quai de la gare.

Le docteur, malgré la tristesse des séparations, rentra enchanté de son voyage.

— Tu as eu tort de ne pas venir avec moi, Bernardine. Ta sœur est une casanière ; mais toi, tu aurais bien joui.

Cependant Ingrâce, émaciée, anémée, s'avouait fatiguée ; l'inquiétude la minait. Déjà, Jean laissait entrevoir l'époque de son arrivée et donnait des directives... Il est en pourparlers avec les Américains, amis des Laxague, qui convoitent sa maison pour en faire un rendez-vous de chasse. La vente pourra parer aux frais du mariage, du voyage de

noces et de leur installation provisoire — il ne sait trop où encore, à Marrakech, probablement.

Je ne viendrai guère que sept ou huit jours à l'avance, écrivait-il à sa fiancée. Vous voudrez bien, le moment venu, demander à M. le doyen une délégation pour M. le curé de Sibas, et vous occuper de la publication des bans : trois publications, c'est la règle. Pourquoi faire exception ?

La cérémonie, forcément, sera très simple, à cause de votre deuil, — avec les seuls témoins : pour vous vos oncles d'Hastoy et Etchecopar, je suppose ? pour moi, le D^r Suhit, s'il le veut bien — je lui écrirai à ce sujet, — et un jeune camarade, qui sera en France à ce moment. Il cherche femme ; il veut une blonde, parce que, dit-il, les blondes sont plus souples, plus malléables. J'entends vos réflexions sur ce Monsieur autoritaire ! C'est un excellent garçon, qui peut-être conviendrait à Anita ?

Je voudrais beaucoup de fleurs à l'église, ajoutait Jean, beaucoup de lumières ; je pense que ce sera aussi de votre goût ?... La messe de bonne heure, n'est-ce pas ; après quoi je vous ramène, en auto, au couvent où vous changez de toilette, et nous filons. Je n'aurai qu'un congé assez court... Il me semble que ma petite belle-sœur pourrait nous rejoindre à Bordeaux, avec Isidora ; nous nous embarquerions tous quatre pour Casablanca...

Et le jeune commandant se répandait dans des élans de bonheur ; il exultait, ne trouvant pas de mots assez tendres pour sa chérie, sa petite Grâce, attendue depuis si longtemps.

— Avant trois mois, Jean sera ici. Il est temps de l'arrêter.

— Attends ! répondait l'oncle Antoine ; on trouvera toujours un prétexte, au dernier moment, s'il y a lieu. Il ne faut pas blesser Jean d'Abens, l'inquiéter ; au besoin, le D^r Suhit nous servira. Il n'est pas content de ta santé ; il prescrit le repos : la chaise longue, le grand air. Commence par suivre ses ordonnances ; tu ne peux pas arriver au mariage, aussi fatiguée.

— Comment voulez-vous que je me remette, dans un tel état d'inquiétude?

— Maîtrise-toi; il le faut! soigne-toi; c'est le plus pressé... et ne te tourmente pas de ta sœur.

Ce disant, M^e Etchecopar regardait l'anneau joli... Serait-ce vrai que l'opale porte malheur?

XXVII

Engrâce passait ses journées dans le jardin; elle lisait, elle cousait... elle songeait. Les heures lui paraissaient longues. Elle pensait à Sala, tristement... Ce petit bout de jardin des Sœurs lui semblait si étroit! Il lui faudrait plus d'espace pour enchanter ses yeux, pour abreuver d'air ses poumons.

Dans l'activité, elle n'avait pas senti avec cette acuité le regret du nid familial, des vieux murs, du passé qui logeait dans le petit château plein de souvenirs. Elle se désolait de ne plus monter à Sibas, où les tombes de ses ancêtres semblent abandonnées.

Anita, peut-être, s'impressionne d'y aller seule? Elle n'aime pas s'appesantir dans la tristesse, et semble oublier un peu la chère grand-mère. Sa gaiété révolutionne le couvent, choque la vieille demoiselle rigoriste; elles se regardent, toutes deux, comme chiens de faïence.

— Si Anita aimait Jean, elle n'aurait pas cet entrain, se disait Engrâce; une fois ou l'autre, elle trahirait du souci.

Pourtant l'œil bleu s'embrume, parfois, et la lèvre ricuse se ferme dans une moue.

« Anita n'a pas assez de distractions; sa vie est trop grave pour une fille si jeune, songe l'ainée. Au Maroc, il en irait autrement, mais son imagination travaillerait; elle souffrirait et me ferait souffrir... à moins que quelque brillant officier n'occupe son cœur. C'est trop risquer! »

Le front d'Engrâce se chargeait de nuages; une tristesse immense l'envahissait... Elle allait écrire à Jean, à l'insu de son oncle, malgré son avis formel. Il arrivait pour l'arrêter, comme s'il présentait son projet!

— Ça va mieux?... Tu as engraisé, ta mine est meilleure; le docteur est plus content.

« Ta sœur n'engendre pas mélancolie, je t'assure; tu peux être tranquille.

— Je n'ai nul souci pour le présent, mon oncle, mais l'avenir est sombre... J'aurais dû renoncer à me marier, quand je me suis trouvée seule avec la charge de ma jeune sœur, partir à l'étranger avec elle.

— Aux Amériques, garder des troupeaux?... Anita aurait su dénicher un mari, sois-en sûre, sans se préoccuper de toi... Il est vrai; enfin!

Ce soupir signifiait : « J'aurais été là; je suis là, dans le même regret, ton admirateur respectueux, toujours aussi aimant. »

— Adieu, Engrâce!

L'oncle Ètchecopar s'éloignait, tête baissée, caressant un rêve ou ruminant une peine. Qui sait?... Il filait sur Mauléon. Faut croire qu'il a bien du temps libre! il passe et repasse, chaque jour; Anita prétend qu'à part les lundis de marché, il est constamment absent... Après tout, il a raison; pourquoi s'enfermer entre quatre murs, quand on peut faire autrement? Mais la pauvre Anita se ronge d'ennui;

s'il l'emmenait quelquefois, elle ne rêvasserait pas tant.

Un jour, justement, à son vif étonnement, Engrâce a vu le tuteur et sa pupille filer dans la *Mathis*. Des saluts, des bonjours de la main, au passage.

— Nous allons dîner chez les Suhit, pas le temps de nous arrêter!... A tout à l'heure, excuse-moi?

L'oncle Antoine doit faire la cour à M^{lle} Bernardine. Elle est assez jolie, c'est une femme d'intérieur; ils sont assortis comme âge. Ce ne serait pas mal!

Sur les cinq heures, l'auto stoppa devant le couvent.

— Je suis parti sur un coup de téléphone du docteur; il m'attendait pour une affaire sérieuse. Et j'ai pensé que tu ne serais pas contrariée, si j'emmenais Anita.

— Au contraire!

— Cette petite mérite un bon point pour sa discrétion; elle entre dans les secrets des familles, forcément, par toutes les copies que je lui livre; elle ne trahit jamais rien.

Anita paraissait très flattée du compliment; son œil était chargé de joie.

— Va dire à Méphisto que tout s'arrange, reprit l'oncle. Je te rejoins dans un moment; il faut que je donne à Engrâce des nouvelles des Indiens.

Anita, avant de partir, a embrassé sa sœur; ce n'est pas souvent qu'elle se montre affectueuse! il y a d'ordinaire, entre elles, un mur de glace. L'oncle Antoine se frotte les mains, en belle humeur.

— Magdeleine est contente, là-bas?

— Enchantée. Elle se vante de n'avoir pas eu le mal de mer, au grand avantage de son nourrisson qui perçait une dent; la petite Marie-Aimée a été souffrante, le premier jour seulement, et les garçons se sont fortifiés dans cette traversée.

Ils doivent entrer tous deux à l'École Navale.

— Parfait!

— Magdeleine a deux cuisiniers indigènes, pleins de bonne volonté; ils la tutoient et l'appellent « Monsieur »... Avec ses cheveux à la garçonne et son jargon de potache, elle mérite ce titre.

— Pauvre cousine, vous l'accablez!... Et Simon?

— Il est en passe de devenir millionnaire; le rendement de la mine s'annonce, déjà, très supérieur à ce qu'il était à son arrivée. Quel nigaud!

Après un moment, M^e Etchecopar, demi-plaisant, demi-sérieux, reprit :

— N'as-tu pas trouvé ta sœur très émoustillée?

— Oh! ça lui arrive souvent; le plaisir d'une promenade en auto, sans doute?

— Elle est amoureuse

— ...

— ... D'un charmant jeune homme, d'ailleurs, enseigne de vaisseau. Et lui n'est pas moins emballé; c'est le coup de foudre.

Engrâce fut assez surprise d'apprendre que le D^r Subit avait ramené ce prétendant de Marseille et s'était concerté avec le tuteur pour ménager une entrevue chez lui.

— C'est Anita qui est allée au téléphone et m'a transmis le mot d'ordre. Je l'ai laissée se remettre à sa machine à écrire, puis, au dernier moment, lui ai proposé de venir avec moi, ce qui a paru l'enchanter.

« Le docteur viendra lui-même parler avec toi de ce projet et s'excuser, car, dit-il, tu aurais dû être consultée tout d'abord. Il a voulu t'épargner une inquiétude et une déception possible, si le très séduisant officier ne se sentait pas de sympathie pour Anita... D'elle, le docteur ne doutait pas plus que moi; espérons que le mariage la calmera!

— En cela, je suis bien tranquille; Anita est

foncièrement honnête, en dépit de ses enfantillages.

« Mais qu'avait à voir votre clerc, en cette question ?

— Je faisais allusion à une affaire qui le concerne, dont Anita garde le secret.

XXIX

— Dis qu'il n'est pas gentil, mon fiancé ?

— C'est un charmeur.

— Je l'aime... mais je l'aime ! Tu ne peux pas imaginer combien.

— Il me semble que tu as vite oublié Jean.

Anita prit une mine assez drôle, à ne pas savoir si elle allait rire ou garder son sérieux.

— Je trouvais Jean bel homme... Son uniforme surtout me plaisait ; mais celui des officiers de marine est plus sérieux, et, quand on est jeune comme Henri, ça vous a un chic !

— Ce n'est tout de même pas ce qui t'a déterminée ?

— Non ! puisque je l'ai vu d'abord en civil. Il m'a tapé dans l'œil tout de suite.

« Jean n'a jamais pris mon cœur ; tu peux être tranquille ! C'est Magdeleine qui voulait me persuader que je l'aimais.

— Dans quel but ?

— ... ? Elle me taquinait sur cet amour mal placé. Elle déteste Jean.

— Oh ! oh ! fit Engrâce, incrédule... qui n'ajouta pas de commentaires à son exclamation.

Elle n'en pensait pas moins, trop fine pour

n'avoir pas compris que le flirt cherché par sa cousine d'Hastoy s'était heurté au sérieux du baron d'Abens.

— Ce sont les persiflages de Magdeleine qui m'avaient monté la tête.

— La vilaine!

« Alors, tu es heureuse?

— Si, si heureuse!... Nous pousserons jusqu'à Marseille, pendant notre voyage de noces; nous irons en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde. Et puis nous reviendrons pour ton mariage.

— Qui aurait bien pu se faire le même jour que le tien.

— Ça porte malheur.

— Comment peux-tu ajouter foi à pareille sottise?

— Je n'y crois pas du tout, seulement j'ai vu que cette idée contrariait l'oncle Antoine. Tu ne sais donc pas qu'il est superstitieux?... Pas de danger qu'il l'avoue! Et puis, Henri n'a pas envie d'attendre; c'est la grande raison. Il est désolé, quand il me quitte; il me dit : « Si vous saviez comme je suis malheureux!... » Je ris, mais ça me fait un petit je ne sais quoi, de le voir si triste.

« Brave D' Suhit! je voudrais l'embrasser. C'est la perle des hommes; l'oncle Antoine est une petite perle, aussi, bien ronde!

— Tu ne le détestes plus?

— Il m'agaçait... Au fond, j'avais un sentiment pour lui, et le plus cocasse est qu'il m'adorait.

— Bah!

— Je le sentais, va! je ne suis pas si bête qu'on l'imagine. J'avais toujours peur qu'il ne me fasse des déclarations et demande ma main. Vois-tu ma tête?

Anita éclatait de rire. Elle était rose et blonde, avec ses yeux dilatés de bonheur, limpides comme l'azur du ciel.

Engrâce la couvait du regard. Il y avait de la

tendresse maternelle, dans l'affection qu'elle donnait à cette cadette, ses quatre ans, de plus s'allongeant de tout le dévouement prodigué et des soucis qui s'y étaient mêlés. La souffrance avait laissé sur ses traits jeunes une empreinte : quelque chose de mûr, de sage, de réfléchi, et creusé dans l'œil nabar des profondeurs que l'œil bleu n'avait pas.

— Ta faiblesse a disparu ?

— Je vais très bien. Je ne vois pas pourquoi le docteur m'impose encore de me soigner.

— Parce que tu es trop courageuse, ma pauvre vieille... Tu étais arrivée à la limite où l'anémie devient un danger ; tu avais du souffle ; enfin, tu filais un mauvais coton. Il faut, pour refaire l'équilibre, une provision de forces.

Puis, malicieuse :

— C'est M^{lle} Bernardine qui a bonne mine ! et son soupirant s'étrique d'allégresse, tourne en mât de cocagne.

Ce « soupirant », nommons-le : c'est le clerc de l'Étude Etchecopar... Les chiffres ne s'étaient pas tout à fait bien alignés, dans les premiers pour-parlers d'accordailles. Mais la sagesse de M^{lle} Suhit — une personne calme, pondérée, capable d'un mariage de raison — avait subjugué l'esprit du vieux rond-de-cuir, enflammé ses cendres. Et le notaire avait su plaider la cause de son clerc, auprès du docteur hésitant.

— Un gendre trop jeune, l'autre trop âgé ; un étourdi, un tatillon. Ça fait l'équilibre, déclarait Anita.

Engrâce s'étonnait.

— Je croyais que Bernardine soupirait pour l'oncle Antoine ?

— Faute de grives, on mange des merles ; à défaut du notaire, on prend le clerc !

Telle fut la conclusion d'Anita.

XXX

Quelques semaines après, Anita était conduite à l'autel par l'oncle Antoine. Le jeune enseigne de vaisseau suivait, avec sa mère, fluette et gracieuse; il avait plutôt l'air d'un collégien, n'accusant pas ses vingt-deux ans. L'aumônier du couvent — un vieux prêtre long, blanc, squelettique, usé dans les Missions d'Afrique — donna la bénédiction nuptiale. Il avait connu, enfant, le comte de Sibas, leur grand-père. Anita ne prêtait qu'une maigre attention à cette circonstance, mais Engrâce y voyait un lien avec le passé. M. le doyen dit la messe, et les Religieuses y assistèrent nombreuses, derrière leurs grilles de demi-cloîtrées.

La chapelle, ornée de façon charmante par les soins de la petite Sœur Anne-de-la-Trinité, n'était que fleurs blanches et lumières, plantes rares envoyées par le tuteur qui, au sortir de la sacristie, prit, triomphant, le bras d'Engrâce.

Elle aussi était dans des blancheurs, et charmante et jolie, plus jolie qu'Anita! L'oncle Antoine en avait la tête tournée; il lui semblait qu'il redescendait de l'autel, ayant reçu le sacrement..., allégé d'une vingtaine d'années. Hélas! hélas!

La noce s'engouffra dans des autos fermées, pour aller dîner *Hôtel des Pyrénées*, où l'oncle-tuteur avait commandé le repas: peu de plats, mais du meilleur choix, des fruits rares et merveilleux, des vins exquis.

Le jeune ménage s'en fut, laissant les convives

— les d'Hastoy, les Suhit et la famille venue d'Argelès — encore attablés. Vite après, Engrâce et la mère d'Henri s'éclipsèrent et prirent le chemin du couvent, accompagnées par M^e Etchecopar.

Anita était à faire ses adieux aux Franciscaines, aux dames pensionnaires et à la vieille demoiselle formaliste, tombée en admiration devant ses dentelles et son mari.

Cependant l'auto attendait, qui devait conduire les mariés au train de grande ligne. Anita changea sa robe blanche et sa couronne d'oranger contre un tailleur en drapella gris et un feutre assorti de nuance, et compléta sa toilette par une superbe écharpe en petit-gris, cadeau de son tuteur. Elle versa quelques larmes en embrassant sa sœur, puis se jeta, exubérante, dans les bras de l'oncle Antoine.

— Merci, mon oncle, de vos bontés. J'ai été une détestable pupille, mais je serai une bonne petite nièce; vous verrez!

Engrâce aussi remercia le tuteur d'Anita d'avoir tant facilité cet heureux mariage, en la dotant de cent mille francs.

Le soir, seule dans sa chambre, Engrâce se défendait mal de la tristesse. Arrivée au but, elle regardait en arrière, étonnée de sentir, avec cette acuité, son isolement.

A son tour, bientôt, elle partira; d'y songer ne remue pas sa joie. Est-ce étrange!... Elle plonge dans l'avenir, qui ne pourra que la séparer de plus en plus de cette cadette tant chérie. Sa belle-famille l'accueillera, l'accaparera, et la grande sœur, si loin! ne tiendra qu'une bien petite place dans les souvenirs qui, si vite, s'envolent! A Argelès, Anita trouvera un foyer; celui des Sibas est éteint... C'est cela qui fait la coupure, entre le passé et le plus tard.

Et l'image de la chère aïeule se présentait, toute de douceur, de paix, de tendresse.

« Grand'mère ne pensait jamais à elle, toujours occupée des autres; elle répandait du bonheur... Elle a dû veiller sur Anita. »

Cette pensée la réconforta; mais tout de même, le vide qui l'entourait la figeait; elle souleva ses rideaux, pour regarder les étoiles et le Saison où se reflétait le ciel... Elle chercha, vers la gauche, la direction de Sala, de l'églisette du village, du porche où reposent ses morts.

C'est dur d'être orpheline! L'appui d'un père, l'amour d'une mère manquent, tout le long du chemin. Le meilleur des maris, la plus gentille nichée ne comblent pas les vides;... l'avenir ne refait pas ce que le temps a démoli.

Il faudrait pouvoir accrocher son nid aux vieux murs, pour rester dans sa lignée.

XXXI

— On vous demande au parloir, Mademoiselle.

— Qui donc?

— Un jeune monsieur.

— Il n'a pas donné son nom?...

En bas, l'engrâce vit la porte du petit parloir grande ouverte et, tout de suite, le « monsieur » s'y encadra. Les bras lui en tombèrent.

Déjà il emprisonnait les deux mains de la jeune fille, si ému qu'il restait sans parole. Êt ils demeurèrent là, tous deux se dévisageant, les yeux dans les yeux; elle tendit son front, mais il prit ses

joues et les reprit, saisit la taille souple et entraîna sa fiancée.

— Comment ne m'avez-vous pas prévenue?

— Ça m'amusait de vous surprendre; d'ailleurs, mon départ a été très subit. Et vous voilà guérie? j'étais inquiet.

Assis l'un près de l'autre, sur des chaises de paille, ils évoquèrent le confortable salon de Sala, où M^{me} de Sibas rayonnait par sa bonté, où Anita animait tout de sa joyeuseté.

— Son petit Béarnais vous plaît?

— Beaucoup! il m'inspire toute confiance.

— Gracian est toujours à la métairie?... Ce cadre lui convient mieux qu'un château! Et Pierra, comme il a bien fait de partir!

— Il ne s'entendait pas avec sa sœur, ni guère avec sa mère, dont il était pourtant le préféré.

— Ce garçon est trop bien pour ce mauvais milieu.

« A propos, cette bague; montrez donc?

Et de s'exclamer :

— La pierre a été changée; regardez : elle est sensiblement plus enfoncée dans le chaton.

— C'est vrai! Je ne l'avais pas remarqué.

— Votre oncle n'a pas su mener cette affaire, poursuivre la voleuse.

— On ne peut pas accuser sans preuves, Jean.

— Bah! c'était trop clair... Ça ne passera pas comme ça, je vous en réponds!

Toutes les recommandations de prudence ne purent ébranler le commandant.

— Laissez-moi faire! ce n'est pas une bataille à engager; il n'y faut qu'un peu de diplomatie... Mais parlons de votre santé; allez-vous bien, vraiment? Je vous trouve un peu fondue, aussi jeune, et très embellie. Moi, je suis noir comme un Marocain.

A causer, les heures fuyaient. Pourtant, il fallait se quitter.

— Où couchez-vous ?

— Chez Augusta. Je lui ai dépêché un gamin pour l'avertir ; Arnaud viendra sûrement à ma rencontre.

En effet, à ce moment même il arrivait, avec le beau chien-loup laissé en garde aux Barneix... Et des abois, et des sauts, et des accents délirants !

— Brave bête ! elle me reconnaît... et accapare mes caresses, sans même me permettre de te donner la main, Arnaud.

— Quelle joie, mon commandant, de vous revoir !

— Je suis bien content, moi aussi.

— Votre chambre est prête. *Ama* prépare le souper... Elle en aura long à vous conter !

— Je l'écouterai avec intérêt.

Arnaud prit la valise du commandant d'Abens et descendit les marches du perron, pendant que les adieux des fiancés se prolongeaient, avec le chien de tranchée à leurs pieds.

Jean parti, Engrâce monta chez la Mère Supérieure, puis chercha Sœur Anne-de-la-Trinité, pour leur faire part de son bonheur.

— Jamais je n'ai été plus dans le sombre que ces jours-ci. Depuis le départ d'Anita, je me sentais désemparée.

— Vous voyez comme le Bon Dieu arrange bien les choses ?

— C'est vrai, ma Mère ! Il faut toujours rester ferme. — N'est-ce pas bientôt l'heure de se mettre à table ? reprit-elle, en se tournant vers la petite Sœur. J'ai la faim-ville.

Ceci fit éclater la joie douce de la jeune Française.

— A la bonne heure ! vous voilà guérie.

La Supérieure donna des ordres à sa compagne,

afin que M^{lle} de Sibas ait un très bon petit repas.

— Et vous resterez auprès d'elle, pour qu'elle ne s'ennuie pas!

Ce soir-là, Engrâce ne sentait pas l'amertume de n'avoir plus de chez soi. L'amitié des Religieuses la mettait dans une atmosphère apaisante, et Jean était tout près, par l'autre côté du Saison.

Dans un prochain avenir, ils iront planter leur tente bien loin... La terre est petite! il n'y a pas de distances, et rien ne compte pour elle que cet amour très chaud, très noble, très fort, qui doit l'entourer à jamais.

Accoudée à sa fenêtre, Engrâce cherche la direction de l'humble toit des Barneix, où le baron d'Abens a trouvé refuge, chez sa nourrice. Il est seul, héritier d'une race; elle est seule... Et son regard se pose sur le petit anneau, symbole de leurs promesses, sur la pierre morte, que Jean remplacera. Les autres pierres n'ont pas changé, qui, sous l'éclat du clair de lune, ruissellent comme le Saison, qui charrie des opales dans le remous de ses eaux.

La rivière clapote, le ciel est criblé d'étoiles, l'air est chargé des tiédeurs du plus bel été de la Saint-Martin.

Engrâce pense à Jean, et Jean pense à Engrâce.

XXXII

Coiffé de son béret basque, avec le col de son manteau relevé, le commandant d'Abens était peu reconnaissable, surtout pour qui ne l'avait pas vu de-

puis longtemps ou ignorait sa présence dans le pays.

Luce, ayant aperçu une silhouette d'homme jeune, s'empressa de se poudrer et parer, et descendit ouvrir, le sourire aux lèvres... Le commandant salua, et son regard se porta sur la main ornée de bagues, ce qu'observa la jeune fille.

— Entrez donc, Monsieur, fit-elle, troublée.

Elle introduisit le visiteur au salon, puis, avançant un siège :

— Remettez-vous, Monsieur. Je vais appeler M^{me} Laxague.

— Je ne m'assieds pas... Inutile de déranger votre mère ! c'est à vous que je veux parler.

« Je n'ai pas été dupe, dans la disparition de l'anneau de M^{lle} de Sibas, ni elle non plus, probablement, si elle a eu la charité de se taire. Mais, moi, je ne me tairai pas ; j'ébruiterai l'affaire et vous ferai citer devant le tribunal... à moins que vous ne me remettiez, devant témoins, cette bague que j'ai remarquée à votre doigt, en entrant, et que vous cherchez à dissimuler en ce moment. Bien entendu, elle vous sera rendue, quand l'opale qui manque à l'anneau de M^{lle} de Sibas aura été enlevée.

Luce, ayant joué à l'innocence, à la surprise, protesté, menacé de poursuites en diffamation, finit par perdre son aplomb devant l'attitude de glace de l'officier.

— Je vous donne dix minutes pour réfléchir. Si vous ne cédez pas, les gendarmes vont vous emmener.

— Sous quelle preuve ?

— J'ai contre vous des charges accablantes.

Luce rougit jusqu'aux oreilles.

A ce moment, Catrina, Gracian, Augusta et Arnaud entraient.

— Toi ici ? s'écria Luce, insolente, en toisant le jeune homme... Mouchard ! menteur !

Cependant Catrina Laxague, hors d'elle-même, invectivait le commandant, insultait les Barnaix, mère et fils : « Qu'est-ce qu'ils chantent ? de quoi se mêlent-ils ? » Elle agonisait Arnaud, à kyrielles de gros mots, oublieuse de sa dignité de châtelaine.

— Et toi, Gracian, tu m'en contes de drôles ! Comment écoutes-tu ces racontars ?... Tu sais bien que c'est notre amie, bijoutière à Oloron, qui avait procuré cette opale, à moitié prix.

— Merci, madame Catrina, de votre indication précieuse ; elle complète mes renseignements, fit le commandant. Cette personne n'ait toute participation dans la vente de l'anneau de M^{lle} de Sibas à certain Juif bayonnais..., lequel l'a revendu à un antiquaire de Biarritz, que connaît Arnaud. Tout s'enchaîne. La bijoutière sera poursuivie, elle aussi.

« Et vous, madame Catrina, ajouta-t-il ? méfiez-vous ! A trop défendre la coupable, vous risquez d'être compromise dans une vilaine histoire, dont ni M^{lle} de Sibas, ni moi, ni mes témoins ne soufflerons mot, s'il est possible de l'étouffer par un compromis.

— On ne parle déjà que trop, dit Augusta Barnaix ; Luce fera bien de ne pas attirer davantage l'attention.

Et le commandant d'Abens, toujours calme et froid, poursuivit :

— Je crois que M^{lle} Luce s'est laissé entraîner, dans un moment d'étourderie, et qu'elle n'a pas su comment s'en tirer, une fois prise dans un engrenage de mensonges. Elle n'en est pas moins passible de la prison.

Ce mot remua les nerfs de Luce. Jetée à terre, elle se roulait, criait, sanglotait, se tordait.

— La prison, soupirait le bonhomme Laxague, elle l'aurait bien méritée ! mais pour nous, quelle

honte!... A ta place, gredine, je me sauverais aux Amériques; tu n'as qu'à te cacher.

« Et puis, j'ai assez de tes comédies; donne-moi ta bague!

D'un bond, Luce fut debout, décoiffée, rouge, bouffie de larmes, laide. Elle enleva sa bague, la remit à son père et s'échappa. On entendit, en haut, le bruit de ses talons qu'elle frappait, rageuse.

— Rendre la perle volée, c'est bon! reprenait Gracian. Maintenant, il va falloir rembourser les huit mille francs.

Telle perspective fit s'écrouler Catrina sur le canapé, à grands gémissements.

— Ce n'est pourtant pas notre faute, si ce monsieur l'antiquaire est malhonnête!

— Ni la mienne, si Luce est une voleuse! Moi, je ne connais qu'une chose : la justice.

Et, solennel, le père Laxague quitta le salon, où il était entré pieds nus et son béret sur la tête, enfila ses sabots et repartit pour la métairie. Là, assis sur le *ziizüli*, il pleurait à chaudes larmes quand Jean d'Abens entra.

— Mon pauvre Gracian, calmez-vous!

— J'aimerais mieux être sous terre...

— Votre nom n'est pas entaché. Je vous donne ma parole d'honneur que personne, jamais, ne sera informé par nous de ce qui s'est passé. Ce n'est pas Catrina ou Luce qui l'ébruiteront... ni la bijoutière.

— Le mal est fait quand même.

— Sans doute, et l'affaire n'aurait pas passé comme ça, si vous ne méritiez notre estime.

— Merci, mon commandant, de ces bonnes paroles!

— Les Laxague ont servi les Sibas avec dévouement, M^{lle} Engrâce s'en est souvenue; elle n'a d'ailleurs jamais douté de votre honnêteté, non plus que de celle de Catrina, malgré tous ses torts.

Elle pardonnera généreusement à votre fille, j'en suis certain.

— *Ya!* c'en est une demoiselle comme on n'en voit pas, tout le portrait de M^{me} la comtesse... Dieu ait son âme! Mais Luce pourrait ramper à mes pieds, pour faire des excuses, que je la repousserais. J'en ai assez!

Et, toujours larmoyant :

— Pierra est mieux dans les pampas qu'ici; s'il voyait des choses pareilles!

— Pauvre gars! Il ne sait rien; il reviendra le front haut. Vivez pour lui, Gracian.

Le commandant tendit la main au bonhomme, qui explosa de plus belle.

— Courage, allons! adieu...

Il se mêlait quelque remords à la désolation de Gracian, conscient d'avoir marché, sous le joug de sa femme, contre l'intérêt des maîtres que ses aïeux servaient si fidèlement. Faible, il recueille ce que sa lâcheté a semé.

XXXIII

D'Engrâce ou de l'oncle Antoine, on ne saurait dire qui fut le plus surpris du résultat obtenu par Jean d'Abens, — le notaire, sans doute.

— Vous avez été téméraire; si Luce avait gardé son sang-froid, elle aurait pu vous mettre en mauvaise posture. Une pierre ressemble à une autre pierre!

— J'avais de fortes présomptions, pour me permettre de l'accuser.

— Le hasard vous a servi, Jean, fit Engrâce. Supposons qu'elle n'ait pas eu sa bague?

— J'aurais parlé de la disparition de l'anneau, quand elle était seule avec vous, du Juif, de l'antiquaire..., et de certaine grosse opale qu'on lui voit souvent. Sa mine, probablement, eût été assez accusatrice pour pouvoir risquer une perquisition à Sala. Et puis, Catrina se fût chargée de débiter une collection de maladresses, pour m'aider à prendre Luce au piège!... Mère et fille se seraient coupées, contredites.

Étchecopar s'étonnait.

— Vous étiez fait pour être juge d'instruction.

— Peut-être! Mais j'aime mieux porter l'épée, que fouiller dans les bas-fonds de la société.

— Vous alliez un peu fort tout de même! reprenait M^e Étchecopar, moitié riant.

Cette façon d'agir du commandant allait contre son tempérament, ses routines et ses méthodes.

— Si vous m'aviez consulté, j'aurais cherché à vous arrêter. Maintenant que c'est fini, laissez-moi vous faire mes compliments.

— J'y suis très sensible, mais c'est à Arnaud qu'ils reviennent de droit. Il a mené l'enquête avec une sûreté, une habileté extraordinaires. Les voies étaient préparées, et je me trouvais si bien au courant des chefs d'accusation, que je n'avais plus qu'à marcher. Augusta aussi m'a bien aidé.

— Tout est pour le mieux, conclut le notaire.

« Heureusement que la belle Luce n'a pas attendu le fils Barneix... que Catrina regardait comme un parti de mésalliance!

— Augusta l'avait mise à la porte... D'ailleurs Arnaud ne voulait pas d'une nouvelle riche; il épousera une paysanne « à hauteur de sa mère », comme il dit.

« Ces gens sont très bien; ils ont ce comme il

faut que donnent des principes... Je m'émeus, le soir, quand je les vois s'agenouiller, maîtres et serviteurs, pour faire la prière en commun.

— Vous priez avec eux, Jean ?

— Oui !...

Puis, plaisant :

— Ma nourrice me gronderait, si je faisais autrement.

L'oncle Antoine se montrait de joyeuse bonne humeur — rassuré sur les dangers d'une opale morte, content de voir Engrâce contente. Comme il remettait Luce sur le tapis :

— N'en parlons plus, supplia la fiancée ; c'est une malheureuse qui, peut-être, n'est pas tout à fait responsable.

« Et, je vous en prie, laissez Anita dans l'ignorance de ce qui s'est passé. Elle suppose que mon anneau a été restitué par qui l'avait volé ; inutile de lui enlever cette idée.

— Vous avez raison ! répondit le commandant.

— Tu es un ange, murmura l'oncle Etchecopar. Et le joli rire d'Engrâce vibra, jeune, frais.

— Maintenant, chérie, donnez-moi votre anneau pour que je fasse sentir l'opale retrouvée... chez la bijoutière d'Oloron.

— Ah ! de grâce, Jean, n'allez pas chez cette femme, ne poursuivez pas plus avant cette affaire... N'attirez pas l'attention !

— Soyez tranquille ! Arnaud viendra avec moi ; nous ne ferons aucune allusion au passé. Nous nous payerons seulement la tête de la bijoutière.

— Une riche idée ! Je viens avec vous... c'est-à-dire je vous emmène, avec Barucix, dans ma *Muthis*.

— Ça, c'est le comble... Vous aussi, l'oncle Antoine ?

XXXIV

Dans l'églisette de Sibas, tout fleurs et lumières, Engrâce, blanche comme un lys dans ses blancheurs de satin souple, tulle et couronne d'oranger, est à genoux auprès du commandant baron d'Abens, dont la poitrine est barrée de décorations. Il vient de lui passer au doigt l'anneau nuptial, qui jette un rayon d'or sur l'anneau d'opales, brouillé d'azur et de rouge. Ses feux rappellent à Engrâce la belle étoile de la Victoire; et l'image de la chère aïeule passe dans son souvenir attendri.

Les promesses sacramentelles sont échangées; l'héritière des Sibas vient de sceller la chaîne d'une longue lignée, et sa mission sera de continuer celle des d'Abens. Un passé se ferme; l'avenir s'ouvre.

Et c'est si grave, et c'est si beau, qu'un frisson la seconne d'y songer; et des larmes montent aux yeux nabar, qui brillent comme les pierres d'opales, à l'éclat des cierges.

Les chanteuses, formées par Engrâce, du temps où elle était à Sala, font entendre des cantiques basques, très doux et naïfs, monotones un peu, avec de petites ritournelles gentilles. De drôles de petits saints — poupées en niches — sont dans des lueurs de godets rouges; et le reliquaire du bienheureux Jean-Baptiste de La Salle ruisselle, éclairé d'une gerbe de lumières.

Durant toute la messe, les jeunes époux sont restés à genoux, très près l'un de l'autre... Tout à

l'heure ils vont prendre leur vol, de perchoir en perchoir, avant de gagner le pays lointain où ils accrocheront leur nid. Et cette pensée serre le cœur de la petite baronne... Tout à l'heure, ce sera l'adieu à ses tombes;... ses adieux à Anita, jolie comme une rose de Bengale, avec du bonheur plein ses yeux couleur du ciel.

Anita!... Engrâce l'a aimée en petite maman; l'idée de la quitter assombrit ce beau jour, lumineux, ensoleillé. Sibas s'est endimanché; l'assistance déborde au dehors, la cloche vibre, l'Angélus sonne.

L'épousée passe à la sacristie, au bras du commandant baron d'Abens; mais la pièce est si petite, que les quatre témoins n'y peuvent tenir avec M. le curé et les enfants de chœur.

Anita et Henri sont venus embrasser Engrâce, serrer la main du commandant; le petit cortège, les rares invités, les bonnes gens se bousculent pour entrer, pour sortir... Le clerc de l'Étude Etchecopar et Bernardine arrivent, pleins d'effusion, en couple heureux. L'Américain se présente, sûr de lui, avec son épouse en grand tralala bigarré.

Isidora vient en queue, pour de chaudes embrassades, avec Augusta qu'Engrâce embrasse aussi; Arnaud apparaît en beau veston neuf, avec un air de joie inaccoutumé. Chacun a eu un mot aimable du baron et de la baronne; le pasteur les a félicités et remerciés; ils ont été généreux, pour le culte, pour les pauvres, pour les œuvres.

— Ça vous portera bonheur, assure-t-il.

Cependant les mariés sortent, lui rayonnant, elle sérieuse... Quelques pas, et ils gagnent le porche, où ils s'arrêtent devant les caveaux des Sibas; ils s'en vont ensuite sur les tombes des d'Abens, passent sous les grands chênes et s'avancent sur

un chemin de verdure, encadrés, pressés par les villageois en fête.

Le grand portail de Sala^f est ouvert à deux battants. Engrâce jette un coup d'œil sur la cour et les lointains, et la fenêtre de la chambre qu'elle occupait jeune fille..., vers la tour..., vers les girouettes qui tournent, là-haut, sous la poussée du vent du sud.

Gracian s'avance en *chamarra*, avec un mouchoir rouge et jaune au cou, pour offrir un bouquet à la mariée.

— Si Madame la baronne veut entrer?

L'oncle Antoine insiste :

— Oui ! entrons ; il n'y a personne ; tu sais, la chouette !

Gracian s'enfile par la terrasse, ouvre la porte de chêne et le salon. Tout est nu, démeublé.

— Vous avez enlevé votre mobilier !... Catrina et Luce sont donc parties pour ne plus revenir ?

— Elles sont allées à Paris ; Luce est vendeuse aux *Galeries Lafayette*.

— Rien de mieux pour elle ! marmonne le commandant.

— Et Pierra, en recevez-vous de bonnes nouvelles ?

— Il est très content, Madame la baronne ; il reviendra à la métairie, dès qu'il aura gagné quelque argent. Je suis seul ; j'ai congédié le maquignon.

— Qu'allez-vous faire du château ?

— Il est en vente.

Engrâce tourne dans le salon, évoquant le passé. Mais l'oncle Antoine l'invite à entrer dans la salle à manger.

Surprise ! Qu'est-ce à dire ?... Un buffet est dressé parmi des plantes vertes — un buffet plantureux, que domine une *ophila*, le « gâteau de noce »,

en forme de pain de sucre, surmonté d'une colombe.

— Vous avez donc loué cette pièce, mon oncle?... quelle bonne idée!

Anita exulte, riieuse, exubérante..., affamée; elle s'apprête à faire honneur au « jambon glacé ».

— Quand nous serons gavés, il faudra appeler tout Sibas, tous les braves paysans.

— Et songer aux clients des Bonnes Sœurs Franciscaines, reprend Engrâce.

Cependant M^e Etchecopar entraîne sa nièce, et Anita suit, curieuse, mutine.

— Venez donc, vous? fait-elle à Jean et à Henri.

Une petite table recouverte d'un tapis chinois, aux merveilleuses broderies, est placée dans un coin du salon.

— C'est le cadeau de ton beau-frère, tu sais?

Admirations, remerciements.

Le notaire présente une plume à Engrâce.

— Veux-tu signer?

— Et quoi donc?

— Je me suis permis de disposer d'une partie de ta dot, pour racheter le château de tes aïeux.

— Donne-moi reçu de quelques centaines de mille francs, et n'en parlons plus.

— Ah! le tour est bien joué! s'écrie Anita... Baron et baronne d'Abens de Sala, je vous conseille de venir ici filer le parfait amour: trois ou quatre jours d'absence, ce sera bien assez pour nous permettre de remettre les meubles en place. Arnaud a déjà chargé les chars à bœufs. Henri plantera les clous, Isidora et Augusta me donneront leur concours.

Engrâce semble stupéfiée.

— Nous vivons un conte de fée!

— Oui! mais il n'y a pas de fée: Saluons le magicien.

On dirait que l'oncle Etchecopar a des sarnies au bord des paupières? La jeune baronne lui prend les mains, tend son front, muette de joie.

Mais Anita, encore, reprend :

— L'installation achevée, nous irons à Argelès... et si vous êtes gentils, vous nous inviterez à revenir passer, avec vous, les fêtes de Noël.

— C'est entendu! répond Engrâce.

— Nous vous invitons, reprend le commandant.

— La messe de minuit à Sibas, que de souvenirs cela réveillera, dis, Engrâce? Au retour, nous ferons réveillon, en nous chauffant devant la grosse bûche apportée par Gracian.

— Et j'arriverai en père Noël, annonce l'oncle Antoine.

Dans la prairie, Engrâce et Jean se sont assis sous un grand chêne noueux. Lui, enlace la jeune mariée par les épaules, caresse la main satinée, ornée d'un double anneau : celui des fiançailles et celui qui, depuis ce matin, marque sa destinée.

Le ciel est bleu, sans un nuage; les montagnes, blanches de neige, ruissellent sous un chaud soleil de décembre, qui chauffe comme un soleil de mars. Et les petits villages coquets, les clochers pointus, se détachent dans la campagne rousse; les brebis s'égaillent dans les pacages verts.

— Quelle féerie!... Je me demande comment j'ai pu vivre hors d'ici.

— Serait-ce que vous ne me suivrez pas au Maroc?

Elle a ri de tout son cœur.

— Chérie, laissons le « vous », veux-tu?

Engrâce lève son œil nabar, lumineux, sur son mari; il la serre davantage; il la mange de baisers.

— Je ne donnerais pas cette heure-ci pour mon bâton de maréchal...

— Chaque chose à son temps.. On cueille des joies tout le long du chemin, et rien ne nous presse d'arriver au bout, n'est-il pas vrai?

« Nous viendrons à Sala passer tes mois de congé; nous y planterons notre tente, quand tu seras à la retraite. C'est loin, heureusement! Et Anita pourra, autant qu'elle le voudra, rester ici durant ses périodes de veuvage, quand Henri sera en mer. Isidora la soignera... Pauvre vieille! elle ne parle plus de nous suivre; elle a retrouvé sa niche de bon chien fidèle.

Et, le regard perdu dans l'infini du paysage, Engrâce reprit, d'une voix où tremblait un petit tremolo :

— Je voudrais que tout le monde soit heureux, autant que je suis heureuse aujourd'hui.

Jean-Baptiste d'Abens, très bas, répondit :

— Les jeunes qui ont souffert méritent du bonheur. Mais, pour ceux qui ont joui en égoïstes, se dévouer est le seul redressement possible d'une vie gâchée. L'oncle Antoine l'a compris.

XXXV

Dans la grande chambre qui fut celle de M^{me} de Sibas, la jeune baronne d'Abens chantonne, assise près du berceau en bois de cerisier. Elle a soulevé les rideaux de tulle, légers comme une dentelle, brodés par quelque aïeule.

Bébé ne veut pas dormir! Il lève ses beaux yeux nabar vers le cygne au long col, et il jabote, en un langage que doivent comprendre les chérubins.

La maman continue le monotone chant basque — refrain de cantique ou refrain de chanson, — d'une voix jolie et fraîche et pure comme le cristal des sources.

Et, peu à peu, les paupières s'alourdissent, les gazouillis s'arrêtent; l'œil nabar se cache sous de longs cils noirs et d'épais sourcils.

Engrâce s'est tue.

« Si grand'mère voyait ce marmouset, toute sa tendresse se fondrait dans l'extase; combien elle le chérirait!

« La chaîne est rattachée, du passé à l'avenir, mais les chaînons ne se rejoignent pas dans la même main; les uns, de ceux qui l'ont formée, reposent dans la tombe, et l'héritier dort dans son berceau. Du moins, le nid est accroché au vieux toit séculaire!...

« Quand ses ailes auront poussé un peu, le petit oiseau prendra son vol vers le lointain Maroc... jusqu'à revenir! »

Engrâce est allée chercher une liasse de lettres enfermées dans un coffre basque sculpté, orné d'un soleil, de trèfles à quatre et du lion de la Soule. Elle a relu les chères missives, de la première à la dernière, revécu ses années de fiancée et ses mois de jeune mariée, quand il avait fallu venir en France, parce que la chaleur de l'été devenait, pour elle, intolérable, là-bas. L'héritier qui s'annonçait réclamait tous ses soins.

Jean était arrivé à Sala pour la naissance de son fils; elle le revoit, penché sur le berceau, câlinant Bébé.

— Il a tes yeux, ton front; c'est ton portrait.

Oui et non! son sourire charmant est celui de son père; il sera grand comme lui, et beau.

— Petit, petit, ah! que je t'aime!

Et encore elle relit quelques pages du comman-

dant, les dernières... Il a été envoyé en mission auprès du général en chef des troupes espagnoles, qui l'a « comblé d'honneurs »... « Je faisais, écrit-il, figure d'ambassadeur. »

Et ailleurs :

J'ai traversé six cents kilomètres en avion, au-dessus d'un pays chaotique, emmené pour aller assister à une corrida, à Gibraltar ; la traversée du détroit s'est faite sur un beau croiseur...

A travers les lignes, Engrâce lit ce que Jean ne dit pas : la bonne impression que donne le bel officier français qu'est son mari, à ce grand chef qui représente l'Espagne. Elle en ressent une grande fierté.

— Et toi, petit Josef, toi aussi tu pourras être fier de ton papa ; et tu seras comme lui, très bon, très brave... Et tu rappelleras ceux de ma race, toi qui réuniras nos deux noms, en devenant plus tard : « baron de Sibas-d'Abens de Sala ».

Dans les grands chênes séculaires, un merle chantait. La terrasse était fleurie de laurier-rose, et le couchant empourprait la montagne. Bientôt, dans l'azur du ciel, une étoile se leva ; et l'Angélus tinta à Péglisette de Sibas.

Engrâce signa le front de l'héritier.

— Dors, bébé chéri !

FIN

Le prochain roman (n° 232) à paraître
dans la Collection "STELLA" :

S'aimer encore !

par

Jacques GRANDCHAMP

I

« Romancier désire correspondre avec femme de lettres pour enquête littéraire et psychologique. Incognito rigoureusement respecté.

Écrire au journal aux initiales N. S. »

.....

Fontainebleau, 12 avril 1924

En lisant ce court entrefilet de trois lignes, je ne puis m'empêcher de sourire avec, à la fois, un peu d'amusement et de confusion. Quelle idée de fou ou de jeune homme m'a pris certain matin d'envoyer cette annonce à l'austère *Revue d'Europe*? et sais-je bien moi-même pourquoi et comment je l'ai conçue, puis exécutée?... Ennui, lassitude, désœuvrement, désir de recevoir dans ma retraite des lettres de femmes intelligentes et cultivées... je crois que ce dernier sentiment était, en réalité, le plus fort. Je vais attendre maintenant, non sans

S'AIMER ENCORE!

impatience, que ces princesses de la plume se fassent connaître à moi.

20 Avril.

C'est un succès. La *Revue d'Europe* m'a transmis jusqu'à ce jour treize réponses. Chiffre fatidique! Est-ce la treizième qui est la bonne?... Dans tous les cas elle a été la plus laconique : deux lignes tapées à la machine à écrire :

Rolly répondra volontiers aux questions que lui posera M. N. S. par l'intermédiaire du journal.

« Rolly » est d'ailleurs la seule « authoress » qui ne m'ait pas donné son adresse. Les autres ont parfaitement l'air de se moquer de la promesse, solennellement faite, de respecter leur anonymat. Cela m'intrigue légèrement, si tant est que quelque chose puisse désormais exciter la curiosité de l'esprit déçu. J'ai pris un *Annuaire de la Société des Gens de Lettres*, et cherché le pseudonyme de « Rolly ». Il n'existait point parmi les membres de cette honorable société. Le *Bottin mondain* ne m'a pas mieux renseigné. Ou bien ce nom en cache un autre, ou bien Rolly n'est pas plus femme de lettres que ma cuisinière, laquelle se croit pourtant des aptitudes à la littérature depuis qu'elle soigne l'estomac récalcitrant d'un romancier grincheux et presque célèbre. Enfin nous verrons bien!

Je viens de taper moi-même treize feuilles destinées à porter à mes correspondantes inconnues mon premier interrogatoire :

« Pourquoi, et dans quel but écrivez-vous? »

Les réponses seront le critérium auquel je soumettrai ma fantaisie. Je ne veux qu'une correspondante, une seule, car diviser l'effort serait compromettre le succès, et, naturellement, je n'échangerai des impressions qu'avec celle qui me paraîtra digne de mériter ma confiance.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, laies, serviettes, nappes, mauchoirs, etc.* 108 pages, Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 231. ★ Collection STELLA ★ 25 octobre 1929

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni cheque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Casan, Paris (14^e).

